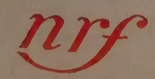
NNÉE Nº 199 1er AVRIL 1930

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —



RANCE : 5 FR. ÉTRANGER : 6.50

.IBRAIRIE GALLIMARD



15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : LITTRÉ 24-84

DU C. SEINE 35 807

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à paraître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

P. ALLARD. Comment on nous vole. Prix .. .. 12 fr.
M. ARLAND. Où le cœur se partage. Prix .. .. 12 fr.
P. BENOIT. Le soleil de minuit. 15 fr.
E. BERL. Mort de la morale bourgeoise Prix .. .. 15 fr.
L. BERTRAND. Le roman de la conquête 13 50
A. BIBESCO. Laquelle? 13.50
J. J. BOUCHARD. Confessions. 12 fr
BYRON. Journaux intimes .. 13.50
G. CHÉRAU. La volupté du mal. 12 fr.
M. CHOISY. Delteil tout nu 12 fr.
G. CLEMENCEAU. Grandeurs et misères d'une victoire .. .. .. 30 fr.
F. DE CROISSET. Nous avons fait un beau voyage .. .. .. 15 fr.
L. DAUDET. Vingt-neuf mois d'exil. Prix .. .. 15 fr.
L. DAUDET. R. Poincaré. 30 fr.
M. DAVET. Le prince qui m'aimait. Prix .. .. 25 fr.
J. DELTEIL. Les chats de Paris. 12 fr.
CH. DERENNES. Le pauvre et son chien. Prix .. .. .. 12 fr
M. DURAND. O mon yid. .. 12 fr.
Hommage à Alain Fournier. 13.50
W. FRANK. Nouvelle découverte de l'Amérique .. .. .. 15 fr
W. FRANK. Jour de fête.. . 13.50
FREUD. Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient. 15 fr.
J. GALTIER-BOISSIÈRE. La vie de garçon .. .. 15 fr
A. GANCE. Prisme.. .. .. 18 fr.
F. GAULÈNE. Le destin . .. 12 fr.
I. DE GOLEN. Le drame d'une mission secrète .. .. 12 fr.
HELSEY. L'an dernier à Jérusalem. Prix .. .. 12 fr.

28. TH. A. HOFFMANN. La princesse Brambilla. Ill. par J. CALLOT .. 21 fr.
29. R. HONNERT. Les désirs. .. 15 fr.
30. P. D. HIVUR et W. ROOT. La vérité sur Wagner .. .. 12 fr.
31. N. JAMES. La vaine équipée.. 12 fr.
32. G LACOUR-GAYET. Talleyrand. T. II. Prix .. .. 40 fr.
33 A. LAMANDÉ. Les leviers de commande.. .. .. 12 fr.
34. J. LA ROCHETTE. La révolution en dentelles. .. .. 12 fr.
35. L. LATZARUS. Beaumarchais . 16 fr.
36. G. LANSON. Les essais de Montaigne. Prix .. .. 18 fr.
37. D. H. LAWRENCE. Ile, mon île. 12 fr.
38. M. LE BRETON. La personnalité de William James .. .. .. 40 fr.
39. S. LEWIS. Babbitt.. .. .. 25 fr.
40. A. MABILLE DE PONCHEVILLE. Promenades avec Verhaeren .. 12 fr.
41. M. MAGRE. Magiciens et illuminés. Prix .. .. 12 fr.
42. J. MARCIREAU. L'auberge .. 13.50
43. J. MARTET Le tigre .. .. 15 fr.
44. CH. MAURRAS. De Demos à César. 2 vol. .. .. 60 fr.
45. D MEREJKOVSKY. Vie de Napoléon. T. I. .. .. 12 fr.
46. A. NAST. La vie de l'homme. 10 fr.
47. J. PAULHAN. Le guerrier appliqué. Prix .. .. 12 fr.
48. R. P. PEILLAUBE. La destinée humaine. Prix .. .. 15 fr.
49. L. PIERRE-QUINT. Le comte de Lautréamont et Dieu .. 20 fr.
50. J PRÉVOST. Les frères Bouquinquant. Prix .. .. 15 fr.
51. B. PRUS. L'avant-poste .. 13.50
52. A REY. La science orientale avant les Grecs .. .. 35 fr.

conditions d'abonnement à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 120 et 121 du cahier d'annonces

53. E. RICHARD. Flo 13.50
54. P. RICHARD. La vie de Vauvenargues. Prix 13.50
55. L. ROMIER. Promotion de la femme. Prix .. .. 12 fr.
56. J. T. SHOTWELL. Le pacte de Paris. Prix .. .. 18 fr.
57. SOMERSET-MAUGHAM. Le cercle. La lettre .. .. 12 fr.
58. M. STÉPHANE. Verdun.. .. 20 fr.
59. N. SURSOCK. Au vol d'une symphonie. Prix .. .. 25 fr.
60. SZYMANSKY. Hanusia .. .. 13.
61. P. VALÉRY. Mer, marines, mari Tome I. 30
62. B. WEILLER. Le procès de Mary Duga Prix 12
63. H. WARD. Exploration de l'unive Prix .. .. 13.
64. F. WERFEL. Le passé ressuscité. 21
65. Général WRANGEL. Mémoires. Prix 35
66. C. YVER. Lettres à un jeune mai Prix 12

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

67. G. LEFÈVRE, R. GUYOT et PH. SAGNAC. La Révolution française .. 70 fr.
68. A. REY. La science orientale avant Grecs 3

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

69. F. CARCO. L'homme traqué .. 35 fr.
70. P. GAXOTTE. La Révolution française. 2 vol. Ill. .. .. .. 50 fr.
71. CH. DE MÉRÉ. Les discours .. 2

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

72. G. APOLLINAIRE. Calligrammes. Ill. par G. DE CHIRICO.. .. 2.800 fr.
73. M. BARRÈS. La mort de Venise. Ill. par M. DENIS.. .. 4.000 fr.
74. R. CREVEL. Paul Klee. Ill. .. 7.50
75. L. P. FARGUE. Banalité. Ill.. 300 fr.
76. R. GANZO. Du dancing ou le danseur sentimental. Ill. par M. VERTÈS. 75 fr.
77. P. HUMBOURG. Zadkine .. ..
78. W. GEORGE. F. Léger .. ..
79. B. GRASSET. Introduction de la c judiciaire. 2
80. F. JAMMES. Cloches pour deux riages. Ill. par PERDRIAT.. 80
81. LA FONTAINE. Fables choisies. 12
82. P. PIA. Manolo. .. .. ..

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEM BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

NOM .... Signature

ADRESSE ....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles.

(Le bulletin à remplir est à la page suivante)

Bulletin

à remplir et à adresser à la

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, Bd RASPAIL, PARIS (7

(Rayer les indications inutiles)

Veuillez trouver ci-inclus la somme de fr. ....
à titre de provision pour l'ouverture d'un compte-courant dans vot
maison.

Veuillez me faire le service régulier et gratuit de :
a — votre Bulletin Bibliographique Mensuel,
b — votre Circulaire de livres de luxe en souscription,
c — votre Catalogue de livres anciens et modernes d'occasion.

Je désire recevoir par retour les ouvrages suivants : ....

....

....

....

Notez de m'envoyer automatiquement dès leur publication ouvrages nouveaux des auteurs suivants :

....

....

....

....

Je désire recevoir ces ouvrages en éditions courantes — de luxe sur papier alta — velin — Hollande — Japon — Chine.

Mes illustrateurs préférés sont : ....

....

Envoyez-moi automatiquement les ouvrages nouveaux rentrant d les catégories suivantes : Droit — Philosophie — Sociologie — Te nologie — Histoire — Géographie — Beaux-Arts — Musique Médecine — Sports — Sciences — etc...

Je désire recevoir en moyenne .... volumes par mois p une dépense d'environ .... par mois. Envoyez-mo relevé de mon compte mensuellement — trimestriellement.

Nom .... SIGNATURE

Adresse ....

....

nrf VIENT DE PARAITRE

EMMANUEL BERL

MORT DE LA MORALE BOURGEOISE

UN VOLUME IN-8° COURONNE .. .. **13** fr.

L'auteur poursuit la série de pamphlets commencée par « M de la Pensée Bourgeoise », dont on connaît la répercussion. considère maintenant une catégorie humaine : *Le Bourgeois*, t que nous la voyons et telle qu'elle a contribué à former l'Occide et envisage ses rapports avec l'esprit. Comment le bourgeois se j tifie-t-il ? Comment, non content d'être, s'efforce-t il de n convaincre du caractère universel de ses valeurs ? Comment un mot, se défend-il contre l'esprit ? L'auteur envisage success ment les grandes machines de guerre du bourgeois : sa cult ses vedettes, sa philosophie particulière, son attitude à l'égar la religion.

Série de démontages lucides, qui précisent le caractère tr du bourgeois entre le monde dont il est né et auquel il s'accr et le monde né de lui qui tend chaque jour davantage à le détr

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITI GINALE" UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 600 EXEMP ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE F LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE ÇAISE ". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOU

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRA

nrf VIENT DE PARAITRE

JEAN PRÉVOST

LES FRÈRES BOUQUINQUANT

ROMAN

N VOL. IN-8° COURONNE. **13.50**

Sur un ponton de la Seine, un jeune mécanicien devient l'amant de sa belle-eur ; il tue son frère ; celle qu'il aime se dénonce pour lui. Si tous deux échap-nt au châtiment, elle seule a des remords... Pierre, aidé par son enfant de six ois, lutte virilement contre ses remords, en triomphe, s'en lave par la joie. uand les deux amants se retrouveront, de cette différence naîtra un désaccord où l'amour aura peine à ressurgir.

Ce qui pourra surprendre dans ce roman, ce n'est pas qu'un adultère et un tricide en soit le personnage sympathique : tels crimes expliqués par leurs uses sont choses simples, bien proches de nous et bien humains : quand ce man paraissait en revue, des personnes graves et modérées, même des prêtres, bien voulu écrire à l'auteur quelle sympathie leur inspirait l'assassin Pierre uquinquant. Mais ces personnages populaires sont aussi complexes, le méca-me de leurs actes est aussi délicat qu'en des âmes bourgeoises ou raffinées.

Juger les gens du peuple grossiers, c'est avouer qu'on ne veut les voir que de ı et de haut. Les assimiler aux bourgeois serait plus rudimentaire encore. r complexité est différente : moins hésitants, mais plus sensibles aux circons-ces ; plus gauches dans leurs paroles mais plus attentifs au ton — et surtout ne les comprend pas sans deux éléments presque étrangers à l'âme bourgeoise ne la psychologie moderne méconnaît presque absolument : la colère et l'oubli. Dans les lettres françaises, ce roman ne saurait se rattacher qu'à quelques nsons populaires — et aux *Misérables* de Hugo.

ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR "LES AMIS DE L'ÉDITION ORI-LE" UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 550 EXEMPLAIRES ɔ EXEMPLAIRES IN-4° TELLIERE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL MA POUR LES "BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRAN-". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

DU MÊME AUTEUR :

irs des Sports, *essais sur le corps humain* .. .. **12** fr.
n, petites amours profanes, *roman*.. .. .. **12** fr.
e de Montaigne, collection "VIES DES HOMMES ILLUSTRES".. .. **12** fr.
tive de solitude, collection "UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT" **15** fr. *(épuisé)*
res de la Prière, collection "UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT" **15** fr. *(épuisé)*
uitième Année .. .. **12** fr.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

COLLECTION POLONAISE — N° 1

BOLESLAW PRUS

L'AVANT-POST

Traduction de MARIE RAKOWSKA

UN VOLUME IN-8° COURONNE. **13**

Les éditions de la *N. R. F.* ont entrepris de publier une collection de litt ture polonaise. Choisis et traduits par les soins d'un comité de rédaction fra polonais, sous la direction littéraire de M. Paul Cazin, polonisant bien conn de M. Z. L. Zaleski, professeur à l'Institut d'Etudes Slaves, les ouvrages paraîtront dans cette collection, offriront une image variée de la production raire moderne et contemporaine en Pologne dans ses aspects les plus caract tiques.

Boleslaw Prus, qui inaugure cette série avec *L'Avant-Poste*, est l'un des vains polonais les plus marquants de la fin du XIXe siècle. Premier en date p ses grands romans, *L'Avant-Poste* parut à un moment où les conditions d'exis du pays le rendaient particulièrement significatif; il conquit d'emblée l'audien public.

C'est le roman de la terre, ou plus exactement du paysan qui s'y est enr et qui, à travers les plus dures épreuves, s'agrippe à son patrimoine avec passion presque mystique. Les éléments et les hommes, tout conspire contr Il perd dans cette lutte les êtres les plus chers et, sans le vouloir, poussé p fatalité en envoie lui-même d'autres à la mort. Mais sa ténacité issue des so mêmes de son instinct ancestral, stimulée d'autre part par la farouche énerg sa femme, lui permet de triompher de toutes les forces coalisées contre lui.

Livre à la fois simple, et aussi plein d'humour, qui retrace avec vérité u aspects essentiels de la vie du peuple polonais dans ses paysans.

Notice bio-bibliographique :

Boleslaw Prus (pseudonyme de Alexandre Glowacki), né à Pulawy, près de L 1847, est mort à Varsovie, en 1912. Il débute comme journaliste, en 1872, et co jusqu'à sa mort de donner des chroniques dans plusieurs journaux et périodiques sovie. Ses principales œuvres sont, avec plusieurs volumes de contes et de nouvell **Palais et la Ruine** *(1874),* **La Vague de Retour** *(1880),* **A** **L'Avant-Poste** *(1885),* **La Poupée** *(1890),* **Les Emancipées** *(18* **Pharaon** *(1895) et* **Les Enfants.**

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRA

nrf VIENT DE PARAITRE

COLLECTION POLONAISE — N° 2

ADAM SZYMANSKI

HANUSIA

Traduit du polonais par FRANCK L. SCHOELL

UN VOLUME IN-8° COURONNE.. .. .. **13.50**

...nri Sienkiewicz, Ladislas Reymont : voilà jusqu'ici, pour la plupart des Français, le roman polonais. Mais à côté de ces grands noms, combien d'autres attendent ...ce qu'ils méritent !

...y a tout d'abord celui d'Adam Szymanski, en qui il faut, sans contredit, voir un ...ble Dostoïewski polonais.

...mme ce dernier, Szymanski a été déporté en Sibérie et y a sondé le fond de la ...e et du désespoir humains. Comme lui encore, Szymanski a pour fief le monde ...té des âmes torturées par le passé, déchirées par le présent, angoissées par l'au-delà. ...is ce qui sépare le romancier polonais du russe, c'est que Dostoïewski est le poète ...rémédiables déchéances, tandis que les héros et les héroïnes de Szymanski gardent ...noblesse, et une irrésistible lueur d'espoir, même au plus fangeux de la boue où ...débattent.

...*usia* (publié en polonais à Saint-Pétersbourg en 1890) est l'histoire d'une toute ...Polonaise de bonne famille qui, séduite et devenue mère, étrangle son enfant en ...oment d'effroi et expie en Sibérie. Ineffable expiation que Szymanski décrit — ...uelle humaine pitié ! — en psychologue de haute lignée et en artiste consommé. ...il décrit *brièvement !...*

...à réside encore un des singuliers mérites de ce récit mouvementé, un de ses titres ...ntion de nous autres, incorrigibles Français, épris de concision et, comme tels, ...eillés, mais un tantinet agacés par les trois volumes de *Quo Vadis* et par les treize ...*Trilogie* de Sienkiewicz.

...ssi bien, il y a dix ans M. Franck L. Schoell, à qui nous devons une version fran...es admirables *Paysans* de Ladislas Reymont, s'était mis en quête d'un roman ...is court (ce qu'on appelle à Varsovie une modeste nouvelle), chef-d'œuvre si ...e, mais affectant un caractère foncièrement, irréductiblement polonais, afin de ...au public de langue française.

...oman, il l'a finalement trouvé, il l'a traduit avec grand enthousiasme, et le lec...imera avec lui que *Hanusia*, non moins que les *Paysans*, représente l'un des ...ts de la littérature romanesque européenne des cinquante dernières années.

...Notice bio-bibliographique de l'auteur et du traducteur :

...Szymanski (1852-1916) s'est rendu fameux en Pologne par la publication, en 1887 ..., de deux volumes d' **Esquisses** *sibériennes (« Szkice »).* **Hanusia** *qui fait partie ...d volume, est la plus longue et peut-être la plus achevée de ces « esquisses ».*

...k L. Schoell, né en 1889, ancien Normalien, ancien professeur aux Universités de ... et de Californie, est maintenant directeur des publications de la Société des Nations ...e.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **VIENT DE PARAITRE**

« Les Documents Bleus »

DEUXIÈME SÉRIE

[illegible]omme **numéro 19**

SIGMUND FREUD

LE MOT D'ESPRIT ET SES RAPPORTS [A]VEC L'INCONSCIENT

Traduit de l'allemand par MARIE BONAPARTE et le Dr NATHAN

VOLUME IN-8° COURONNE .. .. **15** fr.
[illegible]ex. sur pur fil .. .. **35** fr.

[illegible]s très mystérieux problèmes relatifs à l'esprit comme au comique ont toujours [illegible] [illegible]. mais [illegible] que l'inconscient, grâce à la psychanalyse, [illegible] que quelques rayons de lumière puissent vraiment pénétrer en ces domaines [illegible] [illegible] obscurs. Une étude des techniques spirituelles, très fouillée, émaillée de exemples excellents et suggestifs, constitue la première partie de cet ouvrage. Cette [illegible] partie est suivie de l'étude des tendances de l'esprit où Freud nous montre au [illegible] de quelles grandes tendances instinctives et profondes de l'âme peut se mettre le l'esprit, souvent en apparence de portée futile.

[illegible] auteur passe successivement en revue le mécanisme psychologique du plaisir que [illegible] l'esprit, l'esprit en tant que processus social, les rapports respectifs du rêve [illegible] l'esprit avec l'inconscient. Enfin il étudie les diverses variétés du comique, tout en [illegible] de prétendre résoudre entièrement ce problème du comique sur lequel se sont [illegible] les efforts de tant de chercheurs. Il discute à ce propos du livre de Bergson sur [illegible] Rire » et tout en se ralliant à la conception bergsonienne relative au comique « Méca[illegible] [illegible] du vivant », montre qu'une hypothèse plus vaste est nécessaire à la compréhension [illegible] processus comiques.

[illegible] dernier chapitre sur l'Humour clôt cet important travail que tous les esprits [illegible] de psychologie voudront connaître.

DU MÊME AUTEUR :

[…]S ESSAIS SUR LA THÉORIE DE LA SEXUALITÉ
[illegible] par le Dr B. REVERCHON [illegible] .. .. **12** fr.

[…]VE ET SON INTERPRÉTATION (trad. par Mlle LEGROS) **15** fr.

[…]UVENIR D'ENFANCE DE LÉONARD DE VINCI
[illegible] par MARIE BONAPARTE .. .. **12** fr.

[…]E ET LA PSYCHANALYSE suivi de **PSYCHANALYSE [ET] MÉDECINE** (traduit par MARIE BONAPARTE) **13.50**



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

ROBERT HONNERT

LES DÉSIRS

POÈMES

UN VOLUME IN-8° COURONNE .. .. **15 fr.**

Robert Honnert livre aujourd'hui un choix des poèmes qu'il a écrits durant ces cinq dernières années.

Qui donc chérit plus que moi
Le sourd appel des visages,

C'est avant tout cet appel vers les êtres qu'il lance.

Ceux qui sont seuls, qui appellent *autre chose*, qui *désirent*, se retrouveront dans ses poèmes.

La première jeunesse, rejetée dans la solitude, crie encore vers l'amour, vers le bonheur, sans se désespérer.

« *O jeunesse, sois-moi cette fois favorable.* »

Et le poète est conduit à une sérénité encore traversée d'orages, où la contemplation d'un au-delà d'amour est sa nouvelle joie.

Aimeront *Les Désirs* ceux qui, tout en vivant la vie, veulent plus loin que la vie...

Robert Honnert se rattache par sa forme et la souplesse de sa ligne mélodique à la grande lignée des Racine et des Chénier.

A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'EDITION ORIGINALE " NE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 650 EXEMPLAIRES ET 100 EXEM-.AIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA, POUR LES BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ". TOUS SOUSCRITS.

Notice bio-bibliographique :

Un moins de trente ans. Né en Lorraine. Séjour durant la guerre à Tours, Paris.
ÉTUDES : *Louis-le-Grand, Ecole Normale Supérieure.*
Aujourd'hui attaché au Cabinet du Ministre des Finances.
ESSAI : **Corps et Ame** (N. R. F.) — **Vingt-cinq ans** (*à paraître*).
VIES DES HOMMES ILLUSTRES : **Maréchal de Richelieu** (N. R. F.) (en colla-ation avec MARCEL AUGAGNEUR.
POÉSIE : **Les Désirs** (N. R. F.).
ROMAN : **Philippe** (*à paraître*).

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

MARCEL ARLAND

OÙ LE COEUR SE PARTAGE

ROMAN

UN VOLUME IN-8° COURONNE .. .. **12** fr.

Quand une première édition de ce livre parut, il y a deux ans, à tirage très limité, ceux qui purent la lire s'accordèrent à y voir l'œuvre la plus représentative de Marcel Arland, celle où son accent rendait le son le plus pur et le plus direct. Cette nouvelle édition a été longuement remaniée, de sorte que l'on peut dire qu'elle constitue un nouveau livre.

Avant moi, dit Arland, d'autres ont trop bien parlé ; d'autres parleront trop bien. Voici seulement ce que je n'ai pu me retenir d'éprouver, ni de dire.

Ce sont les confidences d'un homme sensible, qui ne semble pas toujours heureux d'être sensible, mais qui accepte presque tous les jours, non sans surprise, d'être un homme.

Ce livre éclaire et complète toute l'œuvre de Marcel Arland.

DU MÊME AUTEUR :

ESSAIS

. **ROUTE OBSCURE** . .. . *épuisé*
'**APES** .. .. *épuisé*

ROMANS ET NOUVELLES

'**IENNE**	1 vol.	**12** fr.
)**NIQUE**, précédé de **TERRES ETRANGÈRES**	1 vol.	**12** fr.
S AMES EN PEINE	1 vol.	**13.50**
'**ITH** (illustré par GALANIS)	1 vol.	**18** fr.
)**RDRE**	1 vol.	**18** fr.

Y ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

LLE

NÇAISE

CRITIQUE — 16e Année

ES RIVIERE —

en chef : JEAN PAULHAN

MOIS

t d'un récit de

N

Le rédacteur en chef reçoit le vendredi de 3 heures à 7 heures

out abonné de *LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE* ui lui amènera deux abonnés nouveaux, recevra un volume de 12 fr. à choisir dans le catalogue de nos éditions.

oute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. lle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe* de la *La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er .... 19.......

Ci-joint *mandat — chèque* de
e vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de
majorée de 3 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile).

France	Union postale	Autres pays	*
			Édition de luxe :
* 95 fr.	110 fr.	120 fr.	. . . UN AN
			Édition ordinaire :
48 fr.	56 fr.	65 fr.	. . . UN AN
26 fr.	31 fr.	35 fr.	. . . SIX MOIS

...., le .... 193.....

Nom .... (SIGNATURE)

Adresse .... **Rayer les indications inutiles.*

tacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la UVELLE REVUE FRANÇAISE, 3, Rue de Grenelle, Paris-VIe. Compte èque postal : 169.33. Téléph. : Littré 12-27. — Adr. télég. : Enerefene Paris. — R. C. Seine 35-807

nrf NOUVEAUTÉS

PAUL VALÉRY

VARIÉTÉ II

UN VOLUME IN-8° COURONNE.. .. .. **13.50**

EXTRAITS DE PRESSE

Quelques pages sur les *Philosophes* de Rembrandt d'où Paul Valéry tire une magnifique rêverie sur l'organisation d'une œuvre d'art, des passages remarquables sur la *forme* plus importante que le fond,... un délicieux éloge du temps où vivait Montesquieu. Etc... Plusieurs jours de fructueuses méditations.

ROBERT KEMP, *La Liberté*, 10-2-30.

Extrêmement remarquables et dignes du meilleur Valéry, les réflexions sur les *Lettres Persanes*,... non moins remarquable l'essai sur la *Situation de Baudelaire*. . quant aux quatre morceaux relatifs à Mallarmé, ils sont de première importance non seulement pour la compréhension de Mallarmé, mais pour celle de Valéry lui-même.

ANDRÉ BILLY, *L'Œuvre*, 19-2-30.

Ici nous voyons un Valéry en conversation passionnée avec certains génies spécifiquement français, Descartes, Montesquieu, Stendhal, Mallarmé, et devenant au cours de cette confrontation pleine d'intelligence, plus clair, plus familier que n'eussent pu l'espérer ceux que « l'obscurisme » de cet auteur avait pu dérouter.

LES TREIZE, *L'Intransigeant*, 25-2-30.

Le *Variété II*, de Paul Valéry, réjouira l'élite intellectuelle. Voilà un livre d'histoire et de critique littéraire auquel on reviendra souvent.

J TALLENDEAU, *Populaire de Nantes*, 23-2-30.

La réputation faite à M. Paul Valéry d'être un auteur obscur est bien exagérée. Il n'est nullement hermétique mais il est infiniment subtil. Nous nous en apercevons en lisant les diverses parties qui composent *Variété II*; ce n'est pas un recueil d'énigmes, mais une suite de vues ingénieuses et profondes sur des sujets de littérature.

HENRI DE RÉGNIER, *Figaro*, 4 mars 30.

Une pensée vivante, ailée, et pour ainsi dire allègre, une vue prompte et acérée qui saisit l'objet, le reconstruit en un moment et livre l'image à l'esprit ; une fantaisie qui s'empare aussitôt de cette image, la considère, la transforme et l'entoure d'un éblouissement d'idées ; un style d'une sévérité, d'une aisance et d'une vigueur incroyables : voilà *Variété II*, de Paul Valéry.

HENRI BIDOU, *La Revue de Paris*, 15-3-20.

Dans le temps que je lisais *Variété II* il m'est arrivé de rouvrir Montaigne... Où me laissé-je engager et quel parallèle s'amorce dont M. Paul Valéry resterait digne...

GONZAGUE TRUC, *Comœdia*, 18-3-30.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTES

PAUL CLAUDEL

LE SOULIER DE SATIN

ou

LE PIRE N'EST PAS TOUJOURS SÛR

ACTION ESPAGNOLE EN QUATRE JOURNÉES

DEUX VOLUMES IN-8° COURONNE .. .. **27 fr.**

EXTRAITS DE PRESSE (II)

L'auteur du *Soulier de Satin*, est un immense bonhomme et il a écrit une pièce dont les caractères sont l'immensité et la bonhomie. Dans ce drame de près de cinq cents pages, il a mêlé formidablement le tragique et l'hilare. Il va d'Eschyle (et voilà l'immense) à Ubu (et voilà le bonhomme).

ALBERT THIBAUDET, *Candide*, 30-1-29.

C'est une œuvre prolixe et magnifique. De nombreuses scènes sont d'une très grande beauté. Partout, la langue pleine et jaillissante de Paul Claudel enrichit le dialogue.

Carnet de la Semaine, 2-2-30.

S'il fallait absolument trouver une épithète qui traduise ce qu'il y a de plus neuf dans le *Soulier de Satin*, je n'hésiterais pas à dire que c'est avant tout une œuvre planétaire. La terre dans son ensemble, dans la diversité proprement symphonique de ses aspects, ne cesse d'être présente a son esprit, et il recueille ici, le fruit incomparable de l'expérience qui fut la sienne.

GABRIEL MARCEL, *La Quinzaine Critique*, 10-2-30.

Le Soulier de Satin est à la fois l'œuvre la plus parfaite de Claudel et un drame d'une densité, d'une profondeur si grandes que je n'en trouve aucun équivalent dans l'histoire du drame français, de la poésie française.

MARCEL BRION, *Jazz*, 15-2-30.

C'est grand, large, monumental, nullement fait pour la critique ou le jugement ; c'est le livre cathédrale...

LES TREIZE, *L'Intransigeant*, 20-2-30.

Il y a dans cette œuvre dialoguée qui contient la matière d'un magnifique roman d'aventures et que Claudel appelle « action », une variété de ton probablement unique dans toutes les littératures.

ANDRÉ BILLY, *La Femme de France*, 2 mars 30.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf

NOUVEAUTÉS

"Les Documents Bleus"

DEUXIÈME SÉRIE

Les arts **numéro 9**

FRÉDÉRIC LEFÈVRE

UNE HEURE AVEC...

CINQUIÈME SÉRIE

UN VOLUME IN-8° COURONNE.. .. .. **13 50**

EXTRAITS DE PRESSE

... Vous savez ce que sont ces livres : des conversations avec quelques-uns des esprits les plus intéressants de ce temps... L'ensemble forme un groupe vivant et varié. ANDRÉ MAUROIS, *Bravo*, 1-2-30.

Cette séduisante méthode de *critique-interview* a permis à M. Frédéric Lefèvre de camper en quelques feuillets la physionomie de nos contemporains les plus notoires et d'exprimer sur leurs œuvres des jugements très sûrs. Dans ce genre d'études il apporte un ensemble heureux de qualités qui lui ont valu de composer une véritable galerie des écrivains contemporains, croqués sur le vif... Un des témoignages les plus précieux et les plus animés.
EMMANUEL MARIN, *L'Avenir*, 11-2-30.

... Intelligence des hommes et des œuvres, netteté des explications, des questions et des réponses, et pour le lecteur nécessité de garder à la portée de la main une telle œuvre. L. W., *L'Information*, 23-2-30.

La série des *Une heure avec...* de Frédéric Lefèvre sera le plus précieux document pour servir à l'histoire littéraire de ce temps.
Carnet de la Semaine, 22-2-30.

La cinquième série de *Une heure avec...*, n'est pas moins digne d'attention que ses aînées. Et c'est comme une comédie à vingt personnages divers... Ces livres-ci seront consultés longtemps. ROBERT KEMP, *La Liberté*, 24-2-30.

Il est incontestable que ces livres demeureront du plus grand intérêt pour les futurs historiographes de la littérature française.
MAURICE ROYA, *La Volonté*, 15-3-30.

... On peut faire avec ces dix-huit esprits de droite et de gauche, de France et d'Europe, poètes et prosateurs, écrivains et savants, artistes, critiques, politiques, moralistes, le tour de l'esprit humain... C'est une chasse, chasse au grand fauve : talent et parfois génie. PIERRE DOMINIQUE, *Paris-Soir*, 11-3-30.

La principale vertu de ces entretiens dans lesquels Lefèvre, tout en respectant la spontanéité de son interlocuteur, le conduit insensiblement vers les points sensibles qu'il veut lui faire aborder, vers les aveux et les confidences qu'on ne peut refuser à son regard perçant et à sa voix chaleureuse consiste dans cette méthode d'auto-critique qu'il lui impose. MARCEL BRION, *Jazz*, 15-3-30.

nrf

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

nrf **VIENT DE PARAITRE**

COLLECTION "MÉMOIRES RÉVÉLATEURS"

Les Confessions de J. J. Bouchard

UN VOLUME IN-8° COURONNE .. .. **12** fr.

Ce livre constitue un document unique sur l'étude de la sexualité au début du XVIIe siècle, à l'une des époques les plus libres de la pensée française dans le domaine de l'art, entre les satyriques français, Théophile et la réaction de 1660.

Bouchard représente pour la France ce qu'est pour l'Angleterre Samuel Pepys : un homme libre, curieux de lui-même, de ce qu'il pense et de ce qu'il sent, curieux de ce qu'il appelle « ses fautes et ses faiblesses » et avant tout les faiblesses de la chair.

Qu'un homme qui brigua toute sa vie des charges ecclésiastiques, que ses contemporains tinrent pour digne de ces charges, à l'exception de quelques hommes « curieux et malveillants » comme Tallemant des Réaux, puisse avoir de lui-même, dans ce domaine, une lucidité si aiguë et si particulière, ne peut qu'intéresser tous ceux qui sont attirés par les problèmes de l'homme et de ses passions.

DANS LA MÊME COLLECTION :

es Mémoires de d'Artagnan par lui-même
ournaux Intimes de Byron

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

ANDRÉ WURMSER

CHANGEMENT DE PROPRIÉTAIRE

UN VOLUME IN-8° COURONNE.. .. .. **12** fr.

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Voilà une variation inattendue sur les « maladies de la personnalité » que les psychologues de la génération de Th. Ribot proposèrent aux romanciers comme point de départ d'aventures singulières. *Journal de l'Ouest*, 7-7-29.

Voilà un livre auquel on ne peut dénier des qualités d'originalité et de finesse. M. André Wurmser qui ne s'est encore pas signalé à l'attention du public mérite par ce premier ouvrage une certaine notoriété. *L'Homme Libre*, 6-8-29.

M. Wurmser a fait un livre vivant, piquant, et fort agréable.
GONZAGUE-TRUC, *Comœdia*, 22-8-29.

His hero's bewilderment, his intentions at first to set matters right, followed by an acceptance of his fate and his final confusion as to wich is really his true personality are developed with humour which however never becomes in the least farcical. *American Women's Club Bulletin*, août 29.

De bout en bout, le roman de M. André Wurmser amuse. Souvent même il fait rire franchement.
JACQUES CHABANNES, *Carnet de la Semaine*, 22-9-29.

L'auteur y loge un sens constant du pittoresque et de l'ironie ; il en fait un roman humoristique excellent. *L'Action Française*, 3-10-29.

Le ton reste toujours aussi sérieux et naturel. Avec Wurmser, le récit le plus fantastique paraît si vraisemblable, que nous y croyons. (Presque...) Cet auteur n'est que pince-sans-rire ; il paraît sincère. Tel est son art, telle est la force de son imagination. *Changement de Propriétaire* tiendrait du récit réaliste en même temps que du conte philosophique. RENÉ GLOTZ, *Revue Européenne*, nov. 29.

Ce récit, par ses qualités d'humour, son style aisé, précis et libre est dans la meilleure tradition des conteurs français. Il classe son auteur.
RAOUL CELLY, *Revue Nouvelle*, janv. 30.

M. Wurmser... est plein de sens ; il conte bien et montre à toute occasion un amour indulgent et savoureux.
PAUL CHAUVEAU, *Nouvelles Littéraires*, 22-2-30.

Le *Siegfried* de Giraudoux avait fardé son corps et perdu sa mémoire. C'est l'aventure inverse qui nous est ici contée... La solitude, la liberté, la mort : André Wurmser traite des thèmes essentiels... L'âme fidèle de Siegfried peinait douloureusement à la recherche d'une mémoire et d'un passé. Ici point d'angoisse... Et la fiction la plus étrange s'accompagne de la plus agile observation. Pour bouleversée qu'elle soit, la vie n'en reste pas moins quotidienne. C'est là l'humour de ces « mémoires d'un homme dérangé »... Et ce *voyage imaginaire* se déroule avec le mouvement d'un film. MARCEL ABRAHAM, *Europe*, 15-3-30.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

L'AUTRE SOMMEIL

I

Jamais je ne traverse le pont d'Iéna sans m'accouder un instant au parapet. Était-ce ici ou plus loin ? Il me semble que c'était à peu près au milieu du pont, en regardant vers Saint-Cloud. Mon cousin me prenait sous les bras et me juchait d'un coup sur le rebord de pierre. Debout et la respiration coupée par l'effroi, je fermais les yeux et crispais les doigts. Alors la voix de Claude m'arrivait, un peu plus brève qu'à l'ordinaire : « Tu regardes ? Tu vois l'Ile aux Cygnes ? Et Grenelle ? » Le vent emportait ma réponse quand il ne me contraignait pas d'avaler mes paroles. J'avais peur. Je sentais les mains de mon cousin trembler autour de mes chevilles qu'elles serraient trop fort.

Un léger vertige me saisissait lorsque je rouvrais les yeux. Le ciel au-dessus de ma tête se mouvait de droite à gauche, et les platanes géants qui bordent le fleuve s'inclinaient, palpitants, et se redressaient dans le soleil. La Seine roulait majestueusement ses flots sales. Le long du port, des promeneurs indifférents à mon angoisse s'arrêtaient pour regarder l'eau et reprenaient leur marche en traînant les pieds. Un tas de sable ou de briques les cachait un moment, puis ils reparaissaient, mais ils semblaient si petits que mon cœur se contractait et que j'étais obligé de détourner la vue. Mon regard chavirait dans une sorte d'ivresse et je ne voyais plus rien, ni l'Ile aux Cygnes, ni Grenelle, ni les vagabonds sur le port, mais seulement, perdue dans le ciel qu'elle

emplissait de ses rayons, la blanche nudité des statues qui dominent le fleuve.

Je ne sais si ce jeu amusait Claude. A bien y réfléchir, je crois que sa frayeur égalait la mienne, car je remarquais souvent une grande pâleur sur son visage lorsqu'il me reposait à terre, et j'ai dit que les mains lui tremblaient ; mais il mettait un étrange point d'honneur à ne pas traverser le pont sans me hisser au-dessus des flots, m'exposant ainsi à une chute horrible. Par vanité j'acceptais ce supplice. Je ne voulais pas qu'il me soupçonnât d'être lâche. Il avait cinq ans de plus que moi, qui n'en comptais que huit, et j'eusse consenti sans murmure à de plus dures épreuves pour ne pas perdre son estime.

Il ne me parlait presque jamais ; seulement, lorsque nous passions sur le pont, son calme habituel le quittait un instant et il me disait avec une espèce de fièvre qui avivait l'éclat de ses prunelles : « Si je te mettais debout là-dessus, comme la dernière fois ? Tu me dirais ce que tu peux voir. » Et la dangereuse acrobatie commençait sous les regards des promeneurs qui, semblables à tous les promeneurs du monde, assistaient à ces préliminaires d'un drame possible avec une tranquillité animale. Aujourd'hui je me demande si, une ou deux fois au moins, mon cousin ne fut pas tenté de me lâcher tout à coup pour me faire tomber en avant.

Je ne soufflais mot à personne de l'exercice auquel nous nous livrions sur le pont d'Iéna. Un regard de Claude jeté par-dessus l'épaule de ma mère pendant qu'elle m'interrogeait, avait suffi à m'imposer un silence absolu sur le détail de mon après-midi. Du reste, je me résignais sans peine à ne pas en parler. Bien au contraire, il me plaisait de m'enrichir d'un secret nouveau. Un irrésistible instinct me portait à mettre des barrières entre mes proches et moi. Toute ruse m'était bonne pour tromper

la clairvoyance de mes parents pourvu, toutefois, qu'elle n'allât pas jusqu'au mensonge. Ainsi j'aurais répondu : « Oui », si l'on m'avait demandé : « Es-tu monté sur le parapet du pont d'Iéna ? » mais il ne venait pas à l'esprit de poser une question aussi singulière. Ensuite, comme j'avais affaire à une mère distraite et à un père que l'emploi de mes journées intéressait peu, il n'était pas difficile d'éviter un interrogatoire trop précis. Mon adresse consistait à parler avec abondance de petites choses que j'avais remarquées dans la rue et d'en dire beaucoup plus qu'on ne m'en demandait. Mon père se lassait vite de ce bavardage et me commandait de me taire bien avant que je fusse arrivé au pont d'Iéna. Je me tenais pour quitte avec ma conscience, que je malmenais outrageusement, et mes parents, avec l'innocence des grandes personnes, m'envoyaient coucher ou jouer sans plus se soucier de moi.

Nous habitions à cette époque, dans le bas de la rue de Passy, une vieille maison d'où l'on apercevait les premiers arbres du Bois de Boulogne. De mémoire de locataire sa façade n'avait été ravalée et l'on voyait sur la pierre grise les marques noires qu'y laissaient les volets. Un jour prochain elle s'effondrera toute seule, à moins qu'un démolisseur ne l'y aide. Peut-être qu'alors, dans le fracas des murailles croulantes, des cris s'échapperont de ces pierres comme on dit qu'il s'en éleva des tours éventrées de la Bastille.

La chambre de ma mère donnait sur un jardin médiocrement tenu. Un vieux platane étendait ses branches au-dessus d'une pelouse qu'il jonchait de ses larges feuilles sans que personne songeât à les en retirer. Depuis bien des saisons elles pourrissaient dans l'herbe, et les jours de pluie, vers la mi-octobre, un triste et délicieux parfum montait jusqu'à moi par la fenêtre entr'ouverte et me rendait songeur. Je m'arrêtais dans mes jeux, respirant cette haleine de la mort. Tout à

coup, je me déprenais de mon chemin de fer, de mes soldats, et le profond silence que je n'avais pas remarqué me serrait le cœur.

Aujourd'hui encore, lorsque je passe par certaines rues, une ou deux fois l'an, si l'air est frais, s'il a ce quelque chose de virginal que l'on sent aux approches de l'automne, j'entends les appels de mon enfance. Tout recule et s'efface dans la nuit de la conscience ; il n'y a plus que ces voix indistinctes que je suis seul à écouter. Ah, que ne retrouve-t-on telle minute où le cœur battait fort, où la tête alourdie de rêves se penchait sur une image du livre, alors qu'on n'osait tourner la page, de peur de troubler la merveilleuse immobilité des choses autour de soi. Assis par terre, entre la porte et la cheminée, je retenais quelquefois mon souffle et ne bougeais pas, effrayé de ce silence que j'encourageais et de l'ombre qui s'épaississait dans la chambre. Sur le tard d'une belle journée de vacance, d'un jeudi solitaire, si plein déjà de souvenirs et de regrets, je ne comprenais pas comment venait le soir. En vain j'attachais mes regards sur la porte blanche que frappaient les derniers rayons de lumière, il arrivait un moment où je ne la voyais presque plus, puis plus du tout, mais cela était imperceptible. Je ne distinguais même plus mes mains. Ensuite la fenêtre devenait toute noire et derrière les rideaux de tulle, des étoiles se mettaient à briller. Je reprenais alors mes chansons que je murmurais d'une voix un peu inquiète et quand tout à coup la terreur fondait sur moi avec la nuit, je me levais d'un bond et me précipitais hors de cette chambre.

Les expériences de ce genre étaient fréquentes. J'éprouvais quotidiennement ce que c'était que la peur : elle domina mes premières années, et c'est sans doute à la connaissance que j'ai d'elle que je dois mon goût des âmes courageuses.

Ma timidité ne reçut jamais de coups plus violents

que ceux que lui porta Claude. Ses cruels amusements me façonnèrent et je serais moins ferme aujourd'hui, si j'avais moins tremblé jadis. Je ne le voyais pas souvent. Un dimanche sur deux il sortait avec moi, parce que ma mère le lui demandait, mais je doute qu'il y prît plaisir. Peut-être me haïssait-il à cause des contraintes que ma présence lui imposait dans ses promenades. Se vengeait-il en me faisant monter sur le parapet du pont ? Mais j'ai beau réfléchir, je ne peux me rappeler qu'il m'ait parlé durement ou jeté un mauvais regard.

Mes parents ne l'aimaient guère. Mon père surtout se méfiait de lui. Je l'entendais dire quelquefois : « Chez la plupart d'entre nous, il y a un mélange de bon et de mauvais ; chez lui, tout le porte au mal. » Ces paroles me semblaient étonnantes et me rapprochaient de mon cousin autant qu'elles m'éloignaient de mon père. Ce qui me frappait n'était pas que Claude fût porté tout entier au mal, mais bien qu'il différât de nous tous. Dans cette condamnation je voyais un éloge : retranché du commun des hommes, il revêtait à mes yeux naïfs l'aspect séduisant d'un banni.

Je ne sais plus quelle classe il redoublait à cette époque. Où qu'il fût, en cinquième ou en quatrième, il dépassait ses camarades de la tête et des épaules, non qu'il eût poussé trop vite, mais parce qu'il était toujours le plus âgé. Son corps adolescent se penchait sur des pupitres d'enfant qui le pliaient en deux. Des rumeurs nous apprenaient la détestable opinion qu'on formait de lui au lycée. Il était le souci, la crainte, la gêne de ses professeurs. Son regard immobile glaçait la réprimande sur leurs lèvres. Plusieurs fois on parla de le renvoyer, mais il fallait un motif qui justifiât cette mesure, et sa conduite n'en offrait aucun. Pas une insolence, pas le moindre geste de désordre. Assis au banc des cancres qui occupait le fond de la classe, il affrontait un professeur impuissant et donnait à trente-cinq élèves éperdus

d'admiration le spectacle de la paresse triomphante. Les menaces tonnaient en vain, l'ironie épuisait ses traits sur cette tête rebelle qui ne s'inclinait pas.

La timidité dont je souffrais se retrouvait chez mon père : il ne savait comment s'y prendre pour sermonner Claude ; son tort consistait à préparer la scène, à remâcher des menaces, des insultes ; aussi, quand paraissait le coupable, la colère s'était exhalée depuis longtemps ; il ne restait qu'un froid discours que mon père débitait la honte au front. Mon cousin écoutait ces paroles avec toutes les apparences du respect, si ce n'est un très léger sourire qui montait, en quelque sorte, à ses yeux et y faisait briller une lueur de gaieté. Un tel défi eût déchaîné la fureur d'un homme plus fier et plus résolu, mais mon père n'était pas de cette trempe. Chez lui la vanité étouffait le courage. Incapable de donner une réponse énergique à un adversaire, il fuyait les explications violentes et feignait de ne pas voir et de ne pas entendre, quand voir et entendre équivalaient à tendre la joue aux soufflets. Sa harangue faite, il quittait brusquement la pièce et se rencognait, le reste du jour, dans une longue bouderie. Une fois pourtant, il s'enhardit au point de rouler en tapon et de jeter aux pieds de son neveu, un bulletin trimestriel constellé de zéros ; rien dans l'attitude de Claude ne décela qu'il eût remarqué ce geste, mais lorsque nous fûmes de nouveau seuls, du bout de sa chaussure il poussa vers moi la boulette de papier et leva les épaules avec une intraduisible expression de mépris. Je gardai le silence. Dans le corridor, le pas un peu précipité de mon père s'éloignait rapidement. Des scènes de ce genre me remuaient. Je ne sais quelle colère me gagnait en entendant les reproches qu'on adressait à mon cousin et je crois que, si je l'avais pu, ce jour-là, je me serais retiré avant l'arrivée de mon père.

Claude m'observa un instant. J'entendis le bruit qu'il faisait en remuant des clefs et des sous au fond de ses

poches, et baissai la tête sous son regard moqueur ; puis il leva les épaules, fut sur le point de dire quelque chose, se ravisa et sortit. C'était un grand garçon, robuste, toujours un peu échevelé. Il avait longtemps vécu à la campagne et conservait les habitudes d'une vie rustique. Sa cravate nouée n'importe comment, le matin, disparaissait peu après et finissait la journée dans un tiroir ou sous un lit ; des boutons manquaient à sa chemise. Il n'avait de coquetterie que celle du désordre, passait les doigts dans ses cheveux pour les dépeigner, ouvrait son col. Cette rudesse ne déplaisait qu'à moitié parce qu'on sentait qu'elle lui était naturelle et qu'une mise soignée ne lui convenait pas. Même mon père qui nourrissait des idées superstitieuses sur la façon dont il fallait s'habiller pour être *correct*, cédait sur ce point comme sur d'autres, en bougonnant. Pour ma part, j'avais l'impression que Claude n'était pas à sa place dans les rues d'une grande ville, ni dans la chambre d'un appartement. Ses joues hâlées faisaient paraître blême mon visage dévelouté par l'air de Paris. En regardant ses yeux aux prunelles grises nuées de bleu, je croyais voir les arbres et les rivières qu'ils avaient connus. Avec lui pénétrait dans ma chambre quelque chose de la campagne ; une fraîcheur; une odeur de terre et d'herbe flottait dans les plis de ses vêtements comme si, le matin même, il eût battu les prés et les bois. Tout chez cet être résistait à l'éducation qu'on voulait lui donner. On ne l'humiliait pas en riant de ses manières, de son ignorance, ni de son accent où traînaient encore des intonations paysannes. Un orgueilleux silence répondait aux saillies des moqueurs. Mon père disait de lui, en son absence, qu'il eût fallu un fouet pour lui arracher un mot, mais l'idée de porter la main sur Claude semblait étrange et me scandalisait.

Orphelin lorsque mes parents l'avaient recueilli, je crois que loin d'éprouver la moindre reconnaissance

envers eux, il leur en voulait de leur bienfait. La question de savoir s'il était bon ou méchant m'importe peu, mais j'ai toujours pensé qu'il se montrait moins froid et plus liant avec ceux qui n'avaient point droit à sa gratitude. Cette dette qu'on lui rappelait, sans le vouloir, pesait sur sa jeunesse et l'assombrissait. Ma mère surtout l'accablait de sa charité. Elle était bonne comme d'autres sont beaux, d'une façon éclatante et agressive. La nouvelle d'une infortune même légère lui tirait des gémissements qui eussent fait honneur à un récit d'assassinat. Elle prodiguait ses larmes à tout venant pourvu qu'il eût de gros ennuis à conter. Si peu de vraie sympathie qu'elle eût pour Claude, c'était pour elle un attrait que de se trouver si jeune sans père ni mère. Dans ce collégien morose elle choyait l'orphelin. Elle cultivait en lui le souvenir de ses morts, lui rappelait leur absence et l'impossibilité de jamais les revoir. Avec des élans de piété brutale, elle rouvrait leur tombe, pleurait dans les cheveux de Claude qu'elle n'aimait pas, et s'apitoyait horriblement sur une douleur qui n'existait guère que dans son esprit. Cependant, sa tendresse pour le malheur ne se bornait pas à des soupirs. Elle entourait son neveu de soins plus actifs. Trois ou quatre francs d'argent de poche, glissés, le jeudi, dans sa main brune, des brioches qu'elle lui portait le matin pour son petit déjeuner, autant de prétextes à gémir et agiter des fantômes. « Quand je pense, disait-elle, que j'ai gardé mon père jusqu'à quarante-deux ans et que je suis encore en deuil de ma mère. Oui, il y aura onze mois samedi prochain que je l'ai menée au Père-Lachaise. Quel chagrin ! Dans l'allée qui va de l'avenue Carette à la concession, ton oncle a dû me faire respirer des sels. Tu ne manges pas. Mon pauvre enfant, ils te manquent aussi, n'est-ce pas ? »

Lorsque mon père se préparait à gronder Claude, elle intervenait, les mains jointes, toute prête aux effets de

voix. Aussitôt son mari quittait la pièce (il me semble que toute sa vie il a dû quitter ainsi une pièce pour se réfugier dans une autre) et plus d'une mercuriale était conjurée de cette façon, mais Claude n'en savait aucun gré à ma mère. Il méprisait cette protection, ces petits bras étendus devant lui comme pour le couvrir et parer des coups. Je le vis plus d'une fois regarder avec une expression d'horreur ce visage qui se tournait vers lui, visage lourd aux chairs jaunies que des rides semblaient tirer par en bas.

La vie s'écoulait ainsi chez nous, ni meilleure ni pire que dans des milliers de familles bourgeoises. Mon père exerçait la médecine sans grand succès. Je l'entendais souvent se plaindre de l'infidélité des clients, car la vanité professionnelle lui faisait défaut. Il me semble qu'avec un peu plus de fatuité il eût inspiré confiance à ses pratiques, mais il les recevait mal ; il leur parlait trop bas, presque humblement, et ne parvenait pas à dissimuler son scepticisme. « Le pouvoir de la médecine est si limité, nous disait-il, avec un sourire amer. Nous pouvons quelquefois guérir un rhume, un mal de tête, une indigestion, et encore... Tant de choses nous échappent. Nous ne savons que donner un nom à des souffrances que nous sommes incapables d'arrêter. »

Mince et de petite taille, il portait sa barbe en collier selon la mode de sa jeunesse. Son teint se ressentait d'une existence malsaine passée au fond du bureau où il cherchait un refuge contre les ennuyeuses réalités de la vie : les larmes de sa femme, les dettes en retard, les rapports du proviseur. Il demandait à l'étude l'oubli que d'autres se procurent par la débauche. Les historiens du siècle dernier lui fournissaient ses lectures favorites et je le voyais se plonger dans des récits d'époques reculées, comme s'il eût espéré se perdre dans les brumes du temps. Sans illusions sur son avenir, il nourrissait, je crois, le regret d'avoir manqué sa carrière. Le senti-

ment d'un échec irrémédiable appesantissait son esprit, et nous gagnait, ma mère et moi, peu à peu. Elle se laissait engourdir par l'espèce de parfum de tristesse qui se répandait dans la maison ; pourtant cette mélancolie était si conforme à sa nature qu'elle en jouissait d'une manière presque sensuelle. La mine sévère et désabusée de son mari ne lui causait qu'un chagrin de théâtre : elle soupirait et arrondissait les épaules avec des expressions de martyre, mais à travers des larmes toutes prêtes à couler, ses yeux brillaient d'une vive satisfaction intérieure. Ces airs de deuil agissaient sur moi et me rendaient taciturne. Comment m'y suis-je pris pour avoir une enfance heureuse ? Je craignais mon père, et ses accès d'impatience, ses violences verbales, sa voix rauque et brisée d'homme vaincu. A l'égard de ma mère, je n'éprouvais que de la froideur. Comme je possédais le bonheur de n'être pas orphelin, elle me jugeait peu intéressant et gardait ses chatteries pour son neveu. La plupart du temps j'étais seul, et j'y prenais goût.

Une fois par semaine, le dimanche, le frère de mon père venait dîner chez nous. Si j'avais une mémoire plus fidèle, je décrirais volontiers mon oncle Émile. Sans doute pourrais-je retracer son nez court, un peu camus, et ses prunelles d'un noir presque liquide, oui, un noir qui semblait couler sous la paupière et recouvrir le blanc de l'œil. Tout cela, je me le rappelle, de même que la bouche un peu molle, les joues un peu trop pleines sous le poil de la barbe ; et pourtant ce visage est aveugle, je veux dire que je ne peux pas en rendre l'expression, la douceur. Quand il riait, deux plis apparaissaient aux coins de ses lèvres, et ces plis me donnaient envie de lui parler, de rester près de lui ; ce qui fait qu'un visage est bon, est humain, je le trouvais là dans ces petites lignes symétriques. Son vrai rire, il fallait le chercher dans ses yeux où l'on découvrait toujours une pointe de moquerie ; mais ce mouvement des lèvres, ces rides

si profondes et si vite disparues me disaient : « Aie confiance. Il y a deux ou trois bonnes choses sur terre. »

Sa bonne humeur excitait la méfiance de ma mère. Toute gaieté lui paraissant suspecte, elle supposait que mon oncle courait des aventures douteuses et que des personnes de mauvaise vie lui communiquaient cet enjouement détestable, dans l'après-midi du dimanche. « Dieu sait où il a traîné avant de venir ici, disait-elle à mon père après son départ. As-tu senti cette odeur d'alcool ? » Et elle ajoutait d'une voix que la colère rendait plus sourde : « Il est si vulgaire. Je ne comprends pas que tu lui permettes de plaisanter ainsi devant les enfants. Ses allusions sont quelquefois singulières, je t'assure. Ton fils est trop jeune pour comprendre, c'est entendu, mais Claude va sur ses quinze ans. J'espère que tu as remarqué le clin d'œil qu'Émile lui a fait en parlant de cette actrice. Il ne se gêne plus. Vraiment, je me demande ce que dirait ta sœur si elle savait les horreurs que son fils a entendues ce soir. »

Ces horreurs, il me semble que je donnerais beaucoup pour me les rappeler, mais, comme disait ma mère, j'étais trop jeune pour comprendre. Parfois, pendant les conversations du dimanche soir, un sourire impénétrable venait retrousser la lèvre de Claude et toute mon innocence ne m'empêchait pas de surprendre un certain air de complicité entre mon oncle et lui. Peut-être Claude n'entrait-il dans ce jeu que pour provoquer les soupçons de ma mère et la faire souffrir ; car il avait le visage rusé de quelqu'un qui en sait long.

En songeant à cette époque, il me semble que pendant longtemps l'existence des quelques personnes dont je viens de parler demeura comme frappée d'immobilité. Sans doute le passage du temps se lisait dans leurs traits, dans leurs paroles, même dans leurs gestes. Je remarquais chez mes parents de petites habitudes que je ne leur avais pas connues jusque-là. Si ma mère posait un

objet sur une table, il fallait qu'elle le touchât, qu'elle le dérangeât plusieurs fois avant de le laisser où elle l'avait mis. Ce tic m'indisposait violemment contre elle ; je lui aurais pardonné la perpétuelle menace de larmes que trahissait sa voix, j'y étais fait, mais je ne pouvais souffrir la manie qui l'obligeait, par exemple, à faire tourner la tasse qu'elle venait de placer devant moi. Souvent aussi elle se prenait à dire un mot pour un autre ou bien elle se perdait dans ses récits d'enterrement, elle ne se rappelait plus le nom de l'église où deux heures plus tôt elle avait vu porter la bière d'une vieille amie. De même il n'était pas rare qu'elle me donnât le nom d'un de mes frères mort en bas âge. Je haïssais de telles méprises. Ce nom qui ne désignait plus que des ossements tombait sur moi comme un suaire, mais la pauvre femme n'en savait rien ; elle s'étonnait seulement de mes airs chagrins et du silence où je me rencognais à l'instar de Claude. « Tu n'aimes pas ta mère, disait-elle. » A force de le répéter, elle finit par me convaincre : cette parole de vérité tomba sur une terre propice, et germa.

Mon père, lui, vieillissait autrement. Chez lui les facultés mentales ne semblaient pas atteintes ; je veux dire que s'il descendait au-dessous de sa médiocrité naturelle, il n'en paraissait rien au dehors. Sa mémoire ne le trahissait pas. Il chérissait comme un trésor ses lectures historiques. De temps à autre, il murmurait devant nous des noms mérovingiens tout hérissés de consonnes, avec le respect et la méfiance de l'avare qui laisse voir le coin d'un billet de banque, mais j'avais l'impression que lorsqu'il venait parmi nous, il émigrait d'une autre planète. Des brouillards l'enveloppaient. Sa vie présente et passée demeurait secrète. Plus tard, je devinai qu'il avait dû souffrir ; ses yeux surtout parlaient de déceptions terribles, son regard était fatigué, vaincu. Mais semblable en cela à la plupart des fils,

j'ignorais ce que contenait son cœur. C'était la nudité qu'il est défendu de découvrir.

Un soir de juillet, comme j'allais m'endormir, je sentis sa main se poser sur mes cheveux et sur mon front. « N'aie pas peur, me dit-il. Je suis venu te parler. » Il prit une chaise et s'installa à tâtons auprès de mon lit ; je l'entendis remonter ses manchettes par un geste nerveux qui lui était habituel. « Dans quelques jours, tu vas partir pour Chanteloup avec ta mère et ton cousin. Je ne vous accompagnerai pas. » Sa voix s'étrangla en prononçant ces mots et il s'arrêta comme si on l'eût surpris en train de faire une chose honteuse. « Voilà, reprit-il. Tu es un grand garçon, tu vas avoir dix ans bientôt. Je peux donc te parler sérieusement. Souvent tu dois penser que je ne m'occupe pas beaucoup de toi. Non, je ne suis pas très gentil, comment dire ? très aimant. » Il soufflait. J'étais aussi gêné que lui par ce discours et gardai le silence. « Ce n'est pas ma faute, continua-t-il. J'ai eu trop de soucis dans ma vie. Je voulais être heureux. Si je ne suis pas heureux, je ne peux pas être bon, comprends-tu ? Mais toi, il faut que tu aies une belle vie, que tu travailles. Je voudrais pouvoir te donner de bons conseils, d'utiles conseils. »

Il parla ainsi quelques minutes, mais je comprenais mal ce qu'il me disait. La peur m'avait pris tout à coup, une peur déraisonnable que je ne m'expliquais pas. Dans la lourdeur de la nuit d'été, les paroles de mon père avaient un son étrange, rauque et profond comme un râle ; quelquefois il approchait son visage du mien ; je sentais alors l'odeur de la brillantine qu'il se mettait sur les cheveux et ce parfum épais et sucré me donnait une sensation d'écœurement. Peut-être eut-il une soudaine intuition du dégoût et de l'effroi qu'il m'inspirait, car au bout d'un instant il se rejeta en arrière et se leva. Mon silence le troublait. Il balbutia quelque chose et se tint immobile, indécis, puis, par un extraordinaire mou-

vement de tendresse qui m'étonna plus que tout le reste, il se courba en deux au-dessus de mon lit, effleurant de ses lèvres mes joues, mes bras, mes mains et jusqu'au drap qui me recouvrait.

La maison où nous passions les grandes vacances dominait la vallée de la Seine. Des rideaux d'arbres dérobaient en partie le fleuve à notre vue, mais il suffisait de trois minutes de marche pour atteindre une clairière, d'où le regard embrassait d'un coup le vaste paysage. Je connaissais bien cet endroit. A peine les malles déballées, les volets repoussés contre le mur, j'y étais déjà, le cœur battant d'avoir couru si fort. La joie m'étreignait la poitrine. Tant de lumière m'obligeait à fermer les yeux et sous mes paupières je la voyais encore. Je m'étendais sur l'herbe comme si le ciel m'écrasait. La tête encore pleine des rumeurs de Passy, j'avais l'impression que le silence roulait sur moi ainsi qu'une onde. Cette heure était la plus délicieuse de tout l'été. Elle me guérissait de ma tristesse ; j'oubliais l'ennui des classes, la mélancolie de mon père et notre sombre appartement où tout semblait pencher vers la tombe. Quelques semaines plus tôt, comme je rêvais sur je ne sais quel barbare problème, à la seule pensée des fleurs qu'on trouve dans les herbages et des cris d'oiseaux au cœur des arbres, de grosses larmes de chagrin roulaient sur mon cahier d'arithmétique. Et maintenant, j'avais ces fleurs sous mes mains et contre mon visage, et les oiseaux volaient au-dessus de moi en poussant ces cris. J'éprouvais alors à quel degré de violence peut atteindre le seul plaisir d'exister.

Les surprises ne cessaient pas pour le regard qui voulait suivre, de l'endroit où je me tenais, le parcours indolent de la Seine. En aval de Chanteloup les grandes courbes qu'elle décrit s'interrompent brusquement, ici et là, comme si quelque abîme avait englouti le fleuve.

Mais l'œil étonné retrouve un peu plus loin ce qu'un bois lui dissimulait. Il va ainsi, de bond en bond, perdant et redécouvrant la ligne plus ténue mais toujours brillante qui paraît le fuir. Je me livrais à ce jeu avec ravissement. Debout et les bras étendus, il m'arrivait de jeter au vent des appels dont la strideur imitait les chants éperdus des oiseaux. Le soleil, l'espace me donnaient le vertige. Je me laissais rouler sur la pente de la clairière en criant ; je riais sans cause. Ces transports me libéraient d'un excès de bonheur.

A la maison, les pièces où le soleil n'avait pas pénétré depuis des mois exhalaient une odeur de moisi dont je raffolais, parce qu'elle était comme une émanation des vacances et de la campagne ; je la cherchais, à mesure que l'air frais la dissipait, je la flairais partout ; certains canapés de peluche la gardaient pendant des semaines et je redoutais le moment où à force de la sentir je m'y habituerais.

La première nuit, je ne dormis pas. Il y avait trop de souvenirs d'étés passés pour dormir, trop de noms de routes et de bois que mes lèvres prononçaient tout à coup ; il y avait aussi trop de bruits à reconnaître, le timbre oublié de la pendule et les aboiements longs et tristes qui se répondaient d'un jardin à l'autre, après des minutes de silence et de préméditation. Mon lit était poussé au fond d'une alcôve dont les portes s'ouvraient dans la chambre de Claude. Par crainte de l'éveiller je demeurai immobile jusqu'à l'aube, mais dès que j'entendis les remorqueurs sur la Seine et le sifflet qui comptait les chalands, je m'échappai de mon réduit pour aller glisser un regard avide entre les fentes des volets. Comment faire pour attendre sept heures ? Il faisait clair déjà. Un merle se promenait avec insolence dans l'allée du jardin, sûr de n'être pas dérangé. Les lauriers dégouttaient de rosée, l'herbe était luisante. La chambre s'emplissait de l'odeur que la terre et les arbres envoyaient

jusqu'à moi. Alors, n'y tenant plus, j'essayai d'ouvrir les volets ; je voulais tout cela, ce jardin, ces feuilles, cette vie, une envie furieuse me prenait de toucher, de respirer, mais depuis les vacances dernières, un lourd bras de lierre avait poussé en travers de la fenêtre, et je réussis seulement en ébranlant le volet à secouer les plis bruyants de ce rideau noir.

Il me semblait que d'un coup de poing Claude eût vaincu cette résistance. Les choses lui obéissaient tout de suite, alors qu'elles paraissaient deviner mon impuissance.

Cette réflexion, je la fis en jetant les yeux de son côté. Les bras arrondis au-dessus de la tête, il dormait si profondément que tout mon vacarme n'avait pu parvenir jusqu'à lui. La force même se montrait dans la plénitude de son sommeil. Rien ne troublait cette respiration heureuse. Je ne voyais pas ses traits, mais sur sa figure une tache plus sombre indiquait l'endroit où le sang avivait ses joues brunes. Un drap s'enroulait autour d'une de ses jambes, froissé et plissé comme ces étoffes que les sculpteurs grecs trempaient dans l'eau avant de les appliquer sur les membres de leurs modèles. L'autre jambe, longue et pleine, luisait dans la pénombre avec un reflet qui en dessinait les muscles, et sur la blancheur du lit elle paraissait presque noire.

Quelques minutes s'écoulèrent ensuite sans que je fisse un geste et la tristesse où j'étais un instant plus tôt céda la place à un sentiment difficile à décrire. Je ne peux dire, en effet, comment mon impatience et mon ennui se muèrent tout à coup en autre chose où le plaisir avait sa part. Il m'était agréable d'être là. Était-ce le silence de l'aurore, le réveil loin de la ville ? Cette pièce ne m'apparaissait plus comme une prison. Je la parcourus des yeux avec une curiosité nouvelle, comme si j'allais y voir un spectacle extraordinaire et brusquement j'eus la sensation profonde qu'entre tous les endroits

où je me tiendrais jamais, celui-ci ne s'effacerait pas de ma mémoire. Des années passeraient et je vieillirais, mais je reverrais toujours avec les mêmes yeux la chambre de campagne si simple et si secrète. Il n'y avait pas eu de spectacle, ou peut-être mon regard n'avait-il pas su le deviner, mais aujourd'hui encore, de passer près d'un laurier-rose ou d'entendre le pépiement d'un oiseau, je crois qu'il n'en faut pas plus pour que je me retrouve là, debout près des volets qui refusent de s'ouvrir, au pied du lit où dort un garçon brun.

Mon père mourut quelques jours plus tard. Ce fut mon oncle Émile qui nous apporta cette nouvelle, un matin que nous n'étions pas encore éveillés. Je ne sais comment il s'y prit pour l'annoncer à ma mère, mais elle jeta un cri que j'entendis de ma chambre et le reste de la journée elle ne desserra pas les lèvres. La pauvre femme n'était pas faite pour supporter le poids d'un tel malheur. Elle pliait. Son regard allait de l'un à l'autre comme pour poser une question, la même question. Mon oncle dut l'aider à s'habiller. Je la vis descendre l'escalier, vêtue de toile mauve, son chapeau un peu de travers, avec l'expression, la démarche et les gestes indécis d'une femme qui a bu. Il n'était pas question de la faire manger. Elle était arrachée à elle-même et vivait une vie d'automate. Depuis des années, elle redoutait l'événement qu'elle venait d'apprendre. C'était pour cela peut-être qu'elle affectionnait le malheur, les églises tendues de crêpe. Son instinct la menait. Pour s'accoutumer à la mort elle s'était réfugiée à son ombre ; à présent la mort était là, elle-même et elle ne la reconnaissait pas.

Il fut décidé que ma mère et mon oncle iraient seuls à Paris et que nous les rejoindrions le surlendemain. La

cuisinière resterait avec nous. Nous étions tous assis à la salle à manger. Un air d'extrême ennui se lisait sur le visage de mon oncle. De temps en temps il consultait sa montre en soupirant. Le seul train qu'on pût prendre partait à quatre heures du soir, et l'après-midi commençait à peine, mais il avait hâte de retourner en ville, d'enterrer son frère, de mettre un terme au cauchemar. Ma mère était habillée, comme si la voiture qui devait les mener à la gare attendait au bas du jardin. Son œil stupide s'attachait à des riens et ne les quittait pas. Claude la regardait en silence. Pour ma part, mon cœur crevait d'amertume. Bientôt je quittai cette pièce étouffante et me dirigeai vers la clairière, afin d'y savourer mon chagrin dans la solitude. Mes vacances perdues, les prairies qui continueraient à verdoyer alors que je ne serais plus là, et la rue de Passy que j'allais revoir en plein été, tout cela présentait à mes yeux une sorte de perfection dans le malheur, qui me confondait. La mort de mon père passait au second plan et ne me touchait pas : c'était un événement dont les conséquences me fâchaient, mais qui en lui-même demeurait à peu près vide de sens. Comment pouvais-je m'affliger d'une chose qui s'était produite à quarante kilomètres de moi ? Quelle réalité avait-elle ? Changeait-elle la couleur du ciel, la chaleur de l'air ? En y réfléchissant, la douleur de ma mère me semblait l'effet d'une illusion et je ne voyais rien que d'artificiel dans la mine consternée de mon oncle. Pris d'un désir obscur, je m'étendis, la face contre le sol. Les brins d'herbe crissaient doucement en se froissant sous ma joue ; une odeur fraîche et forte pénétrait dans mes narines. Je fermai les paupières pour mieux respirer cette haleine de la terre. Un long quart d'heure passa et je ne bougeai point. Il me semblait que si je demeurai immobile sans ouvrir les yeux, les arbres, le ciel, les oiseaux oublieraient que j'étais là et qu'il se produirait alors quelque chose de

singulier que je surprendrais peut-être. Déjà le cri des alouettes paraissait venir d'autre part, de plus loin. Très doucement, la terre elle-même se déplaçait sous mon corps, elle glissait en s'inclinant vers la Seine, et j'avais la tête plus basse que les pieds. Les entrailles serrées par le vertige, j'éprouvais la sensation de tomber. Cela seul était vrai. Il n'y avait pas d'enterrement, pas de train à prendre, pas de mort. Mes mains s'engourdissaient peu à peu et une petite pierre pénétrait dans mon genou gauche. Dans toute l'immensité du monde, rien d'autre n'existait.

La mort de mon père me fut une délivrance. Avec lui descendirent dans la fosse bien des parties inutiles de moi-même. Sans doute la piété filiale voudrait-elle que je parlasse autrement, mais la piété que n'accompagne pas une vive affection ressemble à une forme anoblie du mensonge. Enfant, je supportais le poids de souvenirs qui n'étaient pas les miens. A toute heure je me retrouvais en mon père, et lorsqu'il nous parlait des horreurs du siège et de la Commune, ma mémoire se rappelait obscurément ces choses comme si je les avais vues de mes yeux. Par lui j'appartenais à une époque, grâce à Dieu, sans retour. Je grandis à l'ombre de Sedan. Puis tout s'évanouit comme un songe. Un cortège d'années terribles suivit mon père dans la mort et ma jeunesse commença.

Aux précautions dont on usa pour m'éloigner de la chambre mortuaire, un garçon plus intelligent que moi eût deviné qu'il s'agissait d'une fin violente. Il fallait être innocent comme je l'étais pour se contenter des réponses que me faisait mon oncle. Peut-être, si mon père avait vécu un mois plus tard, se fût-il épargné le soin de se fracasser la tête, car la guerre éclata deux semaines après sa mort.

(à suivre) JULIEN GREEN

LES MOULINS DE LA PAROLE

A Georges Bouquet.

L'homme est chez lui sous ces arbres
Qui l'empêchent de dormir
Les moulins de la parole
Qui vont tourner jusqu'au soir
Pour quelle éternelle histoire
Que personne ne veut croire
Mais tout autour de la table
Les paroles vont s'envolent
Roulent comme des fuseaux d'or
Elles rassurent les hôtes
Elles écartent les songes
Qui ne sont bons que pour les morts.
Il ne faut pas en sourire
Mais nous écouter parler
Ne prends pas l'air égaré
Autrefois dans ton enfance
O grand chercheur de forêts
On te l'aurait bien permis
O grand dénicheur de nids
Mais maintenant tu es homme
Pris dans la conversation.
Dans le lit près de la lampe

Tu pourras rêver tout à l'heure
Écouter battre tes tempes
Et tous, ils te tiendront quitte
Mais maintenant parle, écoute
Comme s'il n'y avait plus de doutes
Car chacun sait ce qu'il dit
Oublie donc le bruit que font
Les heures basses de plafond
Parle, parle, sur la table
Les paroles vont, s'envolent
Pour nous cacher nos tristesses
Comme une pluie sur la mer
Comme une mouche à l'école
Les moulins de la parole
Qui vont tourner jusqu'au soir.

MAURICE FOMBEURE

NOTES ET PENSÉES

Il me semble étrange et singulier qu'un homme mort depuis un siècle ait su exposer, comme l'a fait Leopardi, nos propres tourments, nos illusions et leurs origines, avec une lucidité étendue. On a le sentiment, en le lisant, que la pitié, qui lui permettait de soulever cruellement de tels voiles, devait être immense.

Leopardi savait que notre psychologie est irrémédiablement chrétienne ; le Christ nous a enseigné à considérer le monde comme étant le mal, et nous n'avons plus rien en partage que ce mal. Du christianisme il ne nous reste que la psychologie : un sens du mal si aigu que l'innocence elle-même ne nous semble pouvoir être obtenue que par le repentir, c'est-à-dire par le prolongement indéfini du péché.

Le désespoir, que Leopardi décrit, avait longtemps mûri avant d'éclater aux XVIIIe et XIXe siècles. Les historiens font à ce sujet, je le crains, maintes confusions. Dans le traité *Monarchia* de Dante, l'on apprend ainsi non seulement qu'au XIIIe siècle la religion et la politique s'accordaient mal, mais encore que l'unité morale de l'Occident était en danger. Un homme aussi clairvoyant que Dante ne poursuit pas à la légère Boniface VIII de sa haine. Plus tard, le Quattrocento donne à la nature et à la beauté réapparues un seul nom : « Le diable qui s'est fait chair. » Michel Ange, aussi incapable de renoncer à Platon qu'au Christ, pris d'un amour égal pour la chair illusoire et l'esprit racheté, s'efforce en vain de découvrir la face de la divinité dans un monde, plein de germes de corruption. Il ne saura que déchaîner, dans le cri de ses « Pieta », son enfer intérieur.

Chaque homme est bien près d'être enfermé dans la solitude de son propre esprit, d'être muré dans la prison de la matière, c'est-à-dire dans la relativité, quand un homme

comme Pascal ne trouve plus à proférer, dans la société des hommes, que cet aveu dédaigneux : le monde est l'œuvre de l'imagination.

GIUSEPPE UNGARETTI

Ma mère disait une fois au petit Pierre qui pleurait parce que Louis avait jeté son roseau par la fenêtre : « Ne pleure pas, ne pleure pas ; de toute façon je te l'aurais jeté, moi ». Et il se consolait, puisque aussi bien dans un cas comme dans l'autre, son roseau était perdu. Remarquer cet effet commun chez les hommes, et cet autre effet analogue : quand nous nous persuadons qu'il n'était pas en notre pouvoir d'obtenir un bien, ni d'éviter un mal, nous nous consolons et nous n'y pensons plus. Ainsi nous tâchons de nous persuader que le bien ou le mal échappaient à notre prise et si nous n'y parvenons pas, nous sommes désespérés. Pourtant le mal de toute façon demeure ce qu'il est.



L'homme ne remarque jamais avec précision le point où il s'endort, quelque volonté qu'il en ait. Or, si le sommeil n'est pas la fin de la vie, il en est du moins l'interruption, et comme une image de cette fin : si l'homme ne peut distinguer le point où ses facultés vitales restent comme suspendues, il le peut beaucoup moins encore sans doute quand elles sont détruites. Peut-être me dira-t-on que le moment où l'on s'endort n'est pas un point, mais un espace plus ou moins étendu, un progrès plus ou moins rapide ; ainsi de la mort. Il est certain en tout cas que les moments qui précèdent immédiatement le sommeil, et, quoiqu'il soit imperceptible, le point ou l'espace où l'on s'endort définitivement, sont agréables. Cela même quand la cause du sommeil, — langueur, fatigue, maladie, ou

simple faiblesse — n'est pas agréable, loin de là ; c'est pourquoi les moments les plus éloignés du sommeil sont pénibles. Et même la léthargie provenant d'une infirmité, fût-elle mortelle, est délicieuse. Que la torpeur soit agréable, je l'ai déjà noté dans ma théorie du plaisir et j'en ai donné la raison.

Partant de là, le napolitain Cyrille a admis que la mort offrait je ne sais quel agrément. Je suis entièrement d'accord avec lui sur ce point ; et je ne doute pas que l'homme (comme tout animal) n'éprouve un certain soulagement et une sorte de plaisir dans la mort. Ce n'est pas que les causes de la mort — et par conséquent les moments les plus éloignés d'elle — soient nécessairement agréables, mais les moments qui la précèdent immédiatement et le point même, l'espace imperceptible et insensible où elle tient ne peuvent manquer de l'être. Et cela dans n'importe quelle maladie, même dans les plus aiguës, celles où Buffon semble admettre que la mort est douloureuse. Je dirai plus, la torpeur de la mort doit être d'autant plus délicieuse que les peines qui la précèdent et dont elle nous libère, sont plus violentes. Quant aux maladies où l'homme s'éteint peu à peu et garde jusqu'au bout toute sa connaissance, il est certain qu'elles ne présentent pas de moment si proche soit-il de la mort, où l'homme même le plus désabusé ne se puisse promettre une heure au moins de vie, ainsi qu'on le sait des vieillards. Ainsi la miséricorde habituelle de la nature fait que la mort n'est jamais trop près de la pensée du moribond. D'ailleurs la torpeur de la mort est en général mieux acceptée que celle du sommeil, car elle suit un tourment bien plus violent. Le sommeil, je l'ai déjà dit, n'est jamais pénible, même s'il est produit par des peines, et des angoisses vives (comme des fièvres brûlantes, etc.). Bien souvent, me trouvant jeté dans des tourments physiques ou moraux fort graves, je n'ai pas seulement

désiré le repos, mais mon âme, sans effort et sans héroïsme, se plaisait à l'idée d'une insensibilité à jamais, d'un repos, d'une inaction continue de l'âme et du corps ; ce que ma nature souhaitait en de tels moments, la raison me le nommait expressément : mort ; et cette mort ne m'épouvantait pas. De très nombreux malades, qui ne sont pas héroïques ni même courageux, mais très timides, ont désiré et désirent la mort dans leurs grandes souffrances et l'idée de cette mort leur fait éprouver un grand repos — repos qui serait plus grand encore si l'idée de la mort n'était accompagnée d'une crainte de l'avenir et de mille autres sentiments étrangers, qui n'ont rien à voir ici. Pour moi, je ne pensais pas sans plaisir que mon repos serait éternel ; je n'aurai pas à retrouver en me réveillant, me disais-je, les mêmes tourments dont j'étais las.

***

Il n'est peut-être pas une personne au monde si indifférente à notre esprit que ses adieux, lorsqu'elle part et nous abandonne, et dit : « *Nous ne nous reverrons jamais plus* », ne nous donnent une sensation plus ou moins pénible, pour peu que nous ayons du cœur. L'horreur et la crainte que l'homme éprouve pour le néant, d'une part, et de l'autre pour *l'éternité*, se manifestent, à tout moment, et ce *jamais plus* ne se peut entendre sans émotion.

Il faut observer les réactions naturelles sur les personnes naturelles, et non encore adultérées — ou qui le sont à peine. Tels les enfants : l'on peut encore remarquer et analyser aujourd'hui en eux des qualités, des inclinations et des affections véritablement naturelles. Quand j'étais enfant, j'avais cette habitude : lorsque je voyais partir une personne, même indifférente, j'examinais s'il était possible ou probable que je pusse jamais

la revoir. Si je pensais que non, je me mettais alors à la regarder et à l'écouter, je la suivais des yeux ou des oreilles le plus longtemps que je le pouvais, retournant toujours en moi-même, enfonçant dans mon âme, et développant dans mon esprit cette pensée : *C'est la dernière fois, je ne la verrai jamais plus ; je ne la verrai peut-être jamais plus.* C'est ainsi que la mort d'un homme que je connaissais et qui durant sa vie ne m'avait jamais intéressé, me faisait de la peine, non pas tant à cause de l'homme lui-même, que pour cette seule considération que je ruminais profondément : « Il est parti pour toujours. Pour toujours ? Oui : tout est fini pour lui ; je ne le verrai jamais plus ; et tout ce qui le touche n'aura plus rien de commun avec ma vie. » J'essayais de me rappeler la dernière fois que je l'avais vu ou entendu ; je regrettais de n'avoir pas su alors que c'était la dernière fois et de n'avoir pas agi en conséquence.



Le meilleur usage et le meilleur effet de la raison et de la réflexion sont de détruire ou tout au moins d'atténuer dans l'homme la raison et la réflexion, ainsi que leur usage et leur effet.



L'homme déteste l'homme par nature et de toute nécessité ; il est donc par inclination, comme les autres animaux, hostile à tout système social. Et comme l'on ne parvient jamais à vaincre tout à fait la nature, nous voyons qu'aucune république, aucun principe ou forme de gouvernement, aucune législation, aucun ordre, aucune contrainte morale, politique, philosophique, tenant à l'opinion, à la force, aux circonstances, au climat, etc., n'a jamais suffi, ne suffit et ne suffira

jamais à imposer à la société une marche souhaitable, et à soumettre les relations entre hommes aux règles de ce qu'on appelle droits sociaux et devoirs de l'homme envers l'homme.

***

Les philosophes anciens se fiaient à la spéculation, à l'imagination et à l'entendement. Les modernes se fient à l'observation et à l'expérience (telle est la différence essentielle entre la philosophie ancienne et la philosophie moderne). Or, plus les philosophes observent et plus ils découvrent d'erreurs chez les hommes, — erreurs plus ou moins anciennes, plus ou moins universelles, propres au peuple, aux seuls philosophes ou bien à tous à la fois. Ainsi l'esprit humain fait des progrès : mais les découvertes fondées sur la simple observation des choses ne font guère que nous convaincre de nos erreurs et des fausses opinions que notre propre entendement naturel ou cultivé et (comme on dit) instruit, créait et composait. L'on ne va pas plus loin. Chaque pas de la sagesse moderne nous arrache une erreur, mais ne forme aucune vérité (alors même que nous appelons de ce nom des propositions, des dogmes ou des systèmes essentiellement négatifs). Si l'homme n'avait point fait d'erreurs, il serait donc très savant déjà ; il serait parvenu à ce but vers lequel la philosophie moderne s'avance avec tant de sueurs et de peines. Or, celui qui ne raisonne pas ne fait pas d'erreurs. Donc celui qui ne raisonne pas — ou, pour le dire à la française, celui qui ne pense pas — est très savant. Donc les hommes avant l'apparition de la science et du raisonnement sur les choses étaient très savants : l'enfant est très savant et le sauvage de la Californie, qui ne sait point ce qu'est *penser*.

***

Il paraît que les fous ont une force extraordinaire à laquelle un homme ordinaire ne peut résister. L'on croit que c'est leur maladie qui leur donne une telle force, au contraire de toutes les autres infirmités. Mais il me semble probable qu'elle vient de ce que rien en eux-mêmes ne les retient d'employer *toutes* leurs forces naturelles. Exactement comme il arrive aux animaux. J'en déduis ceci : combien d'animaux, que l'on dit plus forts physiquement que l'homme, ne doivent pas l'être en réalité ! que de forces ne doit pas avoir perdues l'homme par le progrès de son esprit, — non seulement parce qu'il a radicalement perdu les unes, mais aussi parce qu'il se trouve retenu d'employer les autres ! Et combien l'homme, même corrompu et affaibli, demeure plus fort qu'il ne le croit ! Les fous en sont la meilleure preuve, eux qui l'emportent souvent par leur force physique sur des hommes beaucoup plus robustes qu'eux, et sur des animaux qui passent ordinairement pour vaincre l'homme dans les corps à corps. L'ivresse accroît les forces non seulement par son effet direct, mais aussi de façon indirecte en empêchant ou troublant l'usage de la raison. Aucun homme même irréfléchi, enfant, sauvage, ou désespéré (et par expérience, on voit pourtant que tous ceux-là ont ou plutôt montrent à proportion beaucoup plus de force que les types d'hommes opposés) n'emploie — fût-ce dans les besoins les plus pressants, ou dans les dangers les plus grands — les forces qu'il possède sous toutes leurs formes et dans toute leur étendue, s'il n'est tout à fait privé de la raison ou s'il ne suspend du moins son usage. Il n'en va pas de même des animaux : certes, ils épargnent une part infiniment plus petite de leurs forces, et même dans les dangers, les besoins, les désirs, les desseins les plus

modestes, que n'en épargne l'homme même le plus désespéré, etc., dans les plus grands.

***

L'homme serait tout puissant s'il pouvait être désespéré toute sa vie, ou du moins pendant un temps assez long ; c'est-à-dire si le désespoir était un état qui pût durer.

***

Mettez-vous à rire fort et franchement à propos de n'importe quel sujet, même insignifiant, en parlant avec une ou deux personnes dans un café, dans un salon, dans la rue ; tous ceux qui vous entendent ou vous voient rire ainsi tournent les yeux vers vous, vous regardent avec respect, se taisent, s'ils parlaient et restent comme mortifiés ; ils n'oseront jamais rire de vous ; s'ils paraissaient auparavant hardis et orgueilleux, ils perdront envers vous toute hardiesse et tout orgueil. Enfin, ce simple *rire haut* vous donne une supériorité décisive sur tous ceux sans exception qui se trouvent devant vous ou vous entourent. Terrible et *awful* est la puissance du rire ; celui qui a le courage de rire est maître d'autrui comme celui qui a le courage de mourir.

LEOPARDI

(*Traduit par* GIUSEPPE UNGARETTI)

TROIS NUITS

(Scénarios de cauchemars)

I. — La Nuit des Embarras

Dans cet univers, il y a peu de sourires.
Celui qui s'y meut y fait toutes rencontres qui le blessent.
Cependant on n'y meurt pas. Cela serait impossible.

Les culs de jatte en sucre soufflé (ou même s'ils sont en verre soufflé) sont un obstacle à la circulation.

Les nappes de lait caillé aussi, quand elles viennent jusqu'aux genoux.

Si par hasard chacun tombe dans une barrique, même si le fond a disparu et que les pieds soient libres, la marche et la circulation deviennent difficiles.

Si au lieu des tonneaux, ce sont des kiosques (joyeux aux yeux d'autrui, certes mais...) la marche y est fort fatigante.

Un monde de dos de gnômes pour trottoir, aussi.

Les fagots de baguettes de verre blessent, c'est inévitable. Les fagots en verre blessent, les fagots de tibias effraient plutôt.

Les murs en viande avariée, même fort épais, s'affaissent et se bombent. On ne peut pas dire qu'on puisse y vivre sans les surveiller un peu tout le temps du coin de l'œil.

Quand on aperçoit dans sa main de fines veines en acier, cela vous refroidit considérablement, la paume cesse d'être un creux, petite chemise maintenant tendue de pus ; on est gêné, les interventions manuelles passent au strict minimum.

Un cratère qui, dans une joue adorable, s'ouvre sous le baiser, c'est bien peu charmant. Sa dentelle pourrie ne séduit pas. On se tourne d'un autre côté.

Les citrons noirs font peur à voir. Un jersey en vers de terre grouillants s'il donne de la chaleur la donnera aux dépens de bien des sentiments.

Des hommes qui tombent coupés en deux par le travers, les tessons d'homme, ces gros tessons d'os et de chair, ne sont guère des compagnons.

Les têtes qui ne communiquent plus avec le ventre que par des lianes, ou sèches ou humides, qui songerait encore à leur parler, à leur parler intimément, c'est-à-dire, sans arrière-pensée, avec naturel. Et avec des lèvres de zinc quelle tendresse est encore possible ? Et si aux pauvres on offre des tartes à la compote de clous, qui ne se vantera aussitôt d'être riche ?

Quand le beurre perdant l'équilibre sur le couteau, et grossi d'un coup, tombera comme une dalle, « gare aux genoux ! »

Et voilà maintenant des corps de poulpe dans l'oreiller !

Et si la cravate devient de la colle coulante.

Et l'œil un caneton aveugle maigrement duveté et que le premier froid va assassiner.

Et si le pain se fait ours et réclame sa part, et il est prêt à tuer.

Et si les oiseaux de proie qui désirent passer d'un coin du ciel à l'autre, aveuglés par on ne sait quelle idée, utilisent dorénavant comme trajet votre propre corps agrandi par miracle, se frayant un passage à travers les fibres des gros tissus ; avec leur bec recourbé, ils font d'inutiles dégâts et les serres des maudits oiseaux se prennent gauchement dans les organes essentiels.

Et, si cherchant le salut dans la fuite, vos jambes et vos reins se fendent comme du pain rassis, et chaque mouvement les rompt de plus en plus, de plus en plus.

Comment s'en tirer maintenant ? Comment s'en tirer ?

Oh ! nuits terriblement longues !

II. — La Nuit des Disparitions.

1) La bouche de l'homme s'ouvre. La langue s'arrache violemment et s'en retourne au monde aqueux et elle nage avec délices et les poissons admirent comme elle est restée souple. L'homme la poursuit, perdant son sang, et lui, l'eau l'embarrasse. Il n'y voit pas fort clair. Non, il n'y voit pas fort clair.

2) Les œufs pour le repas du soir ont disparu. Cherchez-les dehors, mais au chaud. Œufs dans l'haleine d'un veau. Les œufs s'en vont là. C'est là qu'ils se plaisent. Ils se donnent rendez-vous dans l'haleine d'un veau.

3) Allez me chercher mes ouragans ! Où sont entrés mes ouragans ? L'ouragan prend sa femme et ses enfants. Il les roule, il les emporte. Il part du milieu des mers. Il part vers un volcan, un volcan au panache clair qui le séduit fortement.

4) La prunelle trouve sa nacelle. Oh ! revenez ! revenez, prunelle. On pleure. On s'accroche. Le ballon n'a pas tellement besoin d'y voir. Il a surtout besoin d'un bon vent.

5) Le bras qui faisait ses adieux, tout à coup n'écoutant que son geste, s'en est allé. Il se dirige mal dans la nuit obscure. Il se presse, il se heurte. La main s'accroche et le bras tournoie et oscille entre l'est et l'ouest. Et s'il arrive à rejoindre la bien-aimée, comment sera-t-il reçu ? Comment ? Sûrement il fera peur. Le voici donc qui meurt agrippé, à une branche.

6) Un groupe de couteaux s'élèvent dans le tronc de l'arbre comme dans une cage d'ascenseur, s'éjectent et poignardent la campagne. Il devient imprudent de s'y aventurer. Les lapins qui ont dû sortir pour une

cause ou l'autre s'en repentent amèrement et les blessures leur cuisent.

7) Pour finir passe la brosse électrique. Des animaux, des hommes, des arbres, elle tire des étincelles, de longs fils lumineux, des fils cassés et la vie.

Plus du tout d'êtres vivants. Petits monuments de cendre et de charbon maintenant, petits monuments épars dans la campagne, que le vent vient dérober petit à petit par glissements.

III. — La Nuit des Assassinats.

Il tenait seulement à le tirer par les cheveux. Il ne voulait pas lui faire fort mal. Il lui a arraché la tête d'un coup. Sûrement elle tenait mal. Ça ne vient pas comme ça. Sûrement il lui manquait quelque chose.

Quand elle n'est plus sur les épaules, elle embarrasse. Il faut la donner. Mais il faut la laver, car elle tache la main de celui à qui on la donne. Il fallait la laver. Car celui qui l'a reçue, les mains déjà baignées de sang, commence à avoir des soupçons et il commence à regarder comme quelqu'un qui attend des renseignements.

— Bah ! on l'a trouvée en jardinant... On l'a trouvée au milieu d'autres... On l'a choisie parce qu'elle paraissait plus fraîche... S'il préfère une autre... on pourrait aller voir. Qu'il garde toujours celle-là en attendant...

Et ils s'en vont, suivis d'un regard qui ne dit ni oui ni non, un regard fixe.

Si on allait voir du côté de l'étang. Dans un étang on trouve quantité de choses. Peut-être un noyé ferait l'affaire.

Dans un étang on s'imagine qu'on trouvera ce qu'on voudra. On en revient vite. On en revient bredouille.

Où trouver des têtes toutes prêtes à offrir ? Où trouver ça sans trop d'histoires ?

— Moi, j'ai bien mon cousin germain. Mais, nous

avons autant dire la même tête. Jamais on ne croira que je l'ai trouvée par hasard.

— Moi... il y a mon ami Pierre. Mais il est d'une force à ne pas se la laisser enlever comme ça.

— Bah, on verra. L'autre est venue si facilement.

C'est ainsi qu'ils s'en vont en proie à leur idée et ils arrivent chez Pierre.

Sur une canne qui tombe Pierre se baisse. Comme pour le relever, en riant, on le tire en arrière par les cheveux. La tête vient, arrachée.

La femme de Pierre entre, furieuse. « Soulard ! voilà qu'il a encore renversé le vin. Il n'arrive même plus à le boire. Il faut encore qu'il le renverse à terre. Et ça ne sait même plus se relever. »

Et elle s'en va chercher de quoi nettoyer. Ils la retiennent par les cheveux. Le corps tombe en avant. La tête leur reste dans la main. Une tête furieuse qui se balance aux longs cheveux.

Un grand chien surgit, qui aboie fortement. En lui donnant un coup de pied, sa tête tombe.

Maintenant ils en ont trois. Trois c'est un bon chiffre. Et puis il y a du choix. Ce ne sont vraiment pas des têtes pareilles. Non, un homme, une femme, un chien.

Et ils repartent vers celui qui a déjà une tête. Ils le retrouvent qui attend.

Ils lui mettent sur les genoux le bouquet de têtes. Lui met à gauche la tête de l'homme, près de la première tête, et de l'autre côté la tête de chien et la tête de femme et les longs cheveux. Puis il attend.

Et il les regarde d'un regard fixe, d'un regard qui ne dit ni oui ni non.

— Oh ! celles-là, on les a trouvées chez un ami. Elles étaient là dans la maison... N'importe qui aurait pu les emporter. Il n'y en avait pas d'autres. On a pris celles qu'il y avait. Une autre fois on sera plus heureux. Après tout, ç'a été de la chance, on aurait pu tomber plus

mal. Ce n'est pas les têtes qui manquent heureusement. Tout de même, il est déjà tard. Les trouver dans l'obscurité. Le temps de les nettoyer, surtout celles qui seraient dans la boue. Enfin, on essaiera... Mais, à nous deux, on ne peut quand même pas en rapporter des tombereaux. C'est entendu... on y va... Peut-être qu'il en est tombé quelques-unes depuis tout à l'heure. On verra...

Et ils s'en vont suivis d'un regard qui ne dit ni oui ni non, suivis d'un regard fixe.

— Oh moi, tu sais. Non ! Prends plutôt ma tête. Retourne avec, il ne la reconnaîtra pas. Il ne les regarde même pas. Tu lui diras... « Tenez, en sortant, j'ai buté là-dessus. C'est une tête, il me semble. Je vous l'apporte. Et ce sera suffisant pour aujourd'hui, n'est-ce pas ?... »

— Mais, mon vieux, je n'ai que toi.

— Allons, allons, pas de sensibilité. Prends-là. Allons, tire, tire fort, mais plus fort ; voyons.

— Non. Tu vois, ça ne va pas. C'est notre châtiment. Allez, essaie la mienne. Tire.

Mais les têtes ne partent pas. De bonnes têtes d'assassins.

Alors ils ne savent plus que faire, ils reviennent, ils retournent, ils reviennent, ils repartent, ils repartent, suivis du regard qui attend, un regard fixe.

Enfin ils se perdent dans la nuit, et ça leur est d'un grand soulagement. Pour eux, pour leur conscience. Demain, ils essaieront de se refaire une vie. Ce sera bien difficile. On essaiera. On essaiera de ne plus songer à rien de tout ça, à vivre comme avant, comme tout le monde...

HENRI MICHAUX

VENISE 1921 OU LA DIXIÈME OMBRE

> « Venise au XIXe siècle fait encore des conquêtes. La politique l'abandonne à sa décadence, mais Wagner, Taine, Gautier, Léopold Robert, Sand, Musset, Byron, Chateaubriand et Gœthe forment un conseil des Dix.
>
> — Ils ne sont que neuf, me dit un lecteur.
>
> — Qu'on réserve le dixième siège. Je connais telle candidature. »
>
> (Barrès. *Mort de Venise*, p. 107).

S'il faut en croire les poètes, Venise est un des plus efficaces pourrissoirs du monde. Byron, Musset y vinrent quand en effet elle semblait mourante, ayant perdu sous la férule autrichienne jusqu'au goût de sa liberté. Leur chant a ranimé Venise mais il fut entendu qu'ils avaient en vain ressuscité une morte. Tout ce qu'il est venu depuis de beaux messieurs chlorotiques enchanter leur mélancolie sur ces lagunes n'a fait qu'entretenir la légende. Ils aiment en Venise un grand palais désaffecté où leur songe est libre et que garderait un jeune concierge mal au courant des anciens usages. Même ils négligent volontiers le concierge. L'homme est mort pour eux en ces lieux. Ils admirent que tous les siècles aient laissé à ces rivages des épaves et ils auraient moins de louanges pour les gondoles si elles n'étaient noires.

Les derniers oisifs du monde se donnent ici rendez-vous. Ils y vivent comme en quelque paradis artificiel. S'ils sont jeunes, ces étrangers, s'ils ont quelque lecture,

ils y peuvent grandir leur vie, élargir leur mince aventure en écoutant seulement battre le flot. S'ils ont passé l'âge des amours, aucun lieu du moins n'est mieux fait pour s'en souvenir. Mais surtout je comprends qu'y viennent tous ceux qui ont loisir de se regarder mourir. Cet intervalle que selon Saint-Simon il convient de mettre entre la vie et la mort, ce moment de l'examen, du bilan et parfois de la dernière reprise, c'est ici, j'imagine, que le peuvent passer, dans le plus noble frémissement, ceux-là de ces oisifs qui voient en eux s'éteindre l'espèce des maîtres. Sombres délices. Même, ils nous proposent, il faut l'avouer, une assez belle image : les débris d'une grande fortune épars autour d'eux, les grâces mourantes d'un ciel qui, vers le soir, se décompose avec plus de finesse qu'en aucun autre endroit du monde, font un splendide accompagnement à leurs réflexions dernières, aux derniers soubresauts d'une force qui se désagrège. Le climat inégal et l'air empoisonné les énerve et les exalte. Ils peuvent mourir avec délicatesse et une sorte de grandeur.

M. Barrès a plusieurs fois conté qu'il ne venait ici que pour « nourrir sa fièvre ». Je crois le voir tel qu'il y débarqua un jour des années 90, s'abandonnant à ses exténuantes langueurs, l'un de ces « jeunes bourgeois pâlis et affamés de tous les bonheurs », bien mis et dédaigneux, « le cœur défiant et la bouche dégoûtée », qui nourrissent leur moi comme un potache une araignée au fond de son casier, fins de race, inexistants et se redisant avec d'autant plus de passion : « Le premier point, c'est d'exister ». Et je le vois encore tel qu'un autre jour il se rembarqua, ayant enfin « entre les rêves de Paturot et ceux des mystiques » choisi les premiers et prêt à faire du nationalisme une carrière.

« C'est à Venise que j'ai décidé toute ma vie, écrit-il...... Sur cette rive lumineuse, je crois m'être fait une idée assez exacte de ces délires lucides que les anciens éprouvaient

aux bords de certains étangs. » Ce délire lucide de M. Barrès, un instant on voudrait le susciter en soi, et que la sympathie nous aidât à le mieux comprendre. Vertige, fatal tournoiement d'une âme que hante la mort. Il lui semble qu'elle ne saurait résister à ce glissement et le sentiment de cette décadence l'emplit toute, et cela devient une ivresse. Le rêve naît enfin de triompher de ce néant. L'âme remonte au jour et à la vie, s'y attache avec frénésie. Une image passe, celle du Colleone solidement campé sur son cheval de guerre, le poing sur la coquille de son épée. En route. Allons. De vaines victoires nous distrairont peut-être de la mort.

Mais cette Venise mortuaire, cet hôpital cosmopolite n'est pas la vraie Venise. L'air des lagunes, tous les relents des siècles disparus n'empoisonnent que nous, gens de passage. Cet empoisonnement ferait le sujet de plus d'une comédie. Sans le vouloir, j'ai constaté combien rapide il pouvait être. J'avais pour voisins à l'hôtel deux jeunes mariés ; ils faisaient à Venise leur voyage de noces. Les cloisons étaient minces, les portes fermaient mal. J'assistais bon gré mal gré à leurs amours puis à leurs disputes. Par ces jours d'été, la lagune est maligne. Ils reprirent vite le train pour s'en aller divorcer. Que de périchonnesques ménages viennent ainsi jouer innocemment la parodie des Amants de Venise !

Tel qu'il est, l'air de Venise continue de vivifier toute la colonie humaine à laquelle il est familier. Nous n'y songeons guère. Ces villes italiennes, c'est leur triste privilège et la rançon de leur beauté d'être regardées toujours comme des villes du passé. Des milliers de voyageurs les traversent, mais vit-on jamais indifférence égale à celle qu'ils montrent pour tout ce qui y souffre et y vit encore. Un Vénitien doit avoir un grand dégoût de ses contemporains. Cet homme que vous abordez, c'est la millième fois qu'on lui demande le chemin du Rialto ou de l'Académie. Je sais bien pour moi ce qu'il répondrait

s'il était moins poli et moins discret sur ses peines. N'est-il pas vrai qu'il vaut toute l'Académie ?

Je dus peut-être à ma pauvreté d'avoir quelques vues sur Venise la vivante. Les villes montrent aux voyageurs, selon leur portefeuille, divers visages. Un voyageur, avant de conter ses voyages, devrait dire quel argent il a emporté, et, s'il commence à parler d'une ville, à quel hôtel il fut hébergé. Rien n'est plus nécessaire à la critique de son récit. Point de complément plus utile au récit que nous fait le vicomte François-Marie-René de Chateaubriand de son Voyage de Paris à Jérusalem que celui de Julien, son valet de chambre. On se doutait, rien qu'à lire l'Itinéraire, que les jeux de la fortune avaient cette fois permis au vicomte de « semer l'or ». Les notes de son domestique nous en assurent. L'enfant prodigue, selon qu'il fut riche ou pauvre, ne fit point à son retour les mêmes contes. M. de Régnier vante le merveilleux silence de Venise. Sans doute le palais qu'il habitait donnait-il sur le grand canal ou sur quelque rio écarté. Qu'eût-il dit, s'il eût couché dans quelque auberge de la Merceria ? Ce fut mon lot. Je pensai ne jamais dormir. Toutes les nuits, presque entières, je les passai, à peine vêtu, assis sur la fenêtre, penché sur la rue étroite, profonde et sonore qui béait au-dessous de moi comme un abîme lumineux.

Qu'elle était vivante, Venise. Pourtant, ce n'était point le tumulte confus des grandes villes continentales. La quiétude des eaux qui la portent et l'environnent y fait valoir tous les bruits, et si nombreuses que soient les voix, elles s'organisent, nettes et distinctes comme les notes d'une musique. Tout chante et s'élève comme d'un grand fond de silence. Les sons dissociés vibrent jusqu'en leurs dernières harmoniques. Venise semble s'écouter elle-même et s'amuser des derniers échos de sa chanson, comme ces enfants qui tendent l'oreille à ceux d'une conque marine.

C'était un immense concert où se mêlaient aux accords

cuivrés d'une fanfare qui tantôt s'engouffrant sous la porte de l'Horloge parvenaient jusqu'à moi, tantôt ne se laissaient que deviner, sourd grondement que le vent interceptait et emportait vers la mer, des voix d'hommes et de femmes buvant dans les bars ou flânant devant les étalages illuminés. A minuit, les deux Vulcains frappaient de leur marteau la cloche de bronze. Les coups retentissaient comme un ordre sur la ville. Mais les Vénitiens ne se le tenaient pas pour dit. Le concert changeait de nature seulement. La fanfare s'en allait et la porte de l'Horloge ne paraissait plus, qu'un abîme ouvert sur de blancs espaces tranquilles. Les rideaux de fer tombaient devant les boutiques, la lumière baissait dans la rue, et le silence parfois semblait descendre entre les maisons. Mais pour un rien tout soudain frémissait de nouveau : l'ombre la plus légère ne pouvait effleurer les dalles sans qu'en retentît toute la nuit. Je faisais de nécessité vertu et m'amusais de ce qui m'importunait. Un chanteur racontait la guerre. D'une voix déclamatoire et mal pliée à l'art des sacrifices, il disait ses souffrances et ses victoires. Je finissais par trouver quelque grandeur en ce récit épique qu'un « bonhomme du Carso » faisait aux étoiles. Puis des accordéons se répondaient et leur musique nasillarde faisait songer à la tragique et belle histoire de ces émigrants italiens qui osent courir l'aventure toujours, espérant partout gagner leur vie rien qu'en remuant la terre, et se racontent où qu'ils soient, sur leur accordéon, des choses chères du vieux pays. Les derniers bars se fermaient. Le faîte des maisons blanchissait et le silence enfin se posait sur la ville. Il arrivait avec le jour léger. Le silence, non le sommeil. Venise ne voulait ou ne pouvait dormir. Toutes fenêtres ouvertes, à l'aube, elle faisait l'amour. Des soupirs et des cris étouffés m'annonçaient qu'elle préparait l'avenir.

Venise est livrée aux enfants. Ici, comme à Florence où je les ai vus jouer avec les lions de la Loggia, les chevaucher comme ils eussent fait les chevaux d'une fête foraine,

tout est leur jouet, leur bien. Sur la place où se dresse la statue du Colleone, il y a un puits de marbre. Ai-je rêvé qu'une ronde d'enfants y était sculptée, ou bien ai-je vu réellement des petits Vénitiens danser tout autour ? Je ne sais plus. L'ai-je rêvé encore ? Je crois voir dans mon souvenir l'un de ces petits bonshommes embrasser sur la margelle son camarade de marbre et vainement le prier d'entrer dans la danse... Jamais vit-on autant de petits hommes fouler avec plus d'assurance le pavé d'une ville. L'avouerai-je, j'en fus d'abord intrigué, puis me reprochai ma sottise en apercevant, qui piaffaient en plein ciel, juchés au-dessus du portail de Saint-Marc, les quatre chevaux de bronze, les seuls avec le cheval du Colleone, qu'on ait jamais vus à Venise. Un petit bonhomme de deux ans se promène ici sans péril. Il n'a à craindre que le soleil. Mais vers les cinq heures du soir, dans l'ombre portée par les Procuraties, il essaie ses premiers pas sur les larges dalles tièdes, titubant comme un petit Dieu ivre. Un pigeon qui picore est le but de sa course. Il court, croit le saisir. Le pigeon s'envole. Et le voici, les bras ballants, suffoqué d'étonnement et d'épouvante, le temps que montent les larmes et les cris et qu'arrive sa mère, une grande jeune femme à châle noir, nu-tête, qui l'enlève d'un tour de main et lui explique le mystère en lui disant « petit bêta ». Les rii eux-mêmes appartiennent aux enfants et le gondolier les ménage. Ces jours d'été, le long des canaux tranquilles, il n'était pas un escalier dont ils n'eussent fait une grève. Sur la dalle inférieure que l'eau couvrait à peine, les plus petits pataugeaient le derrière en l'air, tandis que les grands frères se poussaient, se chamaillaient sur l'escalier, quelquefois culbutaient dans l'eau glauque, plongeaient avec une sorte de fantaisie. J'en vis un jour qui nageaient derrière un canot d'où roulaient des tomates rouges. Les jeunes garçons coulaient leur corps gracile entre les eaux ; le batelier jurait ; les tomates roulaient une à une, tout de suite attrapées et lancées au

rivage. Cela fit une belle course. Je pense à cet enfant qui dans le Triomphe de Venise, que peignit Véronèse, est assez fort déjà pour soulever une gerbe et nous signifie qu'Hercule jamais n'est mort, mais renaît constamment en des jeunesses nouvelles.

Le secret de la vivante Venise, une petite fille me l'eût livré sans doute, si j'avais su lire dans ses yeux, si j'avais osé, la prenant par la main, la prier de me conduire aux endroits où elle joue, où vivent ses parents, où travaille son père. Mais elle était fière, et quand elle m'eut fait la grâce de manger un gâteau, s'enfuit en ne me laissant qu'un sourire.

C'était une après-midi, sur le quai des Esclavons. Je m'étais assis à la terrasse d'un café d'où je pouvais voir le défilé des gens partant pour le Lido, tout le va-et-vient du canal et San Giorgio, et toute la mer et tout le ciel. Je m'amusais des contrastes. Les gondoles en accroche-lune menaient leur train traditionnel, gênées seulement depuis que des peintres modernes, Marquet, Van Dongen, ont lancé sur ces eaux de luxe de hauts transports noirs et des navires de guerre. C'est alors que je l'aperçus. Déjà depuis longtemps, elle marchait d'un bout à l'autre de la terrasse, les mains nouées derrière le dos, posant doucement sur les dalles ses pieds nus sur lesquels elle s'élevait à chaque pas, toute grâce et toute fierté. Je ne l'avais pas remarquée d'abord. Qu'était-elle dans ce paysage ? Et soudain ce fut elle qui lui donna son sens comme il arrive qu'un son indéfiniment répété et que nous n'entendons d'abord pas finit par s'emparer de toute la conscience et impose à notre âme sa tristesse ou sa joie.

Donc vous l'eussiez prise pour une petite mendiante venue tendre la main aux dames et aux messieurs qui s'embarquaient pour le Lido. Elle avait un visage barbouillé, une égratignure au nez et portait une robe grise trop étroite et trop courte sous laquelle on la devinait nue. Mais elle avait de grands yeux noirs pleins de malice, la

bouche fine et rouge, des cheveux dorés et fous qu'elle secouait quand nerveusement elle tournait la tête, et dans la démarche un air de reine qui rassurait sur ses vrais sentiments. Elle n'attendait rien, s'amusait simplement, sans le savoir, de sa marche dansante et des jeux du soleil autour d'elle. Elle émerveillait, mais c'était sans le savoir encore ; seulement de voir tous les yeux lui sourire lui donnait envie de sourire aussi. Elle était heureuse. Comme elle passait près de moi, je lui tendis un gâteau. Ses yeux brillèrent, mais elle fit non de ses cheveux ébouriffés. Elle passait et repassait, droite sur la pointe de ses pieds nus, sans hâter le pas, les mains au dos, s'échappant aux moindres frais, si je tentais de l'arrêter, rien qu'en courbant son jeune corps. Seuls ses yeux clignaient de désir. Tout son air disait clairement : « Pour que j'accepte, il faut qu'on m'aime » ! De tout mon cœur, je la priai, la suppliai. Enfin, quand elle put croire à ma sincérité, elle s'arrêta et sur un pied grignota un biscuit du bout de ses dents blanches. J'aurais voulu qu'elle parlât. Elle ne prononça que quelques paroles : elle s'appelait Angelina, avait huit ans et c'était la fille d'un maçon.

Venise venait de me révéler en cette petite fille son charme le plus neuf, sa beauté des jours à venir. J'aurais voulu la retenir un peu. Elle ne m'eût confié sans doute que d'humbles et communs secrets. Mais ce sont ceux-là mêmes qui composent la vie des multitudes ; j'aurais su peut-être comment on dure à Venise, quelles petites victoires quotidiennes y aident à endurer une grande défaite continue. Elle m'eût laissé entendre ce que l'âme la plus ignorante recueille ici des beautés de la ville et du ciel, comment elle y trouve ardeur et confiance, ce qu'il faut de joie pour aimer vivre encore.

Je la regardai s'éloigner ; elle s'en alla du côté des jardins.

Je pensai aux petites pauvresses de M. Barrès, à Bérénice, à Bougie-Rose. Il avait l'imagination délicate, s'in-

téressait aux petites prostituées, et croyait ainsi, de bonne foi peut-être, « aller au peuple » et l'aimer. Car tel il était, sans goût pour un peuple à forte carrure et le craignant inconsciemment, mais plein d'une tendresse ineffable pour ce qui, dans le peuple, lui paraissait malade ou corrompu. Bérénice, sans ses péchés, lui eût paru insipide, et le peuple a eu tort sans doute de ne pas être plus misérable pour mériter mieux son amour. L'idée me vint de lui écrire. Sur la place du Colleone, d'un petit café où venaient boire les bateliers, je lui écrivis la lettre que voici et qu'au reste je ne lui envoyai jamais :

Monsieur,

Je ne suis pas encore décapité [1]. C'est le sort, je le sais, que vous croyez justement réservé aux Racadot, aux Mouchefrin, aux Caliban, dès qu'ils sont en quête d'une culture humaine et ne se contentent plus de pousser comme d'humbles ravenelles dans l'ombre de leur clocher. Déracinés, décapités, prononcez-vous avec quelle élégante sobriété. Mais j'ai grâce à Dieu encore ma tête sur mes épaules. Il est vrai que je ne suis pas non plus ivrogne, encore que vous le vouliez absolument, et je n'ai pas encore non plus assassiné de belle Arménienne. Il m'est bien arrivé pendant la guerre de faire mon devoir, et, peut-être même ai-je étripaillé, sans le savoir, sans le vouloir, quelqu'un de ces pauvres grands flandrins blonds qui subitement étaient devenus nos « ennemis ». Cela heureusement se faisait de loin et chacun connaissait mal les résultats de sa vaillance. Si pareille chose m'advint (j'aime mieux, pour moi, n'y pas trop penser)

1. On sait que dans les *Déracinés*, cette histoire de sept jeunes hommes qui émigrent de Nancy vers Paris, deux seulement tournent mal, et par une sorte de nécessité : ce sont les deux « boursiers », Racadot et Mouchefrin. Ces malheureux sont accablés de toutes les disgrâces ; il n'est pas jusqu'à leur nom qui n'appelle la guillotine. Et de fait l'un d'eux est guillotiné.

elle ne me valut que des louanges, et par votre entremise même, quelque gloire. Mais c'est une gloire dont je me passerais.

Vous l'avouerai-je ? Pourquoi non ? puisque vous vous en réjouirez sans doute. J'ai pendant quelque temps conçu pour vous beaucoup de haine. Une de ces haines sottes qui, comme l'amour, détruisent les vrais rapports entre nous et les objets. Je ne vous imaginais alors que monté sur de hauts brodequins de tragédie et vêtu du surplis d'un sacrificateur national. Je vous croyais l'un des meneurs de ce jeu où je n'étais, moi, que la plus humble pièce de l'échiquier, l'une de celles-là qu'on emprisonne ou qu'on supprime. Cette haine, n'est-ce pas, était bien ridicule, mais elle vous eût fait plaisir. L'amour et la haine des autres peuvent seuls contenter notre orgueil... Depuis je suis devenu plus sage. J'ai vu mon erreur et que cette grande aventure où tout ce qui a quelque prix au monde faillit périr passait votre puissance. Vous ne fites jamais que nous accompagner de votre sympathie, comme la fanfare suit le régiment. Ma haine est morte alors. Même je me suis demandé si nous ne devions pas vous savoir gré d'avoir fourni quelques-uns d'entre nous, puisqu'il leur fallait mourir, des moyens d'embellir leur mort et de l'aimer. J'y repenserai.

Mais me voilà en train de confidences. Vous les eussé-je jamais faites, si je n'étais venu ici ? Tout ici m'a parlé de vous. J'ai senti pour la première fois ce que je vous devais, et peut-être d'abord le goût même de ces promenades édifiantes que j'avais entreprises. Ne serais-je venu ici que pour vous rencontrer ?

Non que j'aie trouvé à Venise cet air de langueur et de mélancolie qui, à votre gré, pare si délicatement sa mort. Ni Mouchefrin, ni moi n'avons l'âme bien fine. Nous sentons mal les déliquescences. Des instincts neufs nous mènent encore, et je ne sais quelle faim m'entraîne sur les chemins

de l'Europe. Les gens de ma sorte, vous le savez, Monsieur, ne voyagent guère. Alors, de me voir ainsi sur les routes me tourne un peu la tête. Il est des heures où je me crois chargé d'une mission. C'est une sorte d'ivresse. Il me semble saisir l'Europe dans sa vie quotidienne et partout aller reconnaître « les miens ». Je les découvre innombrables. Etonnez-vous que je ne rencontre partout que des vivants et que j'appelle Venise elle-même la Vivante.

Et cependant j'ai pensé à vous. Par contraste. Et puis c'est une chose faite. Quelques cadences vous ont obtenu ce dixième siège auquel dès longtemps vous avez posé votre candidature. Vous êtes élu membre de cet éternel conseil des Dix qui doit présider aux destinées posthumes de cette ville. Et quoi qu'il fasse, et quoi qu'il pense, un jeune Français se heurte ici partout à votre ombre. L'idée s'est imposée à moi que nous avions un compte à régler ensemble et voilà que je vous écris « depuis » la terrasse d'un petit café, sur la place. S. Giovanni e Paolo, devant la statue du Colleone. Mais est-ce bien moi qui vous écris ? Quelque démon se joue de moi. Vous savez vous-même quels instincts dormants, quelles puissances négligées de grands spectacles exaltent en nous. Il ne faut pas parler d'un retour à soi, mais d'un élargissement de soi à propos de telles circonstances. C'est une délivrance et une possession tout ensemble. Nous jouons alors des personnages bien plus hauts que nous-mêmes. Suis-je Racadot ou Mouchefrin, Jacques Vingtras ou Caliban ? Je pense à tous les hommes que vous avez méprisés, et ils sont innombrables. Mettons, si vous le voulez, que ce sont eux qui vous écrivent. Je ne fais que tenir l'écritoire.

Ah, vous ne pensiez guère à nous, quand vous adressiez à la jeunesse des écoles vos ardentes prières. Les écoles, c'était, pour vous, les lycées, et dans les lycées, singulièrement, les jeunes messieurs, comme on dit

chez moi. La jeunesse Française, une génération Française ne fut jamais composée selon vous que des quelques centaines de bacheliers que les facultés fabriquent chaque année. Une telle idée peut bien n'être pas juste. Mais vous n'étiez pas homme à y renoncer pour si peu. Le cynisme vous a toujours plu. Il y a beau temps, direz-vous, qu'on mène le monde avec d'autres idées que des idées justes. La justesse ne fait rien à l'affaire. Ce qui compte, c'est certaine ardeur. Vous croyiez, et non pas certes sans fondements, qu'une minorité de jeunes hommes intelligents et cultivés, si elle a été bien dressée, si on a flatté convenablement sa vanité, si on lui a donné le goût d'elle-même, si on lui a appris à temps quelques formules et quelques chansons, peut devenir toute puissante. Vous étiez homme à dire à cette jeunesse dorée, du haut de la Montagne Sainte-Geneviève, et en lui montrant Paris au-dessous d'elle : « Mes amis, tout ce que vous voyez est à vous ». Mais vous n'avez pas réfléchi que tous les jours plus nombreux, des Mouchefrin, des Racadot, des boursiers enfin, s'égarent parmi les jeunes messieurs. Et ainsi est-il arrivé que quelques-uns d'entre nous ont entendu vos chansons, et, dussiez-vous ne pas le croire, je vous affirme qu'ils les entendirent assez bien. Nous avons été de votre escorte, prince de la jeunesse. Nous nous abandonnions au charme de sentir. Caliban est bien plus aristocrate qu'on ne le croit généralement. Il aime tout ce qu'il n'est pas, parce qu'il y tend. Il n'était pas jusqu'à certaine fantaisie hautaine qui ne nous séduisît en vous. Un esprit en train de se faire est capable de goûter l'exquis bien avant de goûter le juste. Les sentiments précieux sont plus aisément accessibles que les idées fortes et vraies. Et puis nous étions jeunes et vous étiez un maître sorcier. Certaines phrases que vous disiez, leur ardeur, leur fléchissement soudain s'accordaient au rythme de notre propre fièvre. Donc vous nous avez enchantés. Cela dura pour moi jusqu'au

temps où je lus vos « Déracinés », cette école de mépris. Alors il me fallut bien voir que vous ne nous aimiez pas, que vous ne pouviez pas nous aimer. « Que les pauvres aient le sentiment de leur impuissance, écriviez-vous, voilà une condition première de la paix sociale ». Ah, Monsieur, ce n'était point là parole de prince. Vous nous aviez habitué à une autre élégance. Tout devenait clair. Cette « ardeur », dont vous vous faisiez l'apôtre, c'était contre nous qu'elle était tournée. Et vous ne vouliez que la « jeunesse » fût si forte qu'afin qu'elle nous battît mieux. Je rentrai au camp des barbares.

Mais tel est le danger de votre méthode. J'y remportai, comment dire, une conscience toute nouvelle de ma barbarie, une conscience barrésienne. Votre méthode donne des armes à vos ennemis. Caliban, en suivant vos leçons, apprendrait à s'aimer un peu. Vous le rendez au culte de lui-même. Culte du moi. Voilà qu'il se promène avec intérêt dans son âme. C'est une très vieille âme que la sienne. Aucune n'est plus peuplée d'ancêtres. Des espoirs éternels entretiennent en elle la révolte et l'orage. Elle a traversé tant d'épreuves, souffert une si longue passion qu'elle pourrait être lasse à la fin. Mais non, je la vois comme un jeune barbare toujours prêt à passer les monts. Caliban, lui aussi, peut trouver du plaisir à réveiller en lui les rêves.

Voilà ce que nous vous devons, un sentiment plus juste de ce que nous valons, mais aussi, je le crains, plus farouche. Si l'on ne s'en défendait, la lecture de vos livres rendrait haineux. C'est l'irrémédiable faiblesse de votre égotisme. Elle dresse des « moi », toujours haïssables, les uns contre les autres, et ne saurait rien organiser. Allez, les règles universelles que vous enseignait M. Burdeau ont du bon. Vous les avez trop méprisées. En fondant votre action sur des règles particulières et qui ne valaient que pour vous, vous nous avez autorisé à faire de même. Prenez garde, il se pourrait que le jeu tournât contre vous.

Pourquoi vous être fait l'apôtre d'une classe fatiguée ? Cela vous aura valu quelques victoires éphémères, quelques succès de vanité, mais c'est autant de perdu pour la vraie gloire. Vos jeunes messieurs eux-mêmes ne vous suivront pas longtemps. Ils valent mieux que vous ne pensez. Ceux qui continueront de vous suivre ne feront qu'une triste armée, s'il est vrai que seuls peuvent vous suivre ceux qui toujours préfèrent leurs intérêts à la vérité, leur « héritage » à la justice. Cœurs tièdes, esprits médiocres, caractères faibles. Vous avez manqué de générosité. Cela se paie toujours. Vous n'aurez jamais que de mauvaises troupes.

Votre faute fut de ne jamais penser qu'à vous-même. Parler ainsi n'est pas faire de grande philosophie, mais c'est vous dire peut-être ce que vos derniers juges, les hommes de l'avenir, penseront de vous. Le peuple se venge du mépris qu'on a pour lui. Vous l'avez autorisé à vous oublier. C'est dans tous vos livres la même sécheresse, la même avidité, la même cruauté. Ah, « l'âme » ne vous manque pas. Il semble, ma parole, que l'univers et ses misères mêmes n'existent que pour votre plaisir. Vous en nourrissez votre fièvre. Les désastres du monde sont vos divertissements. Il se peut que vous en ayez eu besoin pour vous distraire de la mort, mais ce sont là mœurs d'araignée. On peut bien vous plaindre, on ne peut pas vous aimer. Des flammes noires jaillissent de votre cœur désolé, mais ce sont des flammes sans chaleur.

Vous rappelez-vous ces pages de l'Avenir de la Science où M. Renan, votre maître, médite sur les générations mortes. C'est dans un cimetière breton ; une maisonnette ouverte à tous les vents sert d'ossuaire ; des crânes innombrables y sont rangés par étages. Une sorte d'effroi s'empare de votre maître à la pensée des générations entassées ainsi dans les cimetières de nos campagnes.. Mortes, mortes à jamais, interroge-t-il. Il ne veut pas y

croire et répond comme il peut, avec plus de cœur peut-être que de raison. Ces humbles existences qui n'eurent point de rôle apparent dans l'histoire et qui s'écoulèrent entre « leur cabane et leur tombeau », cet aristocrate lui-même a besoin de croire qu'elles ne sont pas moins justifiées devant l'éternel que les plus éclatantes vies. Eh bien, voilà un besoin qui vous a manqué, une méditation que vous n'avez point faite, encore que vous ayez passé votre vie à chanter la terre et les morts ! Il ne s'agit jamais que de votre terre et de vos morts. Et les autres ? Il ne vous est jamais arrivé de penser qu'une âme vaut une autre âme, ou que du moins nous devons faire en sorte que cela soit et comme si cela était. Vous vous résignez sans chagrin à l'humilité, voire à la bassesse des autres. Les hommes sont vos « utilités ».

Une âme vaut une autre âme. Que voilà une banale petite phrase. Mais si j'essaie de mesurer tout son contenu, de sentir tout ce qu'elle affirme, je me demande si elle ne résume pas toute la sagesse que nous avons apprise au cours des siècles, une sagesse d'ailleurs mal établie encore, et dont votre propre exemple ferait assez bien la preuve qu'elle est mal pratiquée. Les meilleurs ne le pensent que des lèvres. L'amour-propre fait de nous tous des pharisiens, et devant les autres nous sommes toujours prêts à remercier les Dieux de ne nous avoir pas faits semblables à ces gens-là.

Une âme vaut une autre âme. Je ne sais si tout le progrès de la pensée occidentale, de Socrate à Jésus, de Jésus à Luther, de Luther à la Révolution, n'a pas consisté à reconnaître toujours plus profondément les pathétiques enseignements de cette exigeante formule. Vous m'entendez bien : une âme vaut une autre âme, non pas dans un autre monde, mais dans celui-ci. Foin de ces Paradis, de ces chambres de compensation, où tout se trouvant rétabli, tout se trouverait aussi justifié. La

pensée des Paradis qui viendront, des Jugements qui tout redresseront a de quoi rassurer les injustes sur leurs injustices. Ils se disent qu'ils peuvent en jouir, puisqu'elles doivent être éphémères. Autant eux que d'autres. Le rêve d'une justice lointaine peut devenir dégradant. C'est en ce monde qu'une âme vaut une autre âme. Telle est notre philosophie de gens de rien. Il n'y a pas de friches dans le domaine des âmes. Toute terre peut porter son fruit.

J'ai levé un instant les yeux. Des enfants jouent sur la place. Dans quelle insouciance. Ces petits gueux, le soleil, leur jeunesse les fait pour quelque temps encore les rois de ce pavé. Ils grandiront, se perdront dans la foule, ne compteront plus pour vous, Monsieur. Vies de néant que doit, selon vous, réduire à l'ordre et au silence « le sentiment de leur impuissance ». Eh bien, j'aime mieux, pour moi, penser que chacun de ces petits hommes continuera d'être un essaim de songes, et je ne veux pas qu'on le lui interdise. Même je souhaiterais qu'on l'aidât à rêver davantage et un peu plus haut, qu'on le mît à même de reconnaître un peu plus clairement le drame qu'il est, le drame qu'il vit.

Ne soyons donc pas si fiers. Un destin vaut un autre destin. La vanité nous tourne la tête, nous fait croire à la renommée, à la gloire, à des supérieurs. Nous dressons je ne sais quelles échelles. Nous assignons aux hommes des rangs, des places... Et il ne s'agit que de vivre, et chacun s'en tire comme il peut, avec son sac de vices et de vertus, celui-ci avec plus d'intelligence, celui-là avec plus de fantaisie, cet autre plus de résignation, cet autre plus de volonté. Telle solution est plus brillante, telle plus pitoyable, telle plus courageuse, telle plus cynique. Pour personne ce n'est facile, et au bout du compte, le même « chut » inexorable. Motus. C'est fini. Mais chacun se trouve avoir possédé, après tout, tout ce qu'il fallait pour mener

jusqu'au bout sa commune et pourtant unique histoire.

Me voici sur les routes d'Europe. Savez-vous ce que j'y cherche. Rien d'autre que le sentiment de ce tragique quotidien et universel. Je voudrais entrer dans toutes ces vies que je côtoie... Je fus bien ému l'autre jour, en débarquant à San Marco. Je foulais les larges dalles sèches, si troublé qu'à peine pouvais-je respirer. J'allai, mon sac au dos, m'asseoir en compagnie des gondoliers et des enfants au pied de ces hautes colonnes qui élèvent dans le ciel les Lares de Venise, son lion et son saint. C'était vers quatre heures de l'après-midi. L'air chauffé ne vibrait plus ; il se froissait comme une étoffe quand un souffle de vent passait. Cette chaleur, on n'en était pas accablé, mais plutôt enivré et plus prêt à admirer les ouvrages de la plus artificieuse fantaisie. Voici donc, me disais-je, comment ceux-là se sont justifiés. Toute la vie n'a pas pu faire qu'ils ne dressent entre eux et la mort le décor de ces palais tout mangés de soleil. Ils nous ont laissé l'idée de la plus vaine beauté, et, cela faisant, nous lèguent le plus haut enseignement. Car un peuple humilié, tant qu'il a peur et s'accommode de son humiliation, ne saurait aimer la beauté inutile. La joie lui est suspecte ; les dieux qu'il aime sont les consolateurs, ceux qui savent le mieux lui tirer des larmes. Un Christ est tout-puissant sur des esclaves qui croient ne jamais assez bien souffrir. Des révoltés, eux, divinisent leur force. Mais un peuple déjà victorieux commence d'aimer les formes vaines. Un pauvre homme, s'il sent la beauté de Venise, sent en même temps que tombent les entraves de sa pauvreté. . . . .

Des bateliers entrèrent. Je laissai là ma lettre et M. Barrès pour les écouter.

JEAN GUÉHENNO

CHAMPIONS DU MONDE [1]

— Hello ! vous tous. Comptez-vous quatre !

— Ça, c'est un fameux jour !

— Et Brodsky ?

— Pas arrivé.

— Excusez-moi de vous donner la main gauche.

Le Capitaine Van Norden, habillé d'un uniforme noir d'aviateur, avec des brisques, des médailles et un képi à la française, montra son bras en écharpe.

— J'ai attrapé ça en déposant des espions derrière les lignes boches. Je les repiquais la nuit comme des plants de salade et puis je venais voir après si ça avait repris...

— Tu te rappelles, Clarence, quand tu nous disais, à Columbia, que les autos c'est de l'ordure et que tu ne voulais qu'un avion ?

Il n'avait pas changé. Son grand nez droit, sa bouche mordante et victorieuse, sa belle figure ; seules les paupières se ridaient et sous les sourcils plus épais, le regard métallique avait noirci. C'est par les yeux qu'il avait vieilli.

— Je le voulais et je l'ai eu, mon coucou. *Système D !*

Dès 1912, il volait à Paris avec Maurice Farman. La guerre le trouvait en train de faire le looping en Turquie. Il s'était engagé dans la Légion Etrangère. En 1916, l'un des sept premiers de l'Escadrille Lafayette. Une demi-douzaine de fokkers au tableau.

— Qu'est-ce que ça ?

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er mars.

— Croix de Saint-George.

— Et la jaune ?

— Médaille militaire.

— Et celle avec des feuilles ?

— Croix de Guerre ; à droite, Saint-Wladimir, puis l'Aigle Blanc de Serbie avec glaives, pour avoir bombardé Novi-Bazar, le D. S. O. ...

— Manque plus que la Croix de Fer !

Van Norden avait quitté en pleurant son beau Nieuport de 23 mètres et rentrait chez lui par la Batterie et par Broadway, sous les arcs de triomphe ; New-York ne cessait de délirer sur son passage. Il fallait des idoles chamarrées de gloire à tous les hommes qui, retenus dans leurs bureaux, n'avaient pu aller en France. La guerre avait commencé trop tard ; elle finissait au moment où elle arrivait à la taille de l'Amérique. On enviait ces héros d'avoir vécu en entier leur aventure de dangereux et gratuit tourisme. Aussi Van Norden ne s'était-il pas couché depuis un mois ; il signait des autographes, discourait du haut des trains, vivait parmi les fanfares, comme toute vedette américaine. Il avait conservé le genre de nos escadrilles de chasse, le ton Maxim's, le képi cassé, l'argot des usines et des hangars. Je le trouvai un peu gâté par ce milieu, sans doute écœuré par trop d'argent et des succès trop faciles. Il parlait le français sans accent.

— Puisque Brodsky est en retard...

— Nous pourrions nous mettre à table ?

— *Ça colle !*

Ce fut, non pas un de ces dîners de coqs surexcités par le vin, lueurs confuses dont il ne reste rien, le lendemain, qu'un peu de honte, mais une réunion affectueusement sèche, bourrée de faits comme un rapport d'assemblée générale, — et cependant honnête. Deux bouteilles pour nous tous, que Van Norden but presqu'à lui seul ; pour les autres, de l'eau glacée, comme partout en ces temps d'avant la prohibition. Je revois ces garçons forts

ni ruinés, ni mutilés, à la mode d'Europe, au vingtième étage de cet hôtel de commis-voyageurs, dans le salon dur et neuf d'où l'on apercevait, exalté par la lune, l'Hudson jouant entre les hautes maçonneries.

Les voici qui, l'un après l'autre, émergent, les mains pleines de trésors, du fond de cette plongée de dix ans.

— L'as Van Norden est exact au rendez-vous de la gloire, dis-je. Mais Webb, mais vous, Ram ?

— Allons ! vas-y !

— Affirme ! Tu as l'air de dire non !

Tous se mirent à rire.

Ram entama laborieusement son récit :

— Vous savez bien comment ça a commencé... Je quittai Columbia sans avoir pris mes diplômes, mais capitaine de l'équipe de football. En 1914, je jouais avant de première ligne pour Pittsburg. Un jour, je me trouve marqué dans l'équipe adverse, Alabama, par Washington Scull, un nègre. Un gorille. Tous ceux qui lui tenaient tête s'en tiraient avec trois mois d'hôpital... Je ne me suis pas laissé faire.

— Et comment t'y es-tu pris ?

— Dès les premières touches, Scull cassa des tibias, mais pas à moi. Bientôt, la partie alla au diable ; il n'y en avait plus que pour nous deux ; le nègre commençait la mêlée par un coup à me briser l'occiput ; moi, je m'arrangeais pour l'avoir à l'estomac et au cœur chaque fois que l'arbitre ne regardait pas. Le ballon n'intéressait plus personne. Le plus drôle de football qu'on ait vu dans les Etats depuis longtemps.

— Et alors ?

— A la mi-temps, le nègre sortit avec deux dents cassées ; à la fin de la partie, ayant plusieurs fois rencontré mon genou, il resta sur l'herbe. Nat, le roi des pugilats, se trouvait présent : il s'offrit comme manager... J'entrai dans son écurie. Il y a de ça cinq ans... et me voilà.

— Eh bien ? interrompis-je.

— Eh bien, vous n'avez jamais entendu parler de Jack-le-Marteau ? De ses trente-et-une victoires par knock-out ? D'où sortez-vous ?

— Le champion d'Amérique ?...

— ... est devant vous ! conclut Van Norden.

— C'était bien la peine de vous donner tant de mal pour lui enseigner la langue française, mère de la courtoisie !

Les grandes mains magdaléniennes de Ram, rouges et comme frottées avec de la neige, je ne les avais jamais vues qu'ouvertes par l'amitié ; que ses ongles vinssent se cacher dans les paumes et que le pouce se rabattît en fermoir sur les doigts et c'était Jack-le-Marteau. Son nez s'était aplati, ses oreilles, bossuées comme une aile de vieille Ford, ressortaient en bourrelets, à l'extérieur ; on voyait sa peau ampoulée par les coups ; sa bouche, volontiers ouverte, il la tenait toujours fermée maintenant, la langue roulée à l'intérieur, de peur qu'un uppercut ne vînt la trancher.

Il n'avait pas fait la guerre, engagé dans des tournées triomphales.

— Et ce qu'Hercule ne vous dit pas, c'est qu'il a épousé Vénus ! cria Van Norden. Son mariage en 1918 avec Miss Rhoda Carpenter, la beauté d'Atlantic City, mais c'est de l'histoire américaine ! Qu'est-ce qu'on leur apprend donc dans les écoles ? Je bois à sa santé. « *Essuyez vos pieds, s. v. p.* »... « *et zut pour Messieurs les Fonctionnaires !* » ajouta-t-il en français.

Jack Ram soudain s'éclaira. De la manche noire de son habit sortit un avant-bras que le choc des verres fit vibrer.

— Rhoda est bien, fit-il modestement... Pour ce qui est du dollar, elle a les doigts un peu en pente, mais elle est bien... Je ne regrette pas d'être passé professionnel. Nous n'avions d'argent ni l'un ni l'autre...

Une ombre rapprocha ses deux gros sourcils et lui creusa une ride à la racine du nez.

— Bah ! j'ai beau être vieux pour un pugiliste, je crois que je puis tenir le coup quelques années encore !

— Vous n'avez donc pas ouvert un illustré, ni été au cinéma pendant quatre ans pour ne pas avoir reconnu en Jack-le-Marteau notre Ram ! me dit Ogden Webb. En pleine Sibérie, dans les cabanes d'aiguilleurs que nous occupions, nos sammies avaient affiché sa figure, lorsqu'il eut endormi Collaredo en cinquante-huit secondes.

— En Sibérie ? Qu'est-ce que vous alliez faire par là ? lui demandai-je.

— J'arrivais de Pékin.

— Et pourquoi habitiez-vous Pékin ? On ne peut décidément rien tirer de ces hommes d'action. Développez votre sujet, élève Webb.

Van Norden me coupa la parole.

— Moi qui suis bavard, je vais vous dire ce que je sais. En sortant de Columbia, Ogden est devenu diplomate ; sans la guerre, c'était fait de lui, il le restait. Il n'aurait rien vu du monde, serait aujourd'hui un aimable professeur d'échecs internationaux, aux tempes blanchies. A l'heure zéro, il se serait réfugié au télégraphe. Déchiffrerait en habit, dans quelque poste balkanique, des instructions inapplicables ; emmènerait danser les filles de sénateurs à bord des cuirassés ; serait à la disposition des touristes pour des visas et leur prêterait sa lorgnette afin de mieux leur faire voir la Grande Muraille. Ou bien, garçon de recettes pour l'Etat américain, dans un des cinquante pays du monde qui nous doivent de l'argent, présenterait des factures au Vénézuela ou au Nicaragua. Aurait appris à sourire, à approuver, à noyer le poisson ; un *yes-man*, un homme à dire oui. Et ce sont des types pareils qui préparent les guerres et nous font trouer la peau... *Nom de Dieu !*

En entendant ces mots, Ogden Webb fit jouer sa mâchoire Tout craqua. Ses oreilles remontèrent, le peu de chair qu'il avait sur les joues s'en alla vers les rides comme

la terre au fond des vallées et une dentition escarpée apparut, au-dessous d'un grand nez inabrité ; ses traits ressemblaient à des accidents de terrain.

— Au lieu de ça, reprit Van Norden, Webb a vu du pays.

— Sur le Baïkal, j'ai montré quelque aptitude au classement des débris humains...

— Votre boulot ? Naturaliste ?

Tous éclatèrent de rire à cette idée.

— Comité pour la reconstruction du Transsibérien. Comité pour le relèvement de la Russie. Secrétariat général.

— Mais c'est fini tout ça !

— Commence à peine...

— Secrétariat général ! Je vous engage à vous méfier de cette modestie, s'exclama Van Norden ; sous ce titre, Ogden est depuis deux ans le roi de la Sibérie. (Décidément, je finirai impresario !) Si le Transsibérien a encore çà et là des rails, c'est grâce à lui. C'est Webb qui a sauvé du désastre l'armée de notre Général Graves, qui, comme tous les généraux, rêvait d'égaler Napoléon, — même en Russie. Webb a mis les *marines* de faction dans les ports du Pacifique, avec défense de toucher aux objets exposés ; il a monté des fermes, oui, avec des vraies vaches ; il a reconstitué les dépôts de charbon pour qu'on puisse se dégeler les pieds. Je sais tout ça par les copains des escadrilles de Vladivostock. Webb a flanqué le cinéma tous les soirs à la colonie européenne de Kharbine au plus fort du typhus exanthématique ; — regardez-moi cet air grave ! On comprend que les poux aient fichu le camp dès qu'ils t'ont vu ! Au milieu des Blancs, des Rouges, des voleurs chinois, des bolchés, des lamas, des espions japonais, parmi les dépôts russes de munitions qui sautaient comme des petits fous, parmi les mines qui avaient bu un coup d'eau, avec une police... en permission, Webb a été... quoi, il a été l'homme aux mains propres, à la

tête froide et à l'œil... américain dont on parle tant et qu'on ne rencontre jamais.

— Je n'aime pas qu'on détruise, fit tranquillement Ogden Webb.

Je regarde Webb. C'est celui de mes quatre élèves que j'ai vu le plus, puisqu'il est resté à Columbia un an après les autres, et c'est celui que je connais le moins. Il ressemble au Spectre de la Loi. Il est boutonné jusqu'au haut. Il évite tout mouvement et, pour que sa tête elle-même ne tourne pas, il enfonce son menton dans son col empesé. Il a la pâleur des Jésuites. Passer pour inhumain ne doit pas lui déplaire, en attendant de s'affirmer surhumain. Car, visiblement, il attend. Un doigt sur les causes, il attend les effets qui doivent se produire immanquablement, et tout en lui laisse entendre qu'il s'en rendra maître. Sa bouche taciturne va d'une oreille à l'autre. Il a mangé ses lèvres dans son effort pour ne pas parler trop tôt. Durant son apprentissage de diplomate, ses oreilles se sont agrandies, à force d'écouter. Le visage, soumis à cette contrainte, s'est musclé. Webb n'est pas impoli ; il s'est composé des manières assez spéciales qui le portent au-delà de la politesse. Il dirige un regard perçant, soutenu et dogmatique dont le but avoué est de vous intimider, mais dont le secret doit être plutôt d'intimider la partie la plus douce de lui-même. La partie la plus douce de lui-même, je suis certain qu'elle nous est ouverte. Je pense aussi qu'elle s'est refermée derrière nous. Après nous, il n'a plus eu de temps à donner à l'amitié, à l'amour. Le hasard s'écarte de ces grandes vies volontaires et dominées pour faire place au destin. Mais seul le hasard, écervelé, flexible, quotidien, sait nous divertir ou nous désoler avec de nouveaux visages.

— Neuf heures, Brodsky ne viendra plus.

— Alors, pourquoi ce télégramme ?

— Où peut-il être ? *Oh ! les Américains, quelles brutes !* fit Van Norden, imitant les boniches françaises.

— Personne n'a entendu parler de lui, depuis Columbia ?

— Non, personne. D'ailleurs, à part Ram, New-York ne nous a pas vus souvent

— Je parie qu'il est au Stock-Exchange et qu'il nous prépare une fête de nuit sur son yacht.

— Moi, je le crois acteur ou régisseur en province ; en Californie, le cinéma, ça commence à être un bon métier, pour peu qu'on ait le nez un peu crochu !

— Peut-être ouvre-t-il les huîtres dans un restaurant ? Ce qui expliquerait son retard ?

— Te rappelles-tu, à Columbia, les jours de dèche, Brodsky s'engageait dans les orchestres. Jouerait-il quelque part du saxophone ?

— Te rappelles-tu l'orgueilleux, quand il disait : « Je veux qu'un jour on puisse mettre sur les enveloppes : « Max Brodsky, New-York », et que ça me trouve ! »

— J'aurais été heureux de le voir, dit Webb. Je n'ai pas beaucoup de soirées libres en ce moment.

Van Norden leva son verre.

— Avec ou sans lui, je vous propose, tas de serpents à sonnette, d'en mettre un coup de sirène, en l'honneur de la vieille boîte :

Colum-bia, Co-lum-bia !
Hoo-ray, Hoo-ray !
Ray, Ray,
R...

— Entrez !

La porte s'ouvrit, encadrant une femme.

Silence après les cris.

Cette seconde qui nous sert à prendre conscience d'une présence nouvelle avait déjà fui, que l'arrivante se nomma d'une voix sourde :

— Je suis Nadine Brodsky... la femme de Brodsky.

Nous nous levâmes.

Elle nous regardait avec assurance, cette assurance qu'elle avait déjà le jour de la distribution de prix à Columbia, lorsqu'elle nous avait abordés. On l'eût difficilement reconnue après ces dix ans. Elle avait grandi, maigri, pris un plus chaud éclat. Sous le chapeau, des yeux de louve, luisants et ardents, jetaient des étincelles de peur. En costume de ville, — un imperméable ciré noir, — elle tenait à la main un sac que des papiers empêchaient de fermer.

— Brodsky ne peut pas venir, fit-elle d'une voix qui s'assourdit davantage.

— Pourquoi ?

— Il est en prison !

Nous nous taisions, les trois Américains la figure durcie, moi déjà compatissant.

— ...En prison depuis deux mois pour escroquerie et abus de confiance... et il est innocent ! Ai-je besoin de vous le dire, à vous, ses amis !

Seul, j'acquiesçai avec élan ; Nadine ne parut pas m'entendre, les yeux fixés sur mes compagnons silencieux.

— Il est innocent, complètement innocent, cria-t-elle tout à coup avec une énergie et une conviction intenses.

Elle semblait bien au-delà de la honte et comme inspirée.

— Tout le monde le sait, reprit-elle, même ses actionnaires ; ses ennemis mieux que personne puisqu'ils l'ont amené là ; car ils l'ont trompé ; Max n'est pas malin, hélas ! il n'est qu'immensément intelligent, avec un cerveau génial ; il pense sans arrêt, en mangeant, en dormant, même dans son bain ; il avait monté une affaire splendide ; pas pour lui : il donne tout ce qu'il a ; pour moi peut-être...

Elle tordit ses mains avec angoisse.

— Je donnerais mon âme pour le sauver et je n'ai même pas les vingt mille dollars de caution exigés par les juges. Je voudrais écrire à ces juges et aux journaux et je ne sais comment m'y prendre ; je suis seule, toute seule contre la Justice.

Elle s'assit, brusquement accablée, les yeux au tapis. Sa belle flamme sauvage s'était éteinte ; à présent, poussée par le désir de nous émouvoir, elle était moins naturelle, se parait d'une rhétorique qui me déplaisait.

Autour d'elle, il n'y avait que des figures de bois, des faces de poker ; la pendule électrique avança par à coups, avec des tics affreux qui obligèrent à rompre le silence.

Van Norden parla le premier :

— Voyons, tâchez de nous expliquer le plus clairement possible ce qui est arrivé, dit-il avec un effort de politesse.

— Comment vous expliquer... c'est si terrible, commença Nadine.

— Vous avez là le dossier ? interrompit Ogden sèchement ?

— Oui.

— Passez-le moi.

Elle sortit de son sac une longue liasse ficelée qui avait déjà le mauvais aspect des papiers judiciaires et la posa sur le bord de la table, honteuse du contact des assiettes et des verres. Tandis que Webb lisait, elle s'embarqua dans un récit confus, un récit de femme naufragée dans l'océan des affaires et des procédures. Je compris qu'elle avait mené avec son mari une vie simple et sans événements jusqu'à la guerre, qui semblait avoir violemment agité Brodsky ; il ne dormait plus, parlait tout seul ; autour de lui, les gens s'enrichissaient ; Nadine lui conseillait d'en faire autant ; alors, il fondait une société d'exportation dont elle ne sut nous expliquer ni le but ni les méthodes ; on l'avait laissé s'engager, signer des contrats, puis on l'avait fusillé dans le dos.

— Qui cela « on » ? demanda Ram.

— Les Banques. Après, les gens d'affaires sont venus, puis les syndics ; depuis des mois je n'ai plus vu de visages humains, fit-elle avec désespoir ; rien que des faces d'experts.

— Mais pourquoi a-t-il été mis en faillite ? insista Van Norden.

— Par méchanceté.

On tournait en rond, aucun fait précis n'émergeait. J'observais Nadine que pressaient de questions mes deux camarades ; elle leur répondait, murmurant les mêmes plaintes pitoyables, mais il me parut que son attention était ailleurs ; elle avait ôté son chapeau et secouait sa tête sombre d'un mouvement plus fier ; peu à peu redressée, elle sembla plus grande. Sa bouche se raffermit et de ce moule plus dur les mots sortirent plus nets. Elle dégagea soudain et remplit la pièce d'un éclat noir, féminin, d'une douceur de fourrure et d'influx nerveux. C'est alors que j'épiai ses yeux ; ils ne fixaient ni Van Norden à qui elle parlait, ni Ram, ni moi, mais Ogden Webb. Celui-ci n'avait pas bougé. Pièce à pièce, calmement, il compulsait le dossier, la figure plus hermétique encore qu'à l'habitude, mais, à ne pas le perdre de vue, Nadine Brodsky semblait reprendre confiance. Sans se regarder, ils se parlaient ; il pensait et elle écoutait. Ce fut, d'entre nous, la moins surprise lorsqu'au bout de temps à la vérité fort long et pendant lequel nous échangeâmes peu de paroles, Webb releva la tête. Il aplatit sa main sur le dossier.

— Il y a une grande idée là-dedans, dit-il d'une voix forte.

— Quoi ! fit Nadine, vous croyez... ?

— J'irai moi-même demain à la prison. Quant à la caution...

— Quant à la caution, dit Van Norden, je vais arranger ça. Il faut bien que ça serve à quelque chose d'appartenir aux Champions. *Ne pas s'en faire, nom d'un chien !*

*
* *

Cette matinée, baignée de lumière, spacieuse, d'abord contractée par le froid, bientôt dilatée par le soleil, emplie d'un air si vif que l'on se sentait libéré de la pesanteur et de tous les autres tourments, ne faisait pas penser à une prison. L'auto glissait entre les villas de bois, parmi les annonces géantes pour produits dentaires, crèmes pour la barbe, shampoings et savons au goudron, montait et redescendait dans le paysage de neige solide, heureuse comme une plume conduite par la main déliée sur une rame de papier. Le XXe siècle avait planté le long de la route ses réservoirs d'essence dont le bariolage rappelait les poteaux de couleur des Iroquois. De Webb, je ne voyais que le long nez bleu, prolongé d'une goutte, qui seul arrêtait le bonnet de castor dans sa chute vers les oreilles. Il ne conduisait pas, mais assis à l'arrière, il se tenait tout droit, comme à son bureau ; son costume semblait en zinc, sa cravate en fer ; il ne disait mot ; une longue habitude de lui était nécessaire pour le deviner détendu et d'excellente humeur.

Un peu avant midi, nous arrivâmes, à travers une région déboisée, à la porte de la prison fédérale. Un factionnaire laissa la voiture pénétrer dans la cour. C'était une vaste enceinte, contournée par des barbelés, assez semblable aux camps de concentration. Webb remit un mot de recommandation et nous n'attendîmes que peu de temps avant de descendre dans les sous-sols, grillés comme des caves de banque. De gros inspecteurs sifflotaient. Des nègres riaient, jouaient de l'harmonium. La geôle offrait un aspect hygiénique, gai et brutal ; vivre en cellule ou même être électrocuté apparaissait comme une heureuse et inévitable contribution à la réussite de cette société parfaite qui n'existe que pour le bien-être de tous. J'imaginais au-dessus de la chaise fatale des écriteaux : « Laissez-vous

faire. Vous rendez service à tout le monde. » On nous dispensa de la fouille. Une grille d'acier glissa sans bruit devant nous, tandis qu'une autre, non moins silencieuse, se refermait derrière et nous fûmes introduits au parloir, sous l'œil bienveillant de fusils-mitrailleuses en position. Dans la pièce basse et sombre, un homme en uniforme de détenu s'avança vers nous. Je ne reconnus Brodsky que parce qu'il nous reconnut. Il était devenu chauve ; ses tempes en s'effaçant dans le gris faisaient ressortir la saillie de ses traits et creusaient ses joues ; on lui eût donné cinquante ans. Seuls, les yeux très cernés gardaient leur éclat, leur regard ardent, ambitieux, pointu.

Il ne parut éprouver à notre vue ni surprise ni joie.

— Nadine m'a annoncé votre visite, dit-il avec aisance.

Webb et moi, côte à côte, et le prisonnier en face de nous, nos figures se touchant presque, nous nous assîmes sur des bancs vissés au sol. Brodsky rompît le premier le silence :

— Bilan... commença-t-il.

Il avait gardé sa voix chaude et pressante ; la prison lui avait donné seulement un ton assourdi, discipliné et conventuel. Sans aucune expression de gratitude envers Webb, de curiosité à mon égard, sans le moindre réflexe humain, il fit un saut à pieds joints dans l'abstrait :

— Bilan : peu après ma sortie de Columbia, j'épousai Nadine Salomon pour satisfaire la matière et, pour satisfaire l'esprit, j'achetai un journal. Son titre était *Résurrection*. Je l'imprimais dans un grenier de Mott Street, en compagnie d'un rabbin kabbaliste ; le plancher était si peu solide que l'on ne pouvait se tenir plus de deux à la fois dans la salle de rédaction ! En 1912, il y eut, vous vous rappelez peut-être, des taches dans la partie supérieure du soleil. L'apparition de ses taches ne va pas sans une recrudescence, sur la terre, des guerres, des angines de poitrine et des manifestations d'hystérie. Guerre des Bal-

kans, mort de mon père. Maladie nerveuse de Nadine, qui devint difficile à vivre...

— Votre femme, interrompis-je, choqué, prend votre défense avec beaucoup d'ardeur...

— Oui... Nous avons de l'affection l'un pour l'autre... Certes, depuis... les récents événements, je dois dire que Nadine est parfaite ; la prison satisfait son goût pour les dénouements éclatants. Elle me considère comme un enfant irresponsable et comme le héros d'un roman russe. Inutile de vous dire que cet idéal littéraire n'a aucun rapport avec le réel. Le réel, c'est avec la Grande Guerre que j'y entrai, continua-t-il. Elle me donna ce dont j'étais le plus altéré : des sentiments humains. Je connus soudain ce qu'il y avait de meilleur en moi. La Marne française, je m'en souviens, me fit crier de joie, et le lendemain, je pleurais avec von Kluck son échec. Je me baignais dans la douleur cosmique. De désespoir, je déchirais mes vêtements. Je criais de pitié. Le monde était enfin comme moi, il prenait tout au tragique ! L'époque arrivait à ma hauteur. Je l'attendais, sûr d'elle et de moi. Mon journal avait depuis longtemps cessé de paraître. Je me sentais trop loin de tous ces intellectuels de café qui parlent de « leurs entrailles », de ces buveurs de thé russe, aux poches bourrées de manuscrits inédits. Ces hommes dont les pères avaient fui l'Europe à cause du service militaire plantaient maintenant des drapeaux alliés sur les cartes ! Risible ! Le hasard me fit mettre quelqu'argent dans une affaire d'assurances maritimes. J'y gagnai en un an et sans me donner aucune peine une petite fortune, au grand plaisir de Nadine, qui me voyait déjà un Rockfeller, un Harriman... 1917 ! (C'est hier, mais depuis que je suis ici, avec quel relief, quel recul, je vois les choses !) 1917, fin de l'Europe ; commencement du monde ! Grandes marées. Pêches miraculeuses. L'Amérique et la Russie apparaissent sur la scène de l'univers et l'éclairent comme le soleil et la lune. Les yeux de tous sont fixés sur elles

parce qu'elles profèrent enfin les mots nouveaux : aidez-vous les uns les autres ! J'ai toujours cru que les seules bonnes affaires sont celles où on aide son prochain. Bref, dès le printemps 1918, pressentant la fin de la guerre, je fondai ma coopérative d'exportateurs. En octobre, je doublais mon capital. Actions à 40. En décembre, j'ouvrais des filiales en Pologne, en U. R. S. S., en Transylvanie, en Ukraine, dans ces pays qui manquaient de tout, et même parfois de papiers d'identité. Actions à 82. En février, actions à 207.

Brodsky se raidit et d'un ton de bravade :

— En mars, j'étais en prison...

Il resta un moment silencieux :

— Je n'ai pas mérité ce qui m'arrive, reprit-il. Je ne me considère pas comme enfermé. Je vois le ciel et j'oublie les barreaux. Votre venue ne me cause aucune joie ; elle satisfait simplement la justice immanente.

Webb, étonné et agacé par le ton péremptoire du prisonnier, le regarda sans indulgence. L'autre continuait :

— Tu vois, pas plus que je n'ai pleuré, je ne remercie... Il y a tant de puissance en moi ; je suis frais comme les générations qui n'ont pas fait la guerre. J'ai gardé toute ma force pour la vie !

— Tu n'es pas un voleur, moralement du moins, ce qui s'appelle un voleur, interrompit Webb durement : mais devant la loi tu ne vaux guère mieux que le dernier des escrocs. Tu as prêté de l'argent qui ne t'appartenait pas, sans garantie, en violation des lois bancaires. Tu as fait faillite.

Brodsky le regarda dans les yeux, courageusement.

— ...faillite frauduleuse. Tes opérations sont insensées. Tes livres sont tenus de telle façon qu'il était impossible de ne pas te poursuivre dès l'instant qu'on y mettait le nez...

Brodsky écoutait, immobile, avec le regard épuisé mais invincible que je lui avais vu à l'entraînement,

à Columbia. Je compris mieux alors sa longue souffrance et le dur orgueil qui l'obligeait à la taire. Webb continuait :

— Ce qui t'arrive est parfaitement mérité. Laisse-moi te parler sévèrement. J'ai étudié ton dossier. Tu as eu une grande idée... mais rien que ça. La conception financière de ton entreprise est d'un enfant. Ta gestion ne pouvait se terminer que par une catastrophe.

— Ce sont les bandits des *Syndicates*...

— Non. Ne fais pas le persécuté. Tu n'as pas les adversaires que tu crois. Ton vrai ennemi, c'est toi-même.

Brodsky fléchit d'un seul coup :

— Vous êtes venus parce que vous étiez touchés par ma misère, dit-il amèrement ; vous me voyez écrasé et crevant sur la route et vous avez pitié.

— Tais-toi, dit Webb. C'est faux !

Le prisonnier continuait, essuyant de sa manche grise d'uniforme son front en sueur :

— Oui, je sais, toute l'équipe a pris son envol magnifiquement, moi seul je n'ai pas suivi... Mais je ne suis pas un déserteur : je suis le bouc propitiatoire, bredouilla-t-il, les lèvres tremblantes. Que m'importe d'être innocent si ceux que j'aime me condamnent !

— Nous allons te faire libérer sous caution, reprit Webb, d'autant plus sèchement qu'il était ému. Nous aurons un chèque de Van Norden ce soir. Puis, je m'occuperai de faire casser le jugement pour la forme et d'obtenir un concordat.

Une sonnerie retentit. Un gardien nègre, à la figure cachée par la visière vernie, pistolet nickelé au côté, plus impassible qu'un exécuteur sarrasin, apparut :

— Séance terminée, Messieurs. *Time's up.*

Brodsky baissa la tête :

— A vous seuls, pardon, dit-il sourdement.

Il se redressa, comme un automate. Soudain, nous sentîmes toute notre liberté et son entrave ; il nous quitta d'un pas humble et paresseux de pénitent, tandis que les portes jouaient dans leurs fourreaux de fer.

*
* *

C'était à Long Island, un simple bungalow, laqué de blanc, aux cuivres astiqués, comme un yacht amarré sur un gazon anglais. Il appartenait à Ogden Webb.

Lorsque j'entrai dans le salon, Webb me tournait le dos ; assis sur une petite chaise, il semblait en visite ; devant lui, je vis une dame à cheveux gris, habillée de noir, colorée de vert par les vitres en culs-de-bouteille comme par un fanal de tribord ; elle siégeait dans un fauteuil d'acajou du temps du Général Grant, devant une table couverte d'argenterie coloniale, où fumait l'eau chaude.

— Ogden doit avoir sa mère à demeure, pensai-je en m'avançant.

La porte se referma sur moi. Webb se retourna, me vit et s'avança affectueusement.

— Vous ne connaissez pas ma femme, je crois ? Marié ? Il ne me l'avait pas dit.

— Nous comptons sur vous jusqu'à mardi, Monsieur, fit la grande prêtresse du thé, me fixant d'un regard droit comme un ordre donné. Odgen a pris trois jours de vacances. Cela ne lui était pas arrivé depuis 1914. Lait ou citron ? Il est indispensable qu'il aille au golf avant dîner. Sans le golf, il ne marcherait jamais. Les gens de New-York tombent d'un taxi dans un autre ! Un exercice raisonnable mais constant lui est recommandé.

Sévère dans son fauteuil, d'une autorité bien assise,

Mrs Webb ressemblait à un président d'assemblée, toujours sur le point de se couvrir.

— Avez-vous apporté vos clubs ? me dit-elle. Sinon, on vous en prêtera.

Avec un bruit métallique, le couvercle de la boîte à thé retomba, coupant cette phrase de bienvenue.

Webb m'emmena au jardin. Même chez lui, sur ce fond de rhododendrons, il conservait cet aspect de policier et de clergyman qui contrastait avec ses culottes courtes enfantines et avec la petite pelle-bêche qu'il tenait à la main pour couper les limaces ; dans son col empesé, il rappelait les doctrinaires rigides d'il y a cent ans qu'on voit à la campagne, sur des gravures, insensibles aux taches d'humidité et aux chiures de mouches. Rien qu'à la façon dont j'avais surpris le ménage, elle, calée dans son fauteuil et lui assis sur le coin d'une chaise, je devinais le rôle que Mrs Webb jouait dans la vie de son mari. Elle m'avait déplu, mais, poussé par la curiosité, j'aimais mieux tout que de ne pas lui en parler.

— Mrs Webb, remarquai-je, est une forte personnalité...

Il devint encore plus sérieux.

— J'ai une profonde admiration pour elle. *She is a born ruler*. Le courage et l'intelligence d'un chef.

— Où l'avez-vous connue ?

— A Kharbine.

— Vraiment ?

— Elle dirigeait l'Y. M. C. A. en Sibérie ; et aussi le Service des Réfugiés ; son autorité s'étendit bientôt sur notre Croix-Rouge ; ayant appris le russe, elle soignait et nourrissait dix mille personnes, recrutait les nurses, évacuait les malades, les blessés dont la moitié chantait l'*Internationale*, l'autre moitié l'*Hymne aux Romanoff* et qui s'égorgeaient la nuit de lit à lit. Lorsque je fis sa connaissance, je revenais d'Ourga. Faute de combustible,

notre train immobilisé étant devenu un village, se prépara à hiverner. C'est pourquoi par un froid de —35°, nous partîmes à pied, elle et moi, pour Vladivostock avec la Croix-Rouge suédoise. Mille milles avant de trouver une Ford. Alors j'appréciai cette créature admirable. Elle marchait comme mes aïeules qui gagnèrent l'Ouest sur leurs jambes. Ma grand'mère, mon arrière-grand'mère furent des Quakeresses à robes grises. Ces édifices humains ont tenu près de cent ans ; cent ans, il faut ça pour mener quelque chose à bien ! L'idéal de ma tante Rebecca, c'était de durer plus que la reine Victoria et elle y a réussi. Je n'ai jamais vu ma mère qu'en noir. Elle adorait les couleurs vives, mais elle se les interdisait : la seule joie des sens qu'elle se soit permise, lorsque mon père fut élu sénateur, a été, dans notre salon, un tapis rouge. Mrs Ogden Webb sera du même bois que toutes les autres Webbs.

— Jusque-là, dis-je, en pensant aux années de Columbia, les femmes ne vous avaient pas beaucoup préoccupé ?

— Les femmes sont inutiles ; celle-ci est une femme utile.

Pour la première fois, je vis Webb s'échauffer :

— Servir, c'est la devise de ma femme.

(Il employait volontiers le mot de *service*, dans cette acception si courante en français du Moyen-Age et qui disparaît au XVIIe siècle, époque où l'Amérique le recueille).

— ...c'est aussi la tradition du parti démocrate, qui inspire la présente attitude de Wilson envers le monde. Voilà pourquoi il est le maître.

Webb déplia, non sans satisfaction, un journal du soir où je lus, en caractères immenses :

Wilson répond à Poincaré.

Le roi d'Italie fait visite à Wilson.

Le roi d'Angleterre attend Wilson à Londres.

Il insista :

— Lorsque le *George Washington* a amené le Président à Brest, je savais qu'après avoir été des vainqueurs, nous

saurions être des justes. A la fois juge et partie, cela ne s'est jamais vu dans l'histoire ?

— Vous m'avez empêché de défiler à Berlin dans mon bel uniforme, répondis-je en riant.

Il me regarda sévèrement :

— Mon pays a été le seul capable de prononcer un mot qui ne soit pas une injure ; de présenter un rapport qui ne soit pas déformé par la propagande, un bilan qui ne soit pas truqué...

Je me contraignais au silence pour laisser parler enfin cet homme qui ne parlait jamais.

— L'Amérique, aujourd'hui, sait.

— Nous savons tous !

— Elle sait et elle peut. Les vôtres ont appris à tuer et à mourir : rien de plus. Ce qu'ils font depuis l'armistice le prouve. Posté sur mon tronçon de Transsibérien, moi, j'ai été présent à des migrations, à des hécatombes, le tout au coefficient asiatique ; j'ai vécu à la fois avant Christ, dans l'an mil, et au vingt-cinquième siècle. Les centres nerveux du monde, je les connais... Aussi, j'ai compris...

— Et qu'avez-vous compris, enfin, que nous n'ayons compris tous ? dis-je, énervé.

— J'ai compris que la Révolution était faite, dit-il lentement, et j'ai choisi, Brodsky parce que lui aussi avait compris.

Depuis quatre mois, tous deux, ils travaillaient de concert. L'entreprise d'exportation n'avait pas été renflouée, mais Webb en avait conservé l'essentiel, l'incorporant dans l'ensemble de son action, le T. T. T., *Transsiberian Trading Trust.* Ce groupement avait double face : il se présentait à New-York comme un syndicat d'affaires pour le commerce d'Extrême-Orient, mais à l'étranger se transformait, avec l'appui officieux du gouvernement américain, en une sorte de coopérative d'Etat, d'inspiration assez soviétique, et qui était l'apport personnel de Brodsky. La

jeune autorité de Webb, ses succès précédents, ses appuis politiques avaient décidé Washington à en faire l'essai. Cette offensive commerciale prenait l'Europe à revers, s'adressant d'abord, grâce à des crédits à long terme, aux pays les plus dénués ; l'action du T. T. T. commençait au Pacifique pour finir, du moins Webb y comptait, à Constantinople et sur la Vistule.

— Excusez-moi de vous poser une question grossière, fis-je, mais je ne comprends rien aux affaires. La vôtre me paraît mi-privée, mi-publique. Y travaillez-vous... à titre de fonctionnaire ou y avez-vous des intérêts plus directs ?

— Le Trust est une société comme une autre, dont le but est *money*. Parmi les différents messieurs qui s'assoient dans les fauteuils de la Direction, il en est un qui s'appelle le Gouvernement américain ; c'est moi ; les autres ont versé des capitaux ; moi je mets sur la table du Conseil le gros bâton du policeman que l'on m'a prêté ; c'est un capital comme un autre ; mais les profits iront au Trésor.

— Et Brodsky ?

— Brodsky est chef du Secrétariat. Il relève directement de moi.

— En le tirant d'affaire, vous avez fait une bonne action.

— Dieu est seul juge. Je me félicite seulement d'avoir vu juste. Brodsky a compris maintenant toute la différence entre une idée et un fait. Comme tous les Juifs, c'est un mauvais chef et un excellent conseiller.

On dînait à sept heures. Je trouvai les Brodsky au salon. Nadine parlait.

Un soleil si tardif, si oblique qu'il passait sous les feuilles et semblait sortir de la terre, comme une aurore occidentale, l'éclairait de taches rouges. Aveuglée, elle ne me voyait pas la regarder. Son éclat avait quelque chose de violent et de populaire qui la distinguait des beautés standard de l'Amérique. Elle apparaissait gonflée de sève,

noire et brillante comme une belle grosse mouche.

— Je voudrais vous comprendre pour mieux vous aider...

Elle semblait monter vers Webb, à qui elle parlait d'une voix délicieuse ; de chaque mot sortait un arome qui s'attardait ; elle rougissait un peu, intimidée ; le sang passait en cyclone sous la peau et l'on eût dit qu'elle s'arrêtait soudain après une course.

— J'aime tant prononcer cette petite phrase : « Grâce à vous », cher Mr Webb !

— ...Fait ce que j'ai pu, grogna Webb.

— Vous êtes si bon !

— Voulez-vous que nous passions à table ? fit Mrs Webb. Mon mari déteste les compliments.

Notre hôte nous avertit qu'il tenait de sa famille quelques bonnes bouteilles...

— J'adore les grands crus, les belles cuvées ! fit Nadine...

... mais qu'il ne renouvelait pas sa cave ; il ne buvait que de l'eau.

Mrs Webb avait déclaré la guerre à l'alcool.

— La liberté de boire nuit à la Nation ! s'écria Brodsky.

— Est-ce ainsi, Max, que vous défendez les droits de l'individu ?

— Les individus ? L'Etat doit les défendre contre eux-mêmes.

Je l'interrompis :

— Un gouvernement n'est pas chargé de réprimer le vice. Laissez cela aux religions.

— Et de quand date la Russie nouvelle ? De la suppression de la vodka.

— Cette mesure tzariste ?

— Elle n'a eu ses pleines conséquences qu'aujourd'hui.

— Les Français, dis-je, savent faire du vin, comme de toutes choses, un usage modéré. Chez nous, le vin sert à la messe, prolonge la vie des vieillards et, en Bourgogne, se met, comme antiseptique, sur les blessures.

— Dans deux ans, on n'en boira plus une goutte, affirma sèchement Mrs Webb.

— Nous réservant pour de plus subtiles ivresses ? demandai-je gracieusement.

— Nous réservant d'enseigner la sobriété et la morale aux hommes... Je parle aussi, ajouta Mrs Webb, pour les femmes. Trop d'Américaines vivent sans *but*.

Nadine la seconda :

— Et sans âme.

— Et sans homme, ajouta Brodsky.

— Elisabeth d'Angleterre ne se maria pas sur le conseil d'un ambassadeur étranger : « Si Votre Majesté se marie, lui aurait-il dit, Elle sera la reine ; si Elle ne se marie pas, Elle sera le roi et la reine. » Eh bien, une femme sans homme, ici, est la reine !

— L'homme est brutal, conclut Mrs Webb.

— Et la femme est devenue agressive, dit Brodsky. Hier, dans Broadway, une vieille dame maigre, habillée comme la Vertu, massacrait une devanture à coups de parapluie ; tout le monde mit haut les mains, croyant à l'attaque d'une bijouterie ; ce n'était que la Présidente d'une Ligue contre l'Obscénité ; elle voulait démolir un mannequin de cire porteur de soutien-gorge et qui raccrochait les passants.

Brodsky parlait très vite, gaîment, un camélia blanc à la boutonnière. Avait-il déjà oublié ? Etait-ce légèreté, sécheresse de cœur ? non, mais une véritable vocation pour tout avatar nouveau, une disposition héréditaire à dépouiller le passé pour revêtir le présent. Il dînait en ville comme on se convertit ; dans sa cellule, pour ne plus penser au suicide, il imaginait et réglait les grandes fêtes qu'il donnerait après son acquittement. Ainsi il prenait plaisir à jouer avec la vie sous toutes ses formes non par sensualité, mais par élan spirituel. Il resplendissait comme les revers de soie de son tuxedo.

— Etes-vous toujours d'avis qu'un héros ne doit pas se marier ? fis-je en plaisantant.

Avec beaucoup de sérieux, il me répondit :

— Certainement. Plus que jamais. Jusqu'où les Américains n'iraient-ils s'ils n'étaient pas mariés ! L'Amérique, ce fut d'abord la terre des hommes d'où émergeait un très petit nombre de femmes sublimes. Les sexes y étaient séparés, comme dans les églises de campagne. Aujourd'hui, il y a trop de femmes ; notre politique a tous les défauts qu'on attribue dans l'histoire aux gouvernements de gynécée : caprices, colères, frissons sentimentaux, dépenses extravagantes... sans parler de ce mariage avec la matière qu'est l'industrie, de cette prostitution qu'est le commerce, de cet excès d'ardeur amoureuse qu'est la surproduction !

— Assez de champagne, Max, dit Nadine.

— L'Europe est musclée et membrée comme un homme, mais l'Amérique est une femme ; voyez sa taille étroite, sa poitrine, ses formes arrondies, ses petits pieds ! Une femme qui aime les militaires, les boxeurs, les ours-fétiches, la jeunesse et les pâtes épilatoires, les ténors et les prédicateurs sacrés, les extases, la soie et les baisers sur la bouche !

— Pas exact, dis-je à Brodsky. L'Amérique, ce sont des gros types à cigare, des moissonneuses et des marteaux-pilons : la femme n'a rien à voir là-dedans !

Il me regarda en ricanant :

— Attendez d'être un grand garçon, dit-il, et vous comprendrez !

Après le dîner, Nadine vint vers moi.

— Je suis attirée par la France sans la connaître, fit-elle. Je voudrais tant savoir bien parler le français. Ne me donnerez-vous pas des leçons ?

— Mais tout à l'heure, vous avez employé l'expression : « les grands crus, les grandes cuvées », au lieu de : « les grands vins ». Qui vous a enseigné cela ?

— Je sais seulement quelques mots chic. Pourtant, je n'apprends pas une langue pour briller, mais pour me rapprocher de ce que j'aime.

J'admirais l'art avec lequel elle faufilait ses compliments.

— Je sais, ajouta-t-elle, ce que l'Américaine doit à la Française et je devine tout ce que celle-ci doit au Français » et elle me parla avec perfection de la France qu'elle ne connaissait pas.

Mrs Webb s'approchait, hélas !

— Vous jouez au bridge, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec cette autorité qui l'avait fait réélire Présidente des Citoyennes d'Amérique-Est, Trésorière de la Ligue des Juniors, etc... etc...

Je m'excusai ; elle se tourna vers Nadine :

— Mrs Brodsky, Ogden et moi, nous jouerons avec un mort.

Je rejoignis sur la terrasse Brodsky, qu'attirait la nuit. Dans l'obscurité, nous sentions se défaire en nous les dîneurs bavards, emphatiques et vains que nous avions été.

— Tuteur, dit Max d'une voix profonde, vous souvenez-vous, à Columbia, du grand et du petit S. O. S. que nous lancions en appel quand nous avions besoin les uns des autres ?

— Oui : petit S. O. S. avoir raté sa composition sur l'acide sulfurique.

— Grand S O. S. n'avoir pas trouvé de place à Madison Square pour le hockey sur glace. Plus tard, j'ai appelé à mon tour et vous m'avez entendu. Je puis vous dire cela maintenant ; en prison, la reconnaissance me séchait la langue, mais depuis, j'ai bu à longs traits le lait de la bonté humaine. Ma destinée en lambeaux est recousue et j'en rends grâces non seulement à vous, mes amis, mais à toute la terre. J'ai oublié ces dix années de conflits cruels où j'étais tout, où je n'étais rien, où ma pensée qui m'avait réduit en esclavage ne faisait que détruire. A présent,

quand il m'arrive de penser, c'est pour créer. J'ai accepté d'un cœur comblé toutes les disciplines de ce pays que je sers, — il accentua fortement, — et qui est le mien, y compris, ajouta-t-il en souriant, les clubs du dimanche, les recitals de piano et la peinture militaire. Je veux faire plus que l'Américain qui prend, ou reçoit, du monde entier, et donne en échange, quoi ? Rien. Des millions pour un hall à l'Université, ça n'est pas un don. Moi qui ai tant reçu, je donnerai ma vie. Aujourd'hui, je la consacre à Webb, à son œuvre... Je suis amoureux de ces clartés indistinctes qui montent des pays nouveaux ; avec respect, je contemple l'aurore soviétique, effort unique, d'une valeur universelle, pour se dégager de la matière, *to get rid of money*. Je voudrais faire comprendre cela à l'Amérique, une Amérique supérieure à sa fortune, sage comme Marc-Aurèle et qui, ayant eu tout, saura enfin que ce tout n'est rien. New-York et Moscou, ces deux extrêmes si proches, je rêve de les concilier. J'y travaille, en aidant Ogden. Accord profond entre mon gagne-pain et mon idéal !

Ces théories m'ennuyaient, aussi répondis-je ironiquement :

— Souhaitons que cet accord ait longtemps la bénédiction de Mrs Webb.

— Admirable femme, s'écria Brodsky avec enthousiasme ; c'est la Foi dans l'Organisation, c'est la Bonté, la vraie, pas celle de l'Y. M. C. A., une sage-femme comme on dit en français, n'est-ce pas, une citoyenne ! Je ne puis rien en penser de plus beau », et il se lança dans une interminable et louangeuse biographie de son hôtesse.

Pendant qu'il discourait, je voyais passer l'image de Mrs Webb, présidente de la Ligue des Consommatrices, de Mrs Webb, trésorière de l'Association des Femmes d'Affaires, de Mrs Webb, membre influent de la Fédération des Clubs de Femmes, de Mrs Webb, juge en Arizona, « Judge Webb », s'attaquant au travail de l'enfance, à la polygamie, au divorce, de Mrs Webb, reine de la Censure

et de l'Hygiène sociale. Je voyais sa tête grise dominant trois millions de têtes d'adhérentes et prononçant l'inévitable phrase : « Je viens à vous parce que je porte un Message ». Moins indulgent que Brodsky, je devinais, — de sa première union malheureuse avec un biologiste épileptique à son second mariage tardif avec notre ami, plus jeune qu'elle de dix ans —, toute une vie pleine d'insatisfactions sentimentales, de rancunes silencieuses, de travaux méthodiques et invisibles pour redresser les erreurs de l'homme et le couvrir d'un amour maternel, à la fois sadique et guérisseur.

— Vous aussi, Brodsky, lui dis-je, pour abréger ces louanges, vous avez la chance de posséder une épouse exemplaire.

Brodsky se ferma aussitôt.

— Ce n'est pas du tout le même type...

— Plus nuancée, évidemment, mais quelle noblesse de cœur, sous cette réserve quelle modestie dans l'intelligence !

— Avant tout, quelle douceur...

— Il me semble que sa principale qualité, c'est la bonté ?

— De la douceur, cher ami, avant tout !

— Je devine qu'elle ne demande rien et qu'elle est toujours prête à donner.

— C'est souvent la meilleure manière de recevoir.

Brodsky me regardait drôlement ; il ajouta

— Un merveilleux caractère ; aucune injure ne l'entame, les insolences glissent sur elle.

— Elle est au-dessus des mesquineries. Elle sait pardonner...

—... systématiquement !

— Elle ne pourrait haïr.

— J'ignore si elle hait, mais elle oublie ; au fait, je ne sais pas si elle oublie, mais elle sourit. Si douce...

Webb vint nous rejoindre, laissant les deux femmes au piano.

— Demain matin, Max, breakfast à neuf heures et travail ensuite, dans mon bureau, dit-il avec une bouche sévère de shérif. Tu devrais mieux aller dormir que de chercher une victime, insomnieux !

— Ce que tu as fait pour moi m'assiège avec une telle force que ce n'est pas encore cette nuit que je fermerai l'œil ! Pense, Colonel ! (Souvent, par affection, Brodsky donnait des grades). C'est la première fois que nous dormons sous le même toit depuis vingt ans ! Tu as une maison ! Moi, je n'ai jamais réussi ce tour de force. Il n'y a qu'un centre à ma vie, qui est moi-même. C'est pourquoi si j'avais dû voyager, comme tu l'as fait, je n'aurais jamais pensé au retour... Longtemps, je me suis cru plus fidèle que vous autres : au contraire, c'est vous qui êtes revenus. Vous avez vu le monde, camarades (et il employa le beau mot de *mates*) et c'est moi qui ai perdu mes cheveux. Hasards de l'amitié, non moins sacrés que ceux qui unissent les cellules de deux corps. Je suis troublé par ce mystère, comme un homme vierge par les femmes. Vierges ! Vous l'êtes tous, sauf moi (et le Français naturellement !). D'ailleurs, tu l'es peut-être encore ? Que dis-tu ?

— Je ne dis rien, fit Webb. Tout ce qui est génital est sale.

— Réponds : es-tu vierge ?

— Non, mais je le suis resté jusqu'à l'année dernière.

— Et moi, je le suis devenu ! A trente-deux ans, je commence la vie simple, la vie pure, continua Brodsky. Non pas au désert, mais à New-York. Nous débutons, fait inouï, dans une entreprise internationale qui n'est pas un marécage ignoble, *a low mess*. Cet afflux de capitaux et ce vide moral qui caractérisent les affaires, nous ne connaîtrons pas cela. On ne peut plus nous accuser d'appeler liberté ce que le reste du monde nomme oppression.

Webb, immobile :

— Honnêtement, oui. Je veux que mon œuvre soit comme les quatorze points de Wilson et comme les Fords : fabriquée en Amérique, mais susceptible de rouler n'importe où.

— Prouver à qui en doute que nous n'apportons pas la vieille maladie contagieuse des « cela paie », « cela ne paie pas », mais une conception généreuse.

— Il vous sera agréable de savoir que la Maison Blanche est absolument favorable à mes projets, dit Webb.

— Quoi d'étonnant ? répondit Brodsky, tandis que l'orgueil dilatait sa pupille. Ne travaillons-nous pas dans la ligne wilsonnienne ?

Puis se tournant vers moi :

— Webb est parti pour être un Jay, un Hamilton, un grand type, un *he-man*, un capitaine. C'est actuellement le meilleur homme sur le marché.

Webb se redressa. Si maigre, si fin, les joues safranées et tendues comme une peau de tambourin, le nez en flèche, et dans le profil, quelque chose d'émacié, de dédaigneux, d'indien. A l'épreuve du feu, de l'eau, de l'argent. Au mieux de sa forme.

Soudain, il loucha vers l'arrière. Ses épaules plièrent. Il hésita :

— Peut-être serait-il temps d'aller rejoindre ces dames ?

*
* *

La fin de semaine que je venais de passer chez les Webb ne m'avait pas donné envie de me retrouver entre les deux ménages. J'en avais gardé confusément une impression peu agréable. Mrs Webb restait sur une réserve glaciale. Comment l'isoler de son époux ? C'était le couple ; chacun d'eux disait : nous. Le charme de Nadine, son esprit exercé semblaient perdus pour tous, sauf pour moi.

L'amitié des deux hommes, ferme et délicate, contrastait

avec les rapports méfiants de leurs épouses. Ils la faisaient passer bien avant l'amour. J'évitai de les rencontrer en compagnie de leurs femmes ; devant elles, ces Américains sont peu rassurés. Je préférais les voir au Cercle, où ils déjeunaient hâtivement, entassant sur une petite table ronde les œufs au maïs, le vinaigre, le café, la sauce anglaise, le céleri, le sirop d'érable, leurs cigares et leurs projets de la journée. Au supplément financier des journaux, mes yeux rencontraient parfois leurs noms ou celui du Trust.

Large champ oriental
ouvert au commerce américain.
Grands besoins céréales et autos,
disent chefs du T. T. T.

ou encore :

Cent millions de commandes par mois,
selon secrétaire Brodsky.

Webb logeait derrière la Bibliothèque Morgan, dans une maison ancienne, qui devait dater des dernières années du XIXe siècle. Appartement sans soleil, pareil à une salle d'attente de consulat. Rideaux de peluche, meubles d'acajou couverts d'un capiton de crin noir ; aux murs, John Eliot convertissant des Indiens, et des photos de famille où des messieurs en cape noire, à collet de velours, qui ressemblaient à Hawthorne, portaient des barbes en collier et beaucoup de cheveux sous le tuyau de poêle, droit comme les cheminées des pyroscaphes du Mississipi. J'admirais aussi un tableau où étaient peints tous les minéraux cités dans la Bible. Pas de livres français ou italiens, brochés, comme chez Brodsky, mais des collections du *Century*, à dos de toile verte, où aucun numéro ne manquait depuis 1872. Palmier.

Brodsky, lui, habitait à Sutton place, quartier sans taxis, un appartement surchauffé, avec des portes de laque cra-

moisi ; tout y était neuf et en désordre. Pas de piano droit, comme chez Webb, mais un grand cabinet Victrola avec diffuseur. Des malles, des livres ; un établi avec un étau, un accordéon, des pinceaux japonais. J'allais parfois chez lui passer la soirée du dimanche. Souper froid. Sofas. Peu d'amis ; des écrivains inconnus qui parlaient d'écrivains célèbres, des marchands de tableaux qui ressemblaient à des recéleurs, et des femmes seules, drapées dans des châles de Manille, épaves du plus grand New-York, qui avaient repris leur nom de jeune fille. Des gens à lunettes d'acier, assis par terre, divisaient la littérature et l'art en « ce qui existe » et « ce qui n'existe pas » ; ce qui existe se subdivisait en « bien » et « mal ». Une négresse boudeuse passait des sandwiches. Ces gens amusaient Nadine. Brodsky paraissait rarement, se jetait alors sur le divan qui, aussitôt, se couvrait d'objets, visière en celluloïd, mouchoir sale, stylo, cigarettes tordues, et tout ce que dans la journée il avait ramassé un peu partout, tripoté et fourré machinalement dans ses poches, car il ne pouvait parler que les doigts occupés. Nous faisions silence autour de lui ; son éloquence, sa drôlerie nous enchantaient ; à cette époque, il était détendu, ayant dépassé la phase d'exaltation du début ; il vivait comme un moteur tourne rond, sans cogner.

Je donnais à Nadine des leçons de français. Nous commençâmes par un de ces après-midi de novembre qui consolent New-York d'être privé de printemps et dont un seul ferait pour l'Europe un automne dont elle s'estimerait comblée. Les rayons posthumes de l'été indien sur les dernières feuilles orangées des érables me donnaient envie d'enseigner à mon élève le mot lumière, de comparer le soleil de Manhattan à celui du calendrier aztèque, d'expliquer que les planètes sont si belles aux Etats-Unis parce qu'elles se savent regardées par les astronomes les mieux outillés.

Elle me suivait volontiers dans ces divertissements et répétait mes phrases de sa belle bouche sensuelle et lasse, pleine de dents éclatantes, si mal habile à imiter les modulations nouvelles ; le haut de son visage était dominé par l'extraordinaire regard enfoncé, bleu pâle, subtil, expression d'une pensée précise que démentaient des gestes lents et ensommeillés. Ses mains, on s'y attachait tellement qu'il fallait faire effort pour les lui rendre ; la paume souple se pliait et les doigts plus flexibles encore fondaient dans les miens. Puis, après le chaud toucher de la peau, il y avait le mouillé des ongles. Assujettissant contact ! Cela descendait si loin en moi que j'en perdais toute assurance et que je sentais s'enrouer ma voix au fond du gosier.

Apprendre à une femme à parler, c'est l'apprivoiser, c'est la soumettre, la faire prisonnière et l'on est pris de l'envie d'abuser d'elle comme d'une personne endormie.

— « *La-da-me-qui-pâsse-i-ci-n'est pas ma-dam' Poinn-carrré* ».

Ainsi écoutai-je Nadine s'exprimer avec peine. Cela lui donnait quelque chose d'enfantin, d'égaré, absolument fascinant.

— Les leçons par correspondance sont bien décevantes, disait-elle. J'ai essayé... Regardez ces catalogues de langues vivantes.

Les uns s'adressaient à la vanité. On y voyait un jeune homme, rougissant et ne sachant que répondre à un maître d'hôtel qui lui adresse la parole en français, tandis que tous les invités se moquent de lui. Cela s'appelait « un cauchemar », et, en sous-titre : « Tenez-vous à perdre ainsi la face devant vos amis ? » D'autres plus commerciaux : « Apprendre le français, c'est un placement ». D'autres pratiques : « Vous arrivez en gare Saint-Lazare... Qu'allez-vous dire ? » Ce n'était là qu'une des raisons d'apprendre la langue de Racine ; il y en avait quatre-vingt-dix huit autres : « Parler français, c'est échapper à... ; c'est aller

vers : le rire, la culture, vers Paris la nuit et vers le grand style. »

— Ne riez pas, ajoutait Nadine. Tout cela est vrai.

*
* *

Je viens de faire une conférence à Philadelphie et j'attends l'heure de rentrer à New-York. Pluie torrentielle ; chaussées inondées ; j'envie les amoureux qui resteront jusqu'à minuit enfermés dans leur voiture aux vitres couvertes d'une buée propice. Je me décide pour un music-hall. Me voici, col relevé, sautant dans les flaques jusqu'à ce qu'un boxeur immense, au torse nu, en posture de combat, me barre la route. Je m'arrête : sur le panneau de publicité, agrandi quatre ou cinq fois, l'homme qui vise ma figure, c'est Ram ! Soirée de gala. *Match-exhibition en cinq rounds contre Battling Meyer*, dit l'affiche. Des passants, des voyous, faute de place ou faute de dollars, stagnent autour de l'image immobile et plate du champion des mi-lourds. Indifférent à l'eau qui gicle et qui avive son maillot étoilé, ses chairs roses, figé sur ce pilori en couleurs, défiant la nuit, l'orage, la vitesse du trafic, la fatigue des passants, Ram retient son punch pour me laisser passer. Je gagne l'entrée des artistes et, par un escalier de cuirassé, par un couloir encombré de soigneurs, de journalistes, de nègres transportant des malles de fer, j'arrive à la loge de Ram.

— Hello, Jackie !

— Pour sûr, c'est une vraie surprise, fait-il en tapant de son poing gauche dans sa paume droite, — ce geste si yankee.

Son torse tient ce que promettait l'affiche ; sans ombres, sous les réflecteurs nickelés, il a la perfection sèche des études d'école ; étroit à la taille et s'évasant jusqu'à l'extrémité des épaules, il fait penser à ces triangles que Léonard inscrivait dans les corps des dieux, avant de les dessiner. Au lieu qu'un soigneur virilement l'éponge, c'est un

habilleur chinois qui lui passe un fond de teint ocre ; les mains, les jambes, le visage lui-même sont peints. Je cherchais un pugiliste, je trouve un acteur.

— Pourquoi diable vous amusez-vous à faire la province, Ram ?

— Hélas ! Pour le fric.

Cet athlète simple et dur dit cela entre ses lèvres carminées, me regarde à travers des cils noircis comme une diva. Si on lui demandait son âge, il se rajeunirait. Sa toilette terminée, il se passerait au cou des colliers que je ne serais pas plus désagréablement impressionné. Le voici dans un peignoir de soie mauve, les cheveux lustrés, serrés dans un filet.

Téléphone. Le *Philadelphia Ledger* est à l'appareil. Un gros homme, dont on ne voyait sous le feutre que le cigare bagué et le menton, prend le récepteur :

— Jack est en scène. Ici Müller, son manager... Sûr... Sûr... Je répète : Kolb n'a pas qualité pour nous défier. Trois échecs en deux ans, ça ne lui suffit pas ?... Avant la limite... Et sa défaite aux points à Chicago ? Pleine forme ou non, Kolb me fait suer ; ce n'est pas actuellement un challenger... Référez-vous à la Fédération.

L'entraîneur chercha aux quatre points cardinaux un crachoir, puis prit le parti de saliver sur le tapis. Il se tourna vers deux rédacteurs de feuilles sportives, attendant d'eux plus de bon sens.

— Ma parole, on n'a jamais vu un jocrisse pareil !

Ils l'approuvèrent :

— Kolb, des jambes, mais pas de punch.

— Répétez au public que nos conditions n'ont pas changé. Le grand combat pour le titre, nous le désirons plus que n'importe qui. Voui. Nous l'attendons. Sommes prêts à le provoquer, mais dans les limites de la catégorie du poids et...

Les reporters approuvèrent. Müller leur chuchota à l'oreille qu'il ne les oublierait pas à la fin du mois.

Sonnerie.

Le régisseur passa la tête.

— Etes-vous prêt ? Encore trois minutes.

— Nous soupons à la sortie, fit Ram, en me prenant par le bras. Je mange quand j'ai le temps avec cette existence de cabotin !

— C'est très mauvais pour votre forme...

— Dites-le donc à Rhoda. Nous la retrouverons au Biltmore.

Ram haussa les épaules avec humeur.

— Qu'importe ma forme ! Je ne suis plus un boxeur ; un saltimbanque, un équilibriste, voilà ce que je suis ! fit-il en brandissant une patte de lapin salie de fard rose.

Le régisseur réapparut :

— En scène ! C'est à vous !

Devant le Biltmore, deux heures plus tard.

Ram très entouré. La petite classe des chasseurs d'hôtel assis sur un banc, en brochette, le regarde bouche bée. Sur le trottoir, des nègres s'empressent, bousculant de grandes malles de théâtre à son nom. Le manager, des billets de chemin de fer de toutes couleurs se déroulant en longs rubans de ses poches, veille à l'évacuation des bagages. Ram ressemble à ces nouveaux rois du cinéma de l'Ouest, nommés stars, auxquels la province commence à s'intéresser.

Je m'étonne :

— Vous ne résidez donc pas à Philadelphie ?

— Je ne réside nulle part. Demain Baltimore. Lundi, Washington. Mercredi, Charleston. Jeudi, Savannah. En tournée, toujours en tournée. Depuis deux ans que ça dure ! Je tourne comme un écureuil dans les quarante-huit Etats.

Il sortit de sa poche un chèque de deux mille dollars, et me le montrant :

— C'est le seul bon moment de la soirée... Moment très

court comme vous pouvez voir puisque voici la plus belle des femmes... Beau matériel, hein ?

Mrs Ram avançait et me serra la main.

— Allons souper.

Nous traversâmes le hall, éclairé par ces mille boutiques qui transforment les corridors des hôtels en autant de rues et prolongent la vue du commerce fort avant dans la nuit.

— Où est Rhoda ?

Nous revînmes sur nos pas. Accompagnée de la vendeuse qui lui ouvrait une vitrine de lingerie, à minuit la belle Rhoda se choisissait un trousseau. Elle ne nous entendait pas. Les objets seuls l'intéressaient. Complètement indifférente aux êtres, n'entendant que son désir, ne voyant que le prix fixe, elle était en ce moment toute à ce problème : devait-elle coucher dans de la soie rose ou bleu pâle ? Je la contemplais, profitant du recul, et sachant qu'il faut se tenir à distance de la beauté, surtout d'une beauté si souvent primée et que seul le gros œil de verre des objectifs peut approcher sans mourir d'amour. J'osa cependant contempler avec calme celle que les magazines appelaient : la girl aux mille carats. Le mot *girl*, qui signifie plutôt jeune fille, survit en Amérique au mariage, et si une femme montre une grâce libre et répandue sur toute sa personne, une virginité dont aucun homme ne saurait avoir raison, elle peut garder ce titre pendant des années.

Rhoda était entourée de curieux, mais non de curieuses, car les femmes s'enfuyaient à son approche, faisant autour d'elle le vide de l'attitude, de sorte qu'elle eût pu se croire isolée dans un monde mâle. Les concours de beauté sur les estrades des plages, les photos bistres des pages de rotogravure, la publicité des autos et des parfums qui s'annexaient Rhoda, en avaient fait une sorte de « réserve » nationale, de propriété commune à tous les hommes, y compris le nègre de l'ascenseur. L'impérialisme américain se satisfaisait de ce monument fédéral et parfait.

Rhoda nous suivait à regret, se regardant dans les glaces. A chacune, son retard augmentait. C'est ainsi au Moyen-Age qu'on croyait capturer le tigre, en lui jetant des miroirs sur sa route. Ram était allé la chercher et ils revenaient vers moi. Adam et Eve. Rythme merveilleux de ces deux êtres ; opposition mythologique de la force et de la beauté. L'homme généreux, puissant, rugueux. La femme lisse, sans autre pli que les plis de ses paupières, avec un cou fier, des reins longs d'ange aptère, un ventre audacieux, le corps droit comme une rue, comme l'élan le plus orgueilleux du Créateur.

— Je suis arrivé à temps, dit Ram en riant. Rhoda s'en était fait placer déjà pour douze cents dollars. Dans chaque ville, nous achetons une malle, pour empiler les achats. Va falloir louer une maison...

— Une maison à New-York, répondit Rhoda, saisissant l'occasion.

— ... Et l'entraînement ? Une maison à la campagne ; très loin, voilà ce qu'il faut, chère...

— Tu ne m'y verras pas souvent.

— Ce serait meilleur pour tous les deux.

Ils se regardèrent avec une haine familière.

Ram avait soudain perdu sa bonne humeur. Sa douceur constante d'homme fort faisait place, par instants, à une violence de primate ; je m'en étais aperçu le jour où je le vis s'impatienter au bas d'un ascenseur ; il avait saisi les poignées et secoué les portes de bronze comme un paravent de papier.

Rhoda essaya de lui répondre. Il l'empoigna, comme un treuil saisit une poutrelle :

— Paix sur la terre ! entends-tu ?

Elle cria, le bras ankylosé, avec douleur, mais sans déplaisir.

— Cela t'est égal que je sois sonné, pourvu que je rapporte de l'argent ? Ces détails n'intéressent pas les gens

dorés. *You blasé girl !* Cependant, tu n'es bonne à rien, pas même à recoudre un bouton.

Rhoda soupira :

— J'exige trop de la vie.

— Et moi, quand je commande, personne sur le pont ! fit Ram en tapant du poing.

Rhoda sursauta et instinctivement présenta le coude, comme un enfant qui aurait peur d'être frappé.

— Je suis fâchée, *baby*.

Nous nous mîmes à table. J'écoutais Ram. Il parlait peu, mais sur un ton à la fois gras et traînant. Qui eût dit maintenant que cet homme avait passé par Columbia ? A vivre dans ce monde américain des pugilistes, que ne relève pas, comme en Angleterre, la présence de lords sportifs, Jack Ram était devenu un hybrique mélange de professionnel, de gentleman et de gymnasiarque.

Rhoda ne disait mot. Elle n'écoutait pas non plus. De ses grands yeux d'un bleu cassable entourés d'énormes cils plantés comme des sabres, elle se regardait ; regardait ses mains avec satisfaction, ses ongles avec perplexité, amoureusement ses bras, louchait sur ses épaules, perdue dans la contemplation de soi-même. Coudes sur table, mains ouvertes, doigts écartés, elle n'osait pas se toucher, comme enduite d'une beauté trop fraîchement peinte. Ram se moquait d'elle.

— Vous avez l'honneur, me dit-il, de souper avec le plus beau dos des Etats-Unis. Primé au concours de New-Jersey.

Je fus seul à manger, car tous deux, elle pour sa taille, lui pour son poids, surveillaient leur régime. Elle ne buvait que du lait ; ascétisme de la beauté. Ram m'expliquait des choses techniques.

— Une rencontre en Europe ? Un homme comme moi ne combat pas en Europe ! Je suis trop cher. Ni Bram-

burger, ni Yule, ni Jamet ne peuvent faire la salle qu'il faudrait.

— Un match avec Nervi, notre nouvelle gloire ?

— Il n'est pas d'une classe internationale.

De temps en temps, on entendait Rhoda qui rêvait, les mains croisées autour du cou, geste si américain et qui fait valoir les bracelets et les bagues :

— Il ne faut pas compter avoir une Packard avec carrosserie française pour moins de six mille dollars...

Ram avait posé sur la nappe ses mains gonflées et ses avant-bras, comme un soldat au camp mange à côté de ses armes. Il haussa les épaules.

— Mon nom n'est pas au palmarès pour toute la vie. Je suis un vétéran. Bientôt, adieu les Packard.

— J'aimerais mieux tout vendre que de m'en passer.

— Depuis combien de temps êtes-vous professionnel, Jack ?

— Depuis trois ans. Après avoir battu Tony Daniels, alors tenant du titre.

— Etait-ce nécessaire d'abandonner l'amateurisme ?

— Le bifteck est-il nécessaire ?

Une jeune femme s'approcha de Rhoda et lui parla à l'oreille.

Mrs Ram sortit avec elle, eut un conciliabule dans le hall et revint à notre table.

— Ecoute, chéri. Une occasion extraordinaire. Il y a ici un trappeur qui arrive de Colombie britannique. Il a des renards argentés superbes, avec queue longue comme cela et pas un poil blanc.

— Il y avait longtemps ! Combien ?

— Pour rien, huit cents dollars. Révillon les vend le double.

Comment ne pas croire cette figure si noble, si belle ; parfaitement, durablement belle. Non pas un petit nez de chien, court, sensuel, bientôt laid, mais un nez de musée,

clé de voûte du visage, poutre maîtresse d'où partaient tous les autres traits, dans la plus pure ordonnance.

Avec la générosité patiente de son sexe, Ram paya. C'était un bison et Rhoda, sur son dos, un oiseau léger qui l'épouillait.

— Ne tirons pas trop sur la banque, dit-il, nous allons la tuer ! La production se maintient difficilement au niveau de la consommation. Déjà mon cachet de ce soir s'est vaporisé ! Et pas de grands matchs en perspective.

— Jackie boy ! Un grand match ? Il ne tient qu'à toi, mon amour. Accepte le défi d'Unger. Le Boche ne peut t'inquiéter, et ce sont cinquante mille dollars, avant le premier coup de poing.

— Unger n'a pas le poids. Il pète du feu, mais il se calmera.

— Autant lui qu'un autre. Il n'est pas dangereux. Le cinéma te garantit trente mille dollars pour trois rounds. Enfin, rien ne t'empêche de t'assurer contre la défaite.

Ram la regarda lourdement.

— Non, fit-il, tu en parles comme quelqu'un qui a envie de sucre candi ! C'est grave de hasarder son titre.

Rentré à New-York, je parlai de tout cela à Brodsky, qui s'y connaissait en boxe, et il ne me déguisa pas sa pensée.

— Ram court après le cachet. A trente ans passés, il a eu le tort de rompre avec Tom Jeffris, notre meilleur manager, le faiseur de champions, pour s'acoquiner avec Müller, qui n'est qu'un entrepreneur de spectacles. Ram se dérobe. Voilà deux ans qu'il s'embusque et s'arrange pour ne plus rencontrer que des gloires locales, choisies. Voyez comme il évite New-York avec soin. Depuis six mois surtout, ce ne sont que forfaits, que reculades. Cela finira par une mise en demeure du Board. Mon sentiment ? C'est un homme fini, *a cheese-champion*, un champion en fromage.

Le public américain, excité par la presse sportive, n'était

pas de cet avis. Il idolâtrait Ram et son terrible punch. Ram saurait bien massacrer n'importe quel Européen de sa catégorie, même cet Unger que l'opinion allemande désignait, après ses récentes victoires à Londres.

Des polémiques s'engagèrent. Qu'en pensait Ram ? Au repos, dans un ranch du Texas, il se tenait coi ; je devinais combien tout ce tumulte devait lui déplaire.

Cependant ces défis internationaux attiraient l'attention des grands organisateurs de rencontre. 500.000 dollars d'entrées assurés d'avance. Rhoda qui, excédée d'une vie campagnarde, fonçait parfois sur New-York en des raids d'où elle revenait chargée de dépouilles, obtint-elle, comme il fut dit, une commission pour agir sur son mari ? Un soir, vers minuit, l'*Associated News* lança la nouvelle : « Défi Unger accepté par Jack Ram pour le premier mars. Quinze rounds de trois minutes ; bourse de cent mille dollars. Rencontre à Madison Square Gardens. »

A l'entraînement dans son camp d'Orangeburg, Van Norden et moi nous trouvâmes Ram. Les tournées théâtrales étaient terminées et le vent de l'Atlantique soufflait sur sa peau désormais sans fard. Il suait sous les sweaters, entouré d'appareils de torture, de tampons comme ceux des locomotives qu'il poussait de l'épaule pour se préparer au corps à corps, d'exercisers, de sacs de sable, de punching balls sous plates formes ou sur ressorts. Tous les muscles, les deltoïdes, les pectoraux, commençaient à bien sortir, soulevant l'épiderme. Les gloires noires ou blanches des quarante-huit Etats, en des cadres pendus aux murs, le surveillaient. Implacables, les appareils de poids et de mesure enregistraient deux fois par jour ses digestions, ses inspirations, ses réflexes, les battements de son cœur. Ram vivait les yeux sur un chiffre : limite de poids, cent quatre-vingts livres.

— Cela te réussit très bien, vieux. Tu n'a jamais été en pareille condition, dit Van Norden.

— Et Rhoda ? demandai-je.

— Elle combine sa robe pour le match.

Pour les payer, ces robes, Ram déclarait dans les journaux que les cigarettes X ne lui coupaient pas le souffle, ou que le Citrol sur sa table, désormais, remplaçait le cidre.

Müller, le manager, avait pris le chronomètre des mains de l'entraîneur ; il se joignit à nous :

— Dans dix jours, vous aurez moulu fin ce grain de poivre qui a nom Unger !

— Moulu ou non, fit Ram, ce sera fini !

Je n'eus pas de peine à croire ce que l'on m'avait raconté de fâcheux sur cet impresario venu tard à la boxe. Sa jactance, sa grossièreté me déplurent, ainsi qu'à Van Norden. C'était peut-être un bon marchand d'attractions, mais il ne savait pas préparer un homme. Il traitait Ram comme ces cogneurs issus du peuple qu'il faut mener à l'abattoir en les confirmant dans l'aveugle confiance qu'ils ont en eux-mêmes. Il commençait la plupart de ses phrases par « J'parie... » et accompagnait son geste en jetant un dollar à terre et en mettant aussitôt le pied dessus, comme dans les trains des courses.

J'ai conservé de cette matinée un souvenir pénible. Ram nous retint à déjeuner. Nous mangions, sans rien dire, des choses préparées sur un poêle au pétrole, tandis que Müller bluffait. Une première pluie de printemps tombait sur cette banlieue boueuse délayée par la débâcle récente. Quelle tristesse d'avoir à défendre un titre, après la joie fougueuse de le conquérir ! Ram m'apparut sombre, peu sûr de lui. Des amateurs, des sparring-partners, vinrent lui donner la réplique avec des gants de huit onces ; on l'opposa à des poids légers, pour la vitesse ; il se mit au travail avec fatigue, visiblement surentraîné, bien qu'il n'appuyât pas les coups. Nous prîmes congé.

— Allez ! Vous pouvez épauler sa chance, *folks*, fit Müller. Ram est plus battant que jamais et résistant comme

un nègre ; la choucroute l'aura cherchée, sa râclée ; sera servie.

— Fritz Unger, Allemand, 178 livres.

— Jack Ram, Américain, champion du monde, 184 livres, annonça le speaker.

Les deux combattants se serrèrent les mains à bras tendus, avec plus de méfiance que de sympathie et, comme si ce contact leur répugnait, ou comme s'ils risquaient gros à le prolonger, se rejetèrent aussitôt en arrière, abandonnant leurs peignoirs et frottant du pied la résine.

Le coup de gong les fit tomber en garde.

Ils étaient nus, sous la pluie électrique précipitée des abat-jour. Chairs roses, caleçons blancs, gants noirs. Eux, les têtes des soigneurs et les plastrons des premiers spectateurs sortaient seuls de l'ombre. Tout le reste se fondait dans un halo de distance et de fumée où brillaient par instants des allumettes. Cent mille poitrines respiraient. On n'entendait que le crépitement des lampes à arc, le déroulement des prises de vue.

Le heurt mat du cuir de gant sur un corps. L'Allemand, prudent, l'estomac derrière ses coudes, le menton derrière ses mains, observait. Ram, au contraire, menait un jeu ouvert. Au-dessus de sa garde haute, je voyais son regard clair et sympathique. Ils étaient si loin l'un de l'autre qu'on n'imaginait pas qu'ils pussent se toucher, mais le poing partait soudain de l'avant-bras, le bras de l'épaule, le dos du rein, le rein déclanchant la jambe et le corps brusquement détendu s'en allait toucher à toute distance.

— Bien travaillé, Ram.

— Gonflé à bloc, le gars.

Müller, la tête sous la première corde du ring, n'en perdait rien.

Ram cherchait la solution rapide, comme beaucoup de vétérans qui ne se fient plus au temps. Avec de grands directs, réguliers comme des coups de piston, il visait le

cœur, l'estomac, que l'autre, plié en deux, protégeait de son mieux par une défense très fermée. Ils sautaient sur place, piétinaient leurs ombres pâles.

A la fin de la troisième reprise, d'abord rose, puis de plus en plus violacé, le corps d'Unger n'était qu'une blessure. Il rougissait même les cordes blanches.

— Il pavoise, fit quelqu'un.

Bien placé, je n'entendais pourtant pas les coups arriver ; mais je mesurais leur force, car le gant de Ram se retirait, laissant chaque fois une meurtrissure sombre. Quant au sang plus rouge, c'était Ram qui en était couvert, car l'Allemand saignait sur lui.

Je regardais mon ami. Tête rentrée, il travaillait avec régularité, paraissait occupé à quelque besogne, comme du jardinage ou un labeur de terrassier, les avant-bras gantés de sang ; il portait ces coups durs, appuyés, très lents des combats de poids lourds ; certains partaient soudain avec une violence inouïe, se détachant d'un rythme monotone. Les populaires avaient raison, Ram mettait le Boche en confiture. Il lui fermait les yeux, lui ensanglantait la bouche.

— Ram joue avec lui. La saucisse n'a pas l'air d'être à une partie de plaisir, fit mon voisin.

— Dix contre un ! Je le prends à dix contre un !

— On dirait les abattoirs de Chicago.

— Il rentre dedans à toutes voiles !

— Il lui abîme le portrait !

Les deux corps parfois se manquaient : alors les hommes restaient immobiles, étreints, les bras noués comme d'immenses cerfs engagés dans leur ramure ; ils penchaient au-dessus des cordes qui ne leur allaient pas à la ceinture, prêts à culbuter. On entendait aboyer l'arbitre, sans arrêt :

— *Break ! Rompez !*

Le gong retentit.

Chacun des deux adversaires tomba assis, les bras

étendus sur les cordes, les jambes allongées, la tête renversée, comme chez le barbier, sous l'eau vaporisée. On entendait claquer les serviettes, se cogner les brocs, tandis qu'une odeur d'embrocation, de vinaigre et de camphre piquait les yeux. Respirant avec régularité, Ram paraissait dormir, tandis que ses soigneurs lui roulaient les cuisses entre leurs doigts. On ne pouvait se lasser de regarder ce beau torse, ou la courbure de son dos quand il reposait en avant, les coudes sur les genoux. Il n'était presque pas touché, à peine en sueur. Müller, triomphant, parlait, riait haut, l'instant d'après le caressait à la nuque comme une mère, lui murmurait des douceurs. A l'opposé, en diagonale, l'Allemand n'avait plus forme humaine ; un étalage de boucher que rien n'arrivait à nettoyer. Le sang réapparaissait sous l'éponge. Les sogneurs déroulaient des serviettes de leurs poches, de leur ceinture, d'autour du cou ; aussitôt, elles devenaient vermeilles. Son manager lui faisait la critique du combat, tout en lui massant le cœur, en lui desserrant la culotte, mais l'autre ne paraissait pas entendre. Il haletait, avide d'oxygène, n'ayant à respirer que l'air alourdi par les cigares. Enfin, il ouvrit les yeux, fit signe qu'il n'en voulait plus ; il cracha rouge dans la cuvette d'émail ; mais à ce moment, le gong annonça la reprise.

— Seconds dehors !

Il fut jeté en avant, face à Ram, tandis que les aides enjambaient le ring et disparaissaient derrière les tendeurs.

Immédiatement, Ram envoya son adversaire dans les cordes, d'où il rebondit, comme une balle sur une raquette, pour rouler à terre. Sous la violence du choc, les cordes continuaient de trembler, ainsi que des fils électriques.

— Cinq, six...

Unger ressemblait à ces morts dont on dit : il a fini de souffrir. Etendu sur le sol, les bras en croix, sous l'intense lumière des projecteurs, il semblait faire la sieste, l'été, au soleil.

— Sept... huit...

A huit, il se releva, très ensommeillé, reprit une garde désunie, tête basse, jambes tremblantes, puis, avec des yeux de cadavre, porta quelques coups dans le vide.

— Jack le possède, dit un journaliste. Il n'attend que la fin du contrat avec le cinéma, au sixième round, pour l'endormir.

Au sixième round, en effet, l'Allemand tituba. Il se protégeait la mâchoire, comme s'il avait mal aux dents, les mains aux oreilles. Il essaya du corps à corps, mais ses bras étaient sans force. Sous la poudre de lumière qui tombait d'en haut, on le vit s'accrocher à son adversaire. L'arbitre s'employait à l'éloigner, le rappelant à l'ordre. Mais l'autre ne comprenait plus, n'entendait plus. Pour reprendre haleine pendant un dixième de seconde, il posa le menton sur l'épaule droite de Ram ; celui-ci se déroba, et son poing retourné vint heurter le menton de l'Allemand.

Sous la violence de l'uppercut, on entendit la mâchoire se refermer comme une boîte.

Un nouveau coup de gong sauva Unger, qui retomba assis sur son tabouret, la tête en arrière, comme égorgé, rouge et livide, pareil à un Christ de pieta, entre les bras de son manager. Celui-ci, un francfortois gras, la poitrine velue visible par l'échancrure d'un col Danton, considérait attentivement son poulain. Il le tâta, passa doucement sa main sur les épaules meurtries, parut examiner avec attention les boursouflures des ecchymoses. Soudain, on vit tomber quelque chose au milieu du ring, comme une bombe.

— Il jette l'éponge !

— Les choucroutes abandonnent !

Cent mille spectateurs debout hurlaient, entonnaient le *Yankee Doddle* ! Müller embrassait Ram. On emportait Unger au vestiaire, tandis que déferlaient de grandes vagues de coups de sifflet, comme des milliers d'hirondelles autour d'un clocher.

— Annoncez ! An-non-cez !

L'arbitre consultait les juges. Il y eut une scène courte et confuse à laquelle le public ne comprit rien. L'énorme arène tremblait sous les trépignements, la verrière vibrait sous les cris. On voyait s'agiter un océan de têtes noires, blondes, chauves, crépues, luisantes, et toutes les formes de chapeaux.

L'arbitre s'avança.

— Il y a plainte. Le résultat ne peut être proclamé avant qu'il ait été...

— A bas les juges ! Rendez l'argent ! !

— ...statué...

— Hou ! Hou !

— ...par les délégués de la Fédération.

Le ring présentait un spectacle peu commun. Des hommes en habit, d'autres en maillot et pantalon blancs, d'autres en robe de chambre, la serviette au cou, ou en manche de chemise avec visières vertes, s'interpellaient, s'injuriaient.

Je vis Ram s'approcher des juges. On retenait Müller, prêt à sauter à la gorge du manager allemand. Ram prit les lacets de ses gants entre ses dents et commença à défaire celui de gauche, tandis qu'on lui retirait le droit. J'aperçus ses mains bandées... Ensuite la foule l'entoura et tout disparut dans la mêlée. Les journalistes enjambaient les cordes ; derrière, les policemen de service faisaient usage de leur massue contre les populaires dont l'enceinte commençait à craquer. On eût dit les abords d'une prison un jour de lynchage Comme des fous, les reporters hurlaient dans les téléphones, à mes côtés :

— Ram a triché... *Foul play* !

— Il y avait des pierres dans ses gants !

— Du plâtre !

— Un fer à cheval !

— Pas étonnant que le Boche soit dans cet état !

— Accusation imbécile !

— Le prestige de l'Amérique en jeu !

— Experts convoqués... !

— Jury d'honneur...

La voix d'un géant ventriloque retentit dans le haut-parleur :

— Décision définitive à minuit.

Il y a bien longtemps de cela. Cependant, je n'ai rien oublié de cette extraordinaire soirée. L'émeute. Le bruit des lampes brisées. Les charges de police dans Madison Avenue, les pompiers inondant les manifestants à coups de lance et les dispersant ; la foule dans Times Square autour des transparents, comme des bactéries dans un bouillon de culture, l'émotion dans les cinémas, les éditions spéciales : « Un des plus grands scandales dans l'histoire de la boxe ». « Dix mille dollars de dégâts à Madison Square Gardens ». J'entrai au Herald dans la salle des dépêches. Les nouvelles du monde entier continuaient d'affluer, mais personne ne les lisait plus, tous les rédacteurs de nuit, les photographes de service, les typos, désormais massés au poste d'arrivée de l'*Associated News*.

A minuit deux, un silence terrible :

« *A la suite d'une décision de la New-York Boxing Commission, le match entre l'Allemand Unger et l'Américain Ram est déclaré nul. Ram suspendu jusqu'à nouvelle enquête.* »

Ram suspendu ! Je restai stupide. Ram coupable ! Un coup au-dessous de la ceinture, un arbitre acheté, tout était possible dans ces grandes rencontres, mais une décision pareille, une culpabilité certaine, comment l'imaginer, comment comprendre ?

Je descendis, hélai un taxi, me fis conduire au cercle. Dans l'antichambre, je trouvai Van Norden. Il avait dû se battre, car son plastron était cassé et il n'avait plus de boutons à sa chemise.

— J'espère que vous savez la nouvelle ? me cria-t-il, radieux.

— Naturellement. Match nul. Ram susp...

— Mais non ! Celle qui vient de parvenir à la minute ! Lisez le ruban : Ram est innocent ! Le manager Müller a fait des aveux complets. C'est lui qui avait truqué les gants.

— Comment cela ? Les gants se tirent au sort sur le ring !

— Non, pas chez nous. Ils se tirent au sort dans l'après-midi, après la pesée. Comme Ram a une patte peu ordinaire, Müller a déclaré qu'ils étaient trop étroits. On les lui a laissés quelques instants pour les élargir... Il en a profité pour cacher dans le crin de celui de droite une plaque d'acier légère et très dure. La chose avait été si bien préparée, que personne ne s'est aperçu de rien.

— Mais l'entraîneur de l'Allemand n'est-il pas venu, comme d'habitude, dans la loge de Ram, avant le combat, vérifier les gants ?

— Il n'a examiné que les bandages. Les Boches ne sont déjà pas si bien vus... Il n'a pas osé exiger qu'on lui présente à nouveau les gants.

— Et comment s'est-il douté... ?

— Après avoir remarqué que seuls les coups du droit massacraient son poulain. Les docteurs de service ont été aussitôt de son avis.

— Vite, une fiole en l'honneur de Jack !

Lorsque nous eumes vidé le Pommery, je dis :

— Ne croyez-vous pas que nous pourrions essayer de joindre Ram ?

— Je crois aussi.

Il était une heure du matin. Nous nous rendîmes chez notre ami, dans la Vingt-deuxième rue. Il n'était pas rentré. Une servante de couleur nous ouvrit. Son appartement était désert. Petite garçonnière, où Rhoda habitait avant son mariage. Le dénuement atroce, l'anonymat désespéré de ces logements américains me frappa. Cela ressemblait à six millions d'autres intérieurs dans New-York.

C'était ça, un foyer ? Pas un souvenir de famille, pas un objet d'art, nulle photo, nul bibelot (en France, il y aurait eu au moins une pendule...) Rien qu'un aspirateur électrique, une valise pleine de souliers pas faits, des chandails ; dans la cuisine, à l'évier pas lavé, des bouteilles vides, un poinçon à casser la glace, un couteau courbe pour décortiquer les grape fruits, des boîtes de conserves, un peu de bacon brûlé au fond d'une poêle.

Nous redescendîmes, entrâmes chez Lüchnow's, où Ram parfois vidait une chope avant d'aller se coucher. Personne. Nous retournâmes chez lui ; en vain. La pluie tomba, mêlée de giboulées neigeuses. Nous passâmes la nuit un peu partout.

A peine eus-je quitté Van Norden que je me heurtai, dans Times Square, aux vendeurs des premiers journaux du matin. J'achetai le *Herald Tribune.* En caractères si gros que je ne les vis pas tout d'abord, je lus :

Fin tragique d'un champion.

« A l'issue de l'étrange combat qui s'est déroulé hier soir à Madison Square Gardens, Jackie Ram s'est fait sauter la cervelle, dans un taxi. La décision des juges, qui, à la suite des aveux du manager, innocentait absolument le champion des mi-lourds, est arrivée trop tard. Le grand pugiliste, une des plus pures figures du ring américain, transporté à l'hôpital, avait cessé de vivre. »

(à suivre) PAUL MORAND

Les chevaux ont une sorte de courage ; quand ils sentent que la boue prend le tombereau, ils se jettent en avant ; le spectateur voit alors ce que c'est qu'un paquet de muscles ; il peut comprendre, en partant de là, tout l'emportement et toutes les passions. Cependant le conducteur des chevaux, assez froid, fait aussi l'emporté, donne de la voix, donne du fouet ; il ajoute au courage naturel une petite dose d'épouvante, et le tombereau est tiré du marécage. Ces scènes de forces me revenaient à l'esprit comme j'entendais un dialogue entre deux hommes. L'un disait, montrant un sol boueux : « Je ne me tirerai pas de là avec une charge de moellons. » Mais l'autre répondait : « Tu ne t'en tireras pas, si tu regardes. Il faut faire travailler les chevaux. »

J'admire une équipe d'hommes tendus et tirant sur un câble. Mais on ne m'ôtera pas de l'idée qu'ils tireraient encore mieux si quelque conducteur d'hommes leur donnait du fouet. Naturellement il faut supposer que ces hommes n'aient pas plus de liberté, pas plus d'espérance, et par conséquent pas plus d'idées que n'en ont les chevaux. A ce point de civilisation, il suffirait de faire claquer le fouet ; peut-être saurait-on alors ce que l'homme peut faire. Et que de produits alors ? Quelle richesse sur la terre !

Bon. Mais essayez seulement de fouetter un homme attelé ; vous aurez aussitôt la foule sur le dos. L'esclavage n'est plus, l'homme n'est pas un outil ni un instrument pour l'homme. Le maître du cheval peut bien user son cheval en dix ans ou en deux ans ; c'est son affaire. Mais le maître de l'homme, non pas. Ou, pour mieux dire, il n'y a point de maître de l'homme. Nos Grands Messieurs voudraient dire que c'est bien regrettable, mais ils n'osent pas le dire ; ils essaient tout au moins de le penser, mais ils n'arrivent seulement pas à le penser. Un mouvement de colère n'est pas une pensée. C'est pourquoi la poli-

tique de nos Grands Messieurs me fait rire ; ils ne savent que dire : « Production ! Prospérité ! » Ils ne vont pas plus loin. Le chemin est dangereux. Ces fiers-à-bras marchent sur des œufs. C'est qu'ils aperçoivent la réponse ; c'est qu'ils la font à eux-mêmes ; c'est qu'ils ont en eux-mêmes leur ennemi, qui est l'homme. Ils regrettent un peu de s'honorer d'être des hommes. D'où la colère. D'où l'invective.

Mais quelle est donc cette réponse ? Ceci : « Produire pourquoi ? Produire pour qui ? Est-ce qu'il n'y a pas assez de produits ? Et s'il n'y en a pas assez, pourquoi tous ces travaux de luxe ? Pourquoi ces avions ? Pourquoi ces automobiles au large dos ? Pourquoi cette folle vitesse ? Pourquoi tant de puissance aux mains de cet homme ennuyé ? Pourquoi ces trains de luxe, et cet écouteur de Radio sur la tête encore ? Pourquoi tant de grandes maisons fermées ? Pourquoi tant de parcs déserts ? Tout dit, au contraire, tout crie qu'il y a assez de produits, mais que les produits sont mal répartis, et de toute manière ; car les travailleurs sont mal payés ; mais la vraie raison en est que l'on fabrique trop de choses inutiles, ce qu réduit la provision des choses nécessaires. » Et cela revient à dire que l homme n'est pas un outil, comme est le cheval.

Après cela qu'on nomme rationalisation l'art de fouetter ; que le fouet soit plus doux qu'un ruban de soie ; que le discours du conducteur d'hommes soit plus sucré que le miel ; que l'éperon, enfin, ne fasse point venir le sang, cela déguise l'idée, mais ne la change point. Il s'agit de faire travailler l'homme. Il s'agit de le forcer habilement, et jusqu'à ses limites. Comme si la production était par elle-même un bien. Mais cela, il faudra le prouver. Et il faudra prouver aussi que, les fruits du travail augmentant, la part du travailleur augmente par cela seul. Et l'on viendra à examiner si ce n'est pas le contraire qui est vrai ; si ce n'est pas l'excédent, et cette ivresse de produire, qui fait que les biens les plus nécessaires sont bien loin d'arriver au niveau qui serait raisonnable si le grand compte était fait. Ainsi, par cette imprudence de l'homme qui tient le fouet, on va refaire le grand compte, et de nouveau traiter de l'homme comme fin. Le vrai discours de l'homme va sortir. Attention.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Les Deux Rives.

Valéry dit qu'il a vu, devant Stendhal, « Pierre Louys insulter cette prose intolérable, jeter, piétiner le *Rouge et le Noir*, avec une étrange et juste fureur ». Victor Hugo, trouvant un jour chez lui, à Guernesey, Rochefort en train de lire ce *Rouge*, lui dit : « Comment pouvez-vous lire ça ? Vous comprenez donc le patois ? » Flaubert écrivait en 1852 : « Je connais le *Rouge et le Noir* que je trouve mal écrit et incompréhensible, comme caractères et intentions. Je sais bien que les gens de goût ne sont pas de mon avis, mais c'est encore une drôle de caste que celle des gens de goût, ils ont de petits saints à eux que personne ne connaît. C'est ce bon Sainte-Beuve qui a mis ça à la mode. On se pâme d'admiration devant des esprits de société, devant des talents qui ont pour toute recommandation d'être obscurs. Quant à Beyle, je n'ai jamais rien compris à l'enthousiasme de Balzac pour un semblable écrivain, après avoir lu le *Rouge et le Noir.* »

Il y a là une ligne du paysage littéraire français aussi reconnaissable et manifeste que, sur une carte géologique, la rupture de voûte entre les Vosges et la Forêt-Noire. C'est, si l'on veut, la bataille autour du Vicomte. Chateaubriand savait fort bien ce qu'il disait quand, dans les *Mémoires,* il parlait de « ses enfants ». Mme de Chateaubriand ne lui en avait pas donné, ni ses nombreuses maîtresses. (Ce qu'il a dû leur servir de fois sa rengaine : la vie m'a été

infligée... Mon père aurait beaucoup mieux fait... Il ne faut pas infliger la vie... Un fils de moi ce serait évidemment le roi de Rome à Vienne !) Ses enfants, en son langage, c'étaient ses fils littéraires, les romantiques, qu'on voit d'ailleurs, avec les emprunts que leur fait le style des *Mémoires d'outre-tombe,* nourrir filialement leur père. Il est exact que Louys, Flaubert, Hugo, peuvent passer plus ou moins pour les fils de Chateaubriand. Nous avons même là les quatre générations des Burgraves : Chateaubriand-Job, dans sa légende de déploration féodale et d'amours romanesques, Hugo-Magnus, pour qui la France, en 1852, sera un théâtre sur lequel on le verra bondir en criant :

Faites-nous un gibet digne d'un empereur !

Flaubert-Hatto, avec sa truculence agressive et ses airs de pirate normand. Et le bon Pierre Louys, c'est le jeune Gorlois : il fait bien des Epigones ! Voilà une famille ! Elle n'existe plus, ses domaines ont passé en des mains étrangères. On lit bien parfois, d'un poète de province, des vers hugoliques ; on pêche dans une harangue académique une clausule vicomtale ; on trouve à l'étalage des libraires un nouveau roman historique et salammboïdal. Et l'on pense à des descendants de grandes maisons, devenus chauffeurs de taxi. Je crois que la dernière forte figure de la famille aura été Anatole France, de qui le père, France Thibaut, avait formé l'oreille en parodiant à table, caverneusement et inlassablement, les phrases du Vicomte, et qui est à peu près aux Burgraves ce que l'admirable Arioste fut aux *Roland* et aux *Amadis.*

On peut tenir Stendhal pour le chef de l'opposition à la famille du Vicomte. Et l'opposition à Stendhal marque et unifie cette famille. Anatole France, bien qu'avec lui le trésor des Guelfes entre dans sa période de consommation, et qu'il parle avec irrévérence des portraits de son grand salon, témoigne de sa race par un anti-beylisme silen-

cieux, mais profond. Comme dans la Vérone des Capulet et des Montaigu, il semble qu'il faille choisir entre les partis. M. Victor Giraud a entrepris un ouvrage sur la *Religion de Chateaubriand*, et, de ce qu'il professe pour le vicomte une admiration profonde, se doit de passer devant la maison de Beyle en mordant son pouce ; il estimait, dans une phrase presque célèbre, et que Souday citait volontiers, que la seule question à se poser au sujet de Stendhal, c'est de savoir par suite de quelles détestables erreurs ce mauvais écrivain a pu devenir, ainsi que Saint-Simon disait du fils de son notaire Arouet, une manière de personnage dans la République des Lettres.

Il y a un autre grand ami de Chateaubriand. C'est l'exquis chanoine Mugnier, aumônier de la Vallée-aux-Loups, confesseur de mesdames de Beaumont et de Custine. Je suis persuadé que son opinion sur Beyle (dont je m'enquerrai au premier jour) doit être plus nuancée et modérée. Je doute cependant qu'il garde grande sympathie à celui que Valéry appelle un Gaudissart descendu au *Grand Hôtel de l'Europe et de l'Amour* ; que M. Guizot déclarait un polisson, sans doute parce qu'il avait caricaturé, sans le connaître, dans *Armance* le salon de madame de Broglie ; et qui eût représenté volontiers pour madame Récamier, s'il eût tenté la moindre avance vers l'Abbaye-aux-Bois, le type de l'indésirable. J'imagine cependant l'arrivée du chanoine Mugnier au Paradis. C'est une année où les gens sont très vertueux, et où saint Pierre ne sait où loger les clients : « Ah monsieur le chanoine ! dans quel moment on vous voit ! Le Paradis aujourd'hui, on dirait le Mont Saint-Michel le 15 août ! Parce que c'est vous, j'aurais encore deux petites places ; l'une dans le quartier du haut, une grande chambre avec vue panoramique et oratoire, chez M. Bossuet, pas très loin de chez M. de Chateaubriand ; l'autre dans le bas, au faubourg tout près du Purgatoire, chez M. Henri Beyle. Laquelle voulez-vous ? — Diable ! Chez M. Bossuet,

doit y avoir M. Brunetière ? — Justement ! Tenez, on l'entend d'ici. — Oui. Et même s'il n'y était pas, je crois que j'aimerais autant que vous me donniez mon billet de logement chez M. Henri Beyle. — J'y ai déjà mis M. Valéry. — Parfait, grand saint ! l'éternité est belle... »

Je m'avance peut-être un peu en prêtant au chanoine Mugnier plus d'amitié pour Beyle que n'en comportent ses liaisons avec la Vallée-aux-Loups. Mais qu'il en soit ou qu'il n'en soit pas, je crois qu'au-dessus de la mêlée, je veux dire entre les Capulet vicomtaux (la Juliette du romantisme féminin) et les Montaigu beylistes (le Roméo de la *Chartreuse*) il y a un point de vue possible du duc de Vérone : celui du père commun qui juge, classe et utilise ces dissensions dans le cadre de l'Etat. Et aussi, plus haut encore, un point de vue de l'amour créateur : celui qui rejoint la fille des Capulet et le fils des Montaigu, Entre les *Mémoires d'outre-tombe* et la *Vie d'Henri Brulart,* irons-nous crier sur l'un : *Raca !* pour la plus grande gloire de l'autre ?

Du point de vue de la critique, celui que nous baptisons noblement point de vue du duc, cela va évidemment tout seul. Nous badinons avec l'amour. Et nous ressemblons moins au duc qu'au bailli d'*On ne badine pas* qui résoud les difficultés entre Camille et Perdican par cette décision : « Je vais m'enfermer dans mon cabinet ! » Mais quand au lieu de jouer sur un registre d'idées on parie sur un tableau de vie, où il y a un rouge et un noir, quand on passe, comme le Socrate du *Phèdre,* de la critique à l'amour, cela devient plus délicat. Certains se sont trouvés dans la position de l'animal de Buridan. Même aventure peut nous arriver. Et je pense ici à Barrès.

Barrès a écrit pour la *Correspondance* publiée par Paupe et Chéramy, une préface savoureuse et pleine de sens. A vingt ans, dit-il, il était à Rome, et parcourait la ville avec les *Promenades* pour guide. Il parla de ce livre à la Villa Médicis, où un artiste lorrain le faisait dîner, et

qui était dirigée par un Grenoblois, le peintre Hébert. Celui-ci se disait cousin de Stendhal, l'avait connu à Civita-Vecchia, où ses parents lui avaient commandé de l'aller voir à son arrivée : il en avait gardé le souvenir d'un vieux monsieur quinteux, qui s'ennuyait, ennuyait les autres, et à qui le pape avait interdit, paraît-il, de venir à Rome. A la table de la Villa il y avait ce soir-là (c'était vers 1887) le vicomte Eugène Melchior de Vogüé, qui prit la parole après Hébert, et dit à Barrès : « N'aimez pas trop Stendhal : c'est un mauvais maître. »

Le vicomte de Vogüé a tenu de la manière la plus honorable, pour sa génération, la place du vicomte de Chateaubriand. Par sa bouche, parlait à Barrès toute une famille d'esprits. Une querelle séculaire se réveillait. Dehors, sous les arbres du Pincio, sans doute des Capulet et des Montaigu se rencontraient et se défiaient. Et j'imagine que Barrès faisait l'enjeu de leur lutte.

A cette heure, le jeune bourgeois, plus ou moins sorélien, de Nancy, se sent fort étranger au gentilhomme traditionnel et décoratif de l'Ardèche. Il le rejette d'un coup d'œil vers l'encrier de M. de Chateaubriand, et il opte pour Stendhal. Il esquisse *Sous l'œil des Barbares*. Il prépare *Un Homme Libre*. Et ce sont des livres stendhaliens, des livres déposés par l'époque que Stendhal prévoyait (avec une sûreté digne de l'artilleur Bonaparte quand il calculait le point de chute des boulets de sa batterie) lorsqu'il disait : Je serai compris vers 1880 ! Je remarque cependant que Barrès ne nomme point Stendhal parmi ses intercesseurs, et qu'il lui préfère Benjamin Constant et Sainte-Beuve ; que peut-être ce prudent Lorrain avait tenu plus de compte qu'il ne dit du conseil distant de M. de Vogüé. Il ne s'est point porté sans réserve du côté Beyle. On ne le réputera que demi-beyliste. C'est que sa destinée était de jouer un rôle, ou plutôt de tenir un équilibre, entre une attitude et une solitude. Chateaubriand est un maître de l'attitude

décorative, Stendhal un maître de la solitude ornée. Barrès n'entendit jamais sacrifier l'une à l'autre. Il joua, d'ailleurs avec mesure, tact et probité, sur les deux tableaux. Chateaubriand, cependant, parut l'emporter sur Stendhal. Barrès sentit plus ou moins que Stendhal se fût quelque peu moqué de lui. Il n'eût pas voyagé volontiers avec ce gros homme, se fût trouvé moins à l'aise à sa table d'hôte qu'à celle de son cousin Hébert et du vicomte de Vogüé. Mme Récamier eût renvoyé Stendhal à l'office. Et pour l'auteur du *Jardin sur l'Oronte* une des raisons délicates et pathétiques de vivre était ou eût été une Mme Récamier romantique. Personne n'eut jamais l'idée d'appeler Barrès M. de Stendhal. Les deux surnoms de ce genre qu'il reçut furent Mademoiselle Renan, dans sa jeunesse, et M. de Chateaubriand, dans son âge mûr. Qu'entendait-on ici par M. de Chateaubriand ? C'est plus facile à sentir qu'à dire : une lanterne des morts, une grande figure poétique, romantique, de droite, liée avec un passé, qui fût déjà d'outre-tombe, qui unît dans le même profil de médaille la race et le génie, qui rendît un son familier de cloche sur un paysage, qui érigeât plus ou moins sur les sommets de la littérature ce que le Liszt, chanoine d'Albano, de la magnifique photographie reproduite dans le livre de Guy de Pourtalès, met sur les sommets de la musique. Cependant Barrès n'aimait guère qu'on lui donnât ce titre. Le joli parallèle Barrès-Chateaubriand qui a été recueilli dans la *Danse devant l'Arche* d'Henri Franck lui déplut fort. Pendant la guerre, un jour qu'on faisait visiter le front à des civils de marque, de malicieux officiers avaient mis Barrès dans la même voiture que Joseph Reinach. (Barrès avait d'ailleurs accepté l'union sacrée avec toutes ses conséquences). On leur faisait voir des tranchées allemandes abandonnées. Barrès, quand il en eut visité une, resta dans la voiture et se mit à rêver aux mirabelliers de Charmes ou aux roses de Chiraz. Reinach, qui trottait allègrement partout, lui

cria de loin : « Allons, monsieur de Chateaubriand, venez voir les huttes des Natchez ! » M. de Chateaubriand se tut, mais jugea cette insolence insupportable.

Ni Henri Franck, ni Reinach ne se trompaient En Barrès mûrissant, Chateaubriand a gagné sur Stendhal, et Barrès savait que sa destinée était d'équilibrer par un chef-d'œuvre pareil et parallèle les *Mémoires d'outre-tombe*. O retours, dessin et galbe de l'imprévisible durée ! C'est à Rome, sur le Janicule, le 16 octobre 1832, que Stendhal commence la journée qui se terminera par la décision d'écrire la *Vie d'Henri Brulart*. Il l'écrivit certainement pour lui, hypothétiquement pour le public de 1880. A ce moment, pense-t-il, ce sera un truisme de dire que M. de Chateaubriand est un écrivain détestable, une « sorte de Balzac » ! Guez de Balzac, bien entendu ! Pour que Stendhal croisse et trouve son public, il faut donc que M. de Chateaubriand diminue, et perde le sien ? C'est là un parti net, très intelligible en 1832, et en somme très intelligent. Pourtant la prédiction ne s'est réalisée qu'à moitié. Elle est de ces systèmes vrais par ce qu'ils affirment et faux par ce qu'ils nient. Chateaubriand est resté, et Stendhal est arrivé. Il est vrai que Stendhal se trompe moins qu'il ne semble. En 1832 il ignorait les *Mémoires*. Le Vicomte, pour Beyle, c'est le Vicomte sans les mémoires. Et sans les mémoires Stendhal avait presque raison. Je dis presque, car, du Janicule ou du Pincio, Chateaubriand pourrait en appeler à Rome. *Provoco* ! Et la *Lettre sur la Campagne Romaine*, comme à notre goût encore elle refoule et domine les *Promenades dans Rome* ! Mais enfin on ne lit guère plus le *Génie du Christianisme* que le *Socrate Chrétien*, et l'on se moque des *Martyrs*. La comparaison avec Guez de Balzac tient. Et, grâce aux *Mémoires*, un monde littéraire Chateaubriand-Stendhal tient aussi. Un Barrès nous développe à point leurs deux registres équilibrés.

L'exclusive infligée à Stendhal par Hugo, Flaubert et

Louys (joignons-y Melchior de Vogüé pour sa phrase de la Villa Médicis. qui a la pureté, la signification et la suite d'un mot d'ordre), cette démarche massive et cette formation par escouade du parti de M. de Chateaubriand, nous les dominons et nous leur voyons dans les grandes manœuvres de la littérature une place instructive. C'est le moment de la critique sur le terrain. Elle pourrait durer longtemps. On arriverait peut-être à se rendre compte qu'entre Chateaubriand ou Flaubert d'une part, et Stendhal de l'autre, une des principales oppositions consiste dans la différence de deux rythmes de durée littéraire. La question du vieillissement est aussi délicate en matière de littérature qu'en matière de vins ou d'alcools. On sent qu'une phrase de Stendhal, une page de la *Chartreuse*, ont vieilli bien moins qu'une phrase de Flaubert, une page de *Madame Bovary*. Est-ce tout bénéfice pour Stendhal ? En somme il y a les œuvres qui ne vieillissent pas parce qu'elles ne vivent pas : laissons les de côté. Il y a les œuvres qui ne vieillissent pas parce qu'elles restent jeunes : c'est le cas d'*Adolphe*. Il y a les œuvres qui ne vieillissent pas parce qu'elles redeviennent incessamment jeunes : c'est le cas de la *Chartreuse*. Il y a les œuvres qui vieillissent parce qu'elles se démodent : c'est le cas des *Martyrs*. Il y a enfin les œuvres qui vieillissent parce qu'elles sympathisent avec la durée, comme l'eau-de-vie avec le bois du fût, que cette durée même s'incorpore dans leur saveur, et que, pour produire de l'énergie, leur lointain dans le temps se comporte comme une hauteur de chute : c'est l'impression que nous laissent la *Lettre sur la Campagne Romaine*, les beaux morceaux des *Mémoires d'Outre-Tombe*, peut-être *Madame Bovary*. Des hostilités se ramènent à des diversités, ces diversités à une pluralité de choses qui durent.

ALBERT THIBAUDET

SCHOLIES

Lettre à Jean Guéhenno [1]

Mon cher Guéhenno,

vous vous indignez que j'aie appelé les rédacteurs d'*Europe* des moutons de M. Romain Rolland. Souffrez que je vous dise mes raisons de cette rubrique et pourquoi je la maintiens.

J'ai fait, en mes derniers livres, une critique très poussée de l'attitude de M. Romain Rolland dans la question des responsabilités de la guerre, attitude toute sentimentale qui mène directement à l'impunité de tous les coups de force. *Europe* m'a répondu, l'autre jour encore par votre voix, en chantant la belle âme du maître de *Jean-Christophe*, sans entrer dans aucun examen de cette critique. Je ne crois pas que ce silence vienne de ce que vous trouviez mes raisons indignes d'être retenues ; je le crois d'autant moins qu'une revue fort chatouilleuse sur la question des responsabilités de la guerre, les *Libres Propos* (janvier 1930), vient de déclarer que, moyennant une légère retouche, elle est prête à prendre mon argumentation comme base de discussion en cette affaire [2]. J'attribue ce silence à une volonté, chez les vôtres, d'uniquement louer M. Romain Rolland et de rejeter tout débat où vous seriez contraints de lui donner tort. C'est justement ce que je nomme la moutonnerie.

1. En réponse à une lettre de Jean Guéhenno, qui a paru dans *Europe* de février 1930.

2. La retouche qu'on me demande, c'est de souligner que, si la France est moins responsable que l'Allemagne du drame de 1914, c'est par la tenue qu'y eut le peuple, nullement par celle de ses clercs. Ce que j'accorde bien volontiers.

Vous paraissez d'ailleurs penser vous-même que mon jugement pourrait bien trouver crédit, car vous croyez devoir protester que vous ne partagez pas toutes les idées de votre grand homme. Prouvez-le donc, cher ami, et au sujet d'une idée d'importance, par exemple celle-ci, si vous voulez. A côté de ses injustices pour la France de 1914, l'auteur d'*Au dessus de la mêlée* serre sur son cœur avec des larmes dans la voix (p. 41) ce « grand peuple des croisades », cette France (p 122) « dont il n'a jamais pu séparer la cause d'avec celle de l'humanité », cette France qui (p 127) « ne brise pas de chaînes pour en imposer d'autres », etc .. Vous savez comme moi que la France des Chambres de réunion ou de la guerre d'Espagne n'a rien à voir avec la cause de l'humanité ; qu'en 1793, le « grand peuple des croisades » a violé la neutralité de la Hollande avec autant de cynisme que d'autres en ont montré de nos jours dans les mêmes conditions ; que, peu d'années après, il a brisé les chaînes du Piémont et de la Suisse pour lui imposer les siennes ; qu'en un mot de tels mouvements dénotent ou une incroyable légèreté d'esprit ou une odieuse flagornerie nationaliste. Et dois je vous signaler ces innombrables fanfaronnades, nationalistes ou racistes, qu'on croirait échappées de quelque braillerie de Déroulède, et dont je suis sûr que vous êtes le premier à les trouver intolérables : (p. 20) « *Ce n'est pas dans les pays latins* que ce devoir sacré a jamais pu cesser d'être tenu pour le premier » ; (p. 67) « le mépris que j'éprouve pour l'impérialisme prussien, si je ne l'avais puisé *dans mon cœur de latin* » ; (p. 122) « *c'est parce que je suis Français* que je laisse à mes ennemis prussiens la devise : Oderint, sed metuant » ; (p. 10) « *un Français* ne juge pas l'adversaire sans l'entendre » ; (p. 32) « je rougirais de la victoire de la France, si *ma France* l'achetait au prix dont vous payez vos succès sans lendemain » ; (p. 20) « *Notre France* n'a rien souffert de plus cruel que l'attentat contre son

Parthénon, la cathédrale de Reims, *Notre-Dame de France* », etc... Dénoncez ces mouvements, mon cher Guéhenno, avec toute la sévérité qu'ils méritent, et je rentre derechef mes moutons.

* * *

Vous déplorez, dans votre lettre, que depuis trois ans qu'a paru la *Trahison des Clercs*, où je livrais une bataille qui eut, me dites-vous, vos sympathies, je n'en aie plus livré d'autre. Je croyais, avec la *Fin de l'Eternel*, avoir soutenu un second combat où, prenant l'adversaire dans sa riposte même, je marquais davantage encore le bien fondé de mon accusation. Toutefois, comme je l'attaquais cette fois plus au fond, principalement dans sa philosophie, et que vous n'êtes, m'avouez-vous, guère philosophe, cette seconde avance vous aura échappé. L'essentiel est qu'elle n'a pas échappé à tout le monde. Retenons donc seulement votre reproche qui veut qu'en m'en prenant à des Maurras, à des Bainville, je ne fasse que la petite guerre et m'escrime contre des fantômes. Je connais fort bien ce reproche ; il m'est fait journellement par des hommes qui, ayant clamé durant vingt ans que ces écrivains (du moins le premier) sont des esprits du plus haut rang, s'affligent depuis trois ans, évidemment dans mon seul intérêt, de me voir perdre mon temps contre de si minces penseurs. Mais chez vous je sens ce propos plein de bonne foi. Or je le trouve injuste, et qu'il ne s'agit nullement là de « petite guerre ». Et tenez, je pourrais, moi aussi, lorsqu'à l'occasion des *Cahiers* de Barrès vous démasquez la misère d'âme de ce joueur de flûte, lorsque vous bousculez un « conformiste » d'apparence plus amiable que dangereuse, qui essaie de faire de Michelet un historien bien pensant, je pourrais vous dire, moi aussi, que vous faites la petite guerre ; mais je m'en garderai bien, car je trouve que vous faites la bonne guerre, vous endommagez les hommes qui, selon certains, sont de grands docteurs, et

dont vous pourriez bien constater un de ces jours que leur travail ne fut nullement un travail de fantômes. Et souffrez que je vous dise à ce propos combien j'aimerais que vos collègues d'Université fissent de temps en temps, comme vous, la petite guerre, combien je suis confondu de la quiétude avec laquelle ils laissent l'impunité aux malfaiteurs publics. Je connais leur réponse : « Nous n'en finirons plus s'il nous faut dire leur fait aux docteurs pour salons ; et puis cela ne servirait à rien ; le monde n'a d'ouïe que pour les gens de lettres. » Grave erreur. Je n'en veux qu'un exemple. Il y a plusieurs années parut un livre de M. Funck-Brentano, *Le Roi*, dont je n'ai pas besoin de vous dire dans quel esprit il était fait, et qui commençait de s'ouvrir à la gloire séculière. Ernest Lavisse fit dans le *Temps* un article, suivi de réponses aux protestations de l'auteur [1], où il disait : « Il n'est pas une page de ce livre, en tout cas je parierais qu'il n'y en pas deux, où je ne puisse relever quelque erreur » ; et ce fut fini pour toujours du nom même de l'ouvrage. Je demeure persuadé qu'un Seignobos ou un Langlois eussent pu ainsi casser tout net les ailes à une certaine *Histoire de France*. D'ailleurs l'occasion reviendra ; nous retrouverons, peut-être bientôt, d'agréables truquages que les gens sans défense prendront pour de l'histoire ; nous verrons si vos collègues persistent dans un ménagement qui peut malheureusement s'expliquer par des raisons moins nobles que le mépris de la fausse science.

***

Mais le véritable objet de votre lettre c'est d'exhaler la rancœur que vous cause ma conception du clerc. Ce que vous ne me pardonnez pas, c'est de prétendre qu'on soit, « en tant que clerc, obligé à toute la probité et, en tant

1. « Une certaine manière d'arranger l'histoire. » (*Le Temps* du 29 juin, 12, 14, 24 juillet 1913.)

que laïc, autorisé à toutes les malhonnêtetés ». Eh bien, oui, mon cher Guéhenno, j'ose dire cela et le crois juste, si je pose qu'être clerc c'est, par définition, ne vivre que pour la vérité, tandis qu'être laïc, c'est, *également par définition*, avoir des intérêts temporels à défendre, ce qui exigera toujours qu'à un certain moment on estropie la vérité, laquelle est par essence *non pratique, non intéressée ;* d'où il suit que la malhonnêteté fait en effet partie de la définition du laïc, qu'il soit individu ou gouvernement. C'est, sous une autre forme, la thèse, — parfaitement juste pour tout ce qui veut vivre — du préjugé nécessaire. Et je vous accorde fort bien que le laïc peut devenir clerc ; *mais c'est en tant qu'il cesse d'être laïc*, au sens que je viens de dire ; c'est par exemple le cas de la République, laquelle est en effet plus respectueuse du vrai que les autres régimes, mais précisément dans la mesure où elle défend mal les intérêts temporels dont elle a la charge (c'est tout le sens de l'affaire Dreyfus). Tandis que votre prétention, c'est que le laïc peut devenir clerc *en restant laïc*, en restant « fidèle à la terre » ; ce qui me paraît aussi intelligible que de vouloir qu'une figure devienne un cercle en restant un carré. Mais cela, c'est ce que, depuis trois ans, me crient tous mes confrères : « Nous prétendons défendre nos intérêts terrestres, nos nations, notre classe, et être pourtant, et en tant que tels, des serviteurs du spirituel. » Bien que cette thèse m'ait été jetée à la face par maint écrivain catholique, elle est exactement celle du pasteur protestant, lequel entend vivre de la vie laïque et être cependant ministre de Dieu. (D'ailleurs, c'est tout le fond de mes deux livres : le clerc moderne est protestant.) Toutefois, vous terminez en m'assurant que votre prétention, à vous et vos amis, n'est nullement d'être des clercs, mais seulement d'être des hommes ; comme si vous aviez enfin compris, seul peut-être de tous mes censeurs, qu'il y a là deux fonctions qui s'excluent et que, dans la position enfin nette que vous adoptez là, vous êtes inattaquable.

Dois-je vous dire que la laïcisation dont je fais ici le procès, et qui est tout simplement l'absorption de l'idée de cléricature dans celle de laïcité, n'a rien à voir avec cette autre, que je glorifie comme vous, par laquelle les vertus spirituelles ont cessé, depuis quatre siècles, d'être tenues pour le monopole d'hommes porteurs d'un habit clérical ? « La sainteté, exultez-vous, n'appartient plus aux saints, la justice n'appartient plus aux juges, la vérité n'appartient plus aux clercs. » Je m'associe pleinement à votre joie si vous voulez dire que ces vertus doivent être admises aujourd'hui (convenez qu'au fond elles l'ont toujours été) chez des hommes dénués de tout titre officiel pour les exercer. Mais je tiens qu'on ne les trouvera jamais chez ceux qui défendent des intérêts temporels, du moins, en tant qu'ils les défendent — que ces intérêts soient bourgeois ou autres.

Je viens de dire que l'essence du clerc, c'est de n'avoir pas d'intérêts pratiques à défendre. Ce que j'exprimerai encore en déclarant que son devoir est d'étrécir autant que possible cette portion de soi par laquelle toute chose vivante connaît nécessairement ces intérêts, de réduire au minimum sa surface temporelle. De ce point de vue, je découvre qu'une des grandes trahisons du clerc moderne, c'est le mariage, plus exactement l'état de père de famille, avec l'immense surcroît d'intérêt social et le nécessaire conservatisme qui résulte de cet état (ce n'est pas pour rien que les champions de l' « ordre » en appellent toujours aux « pères de famille »). Descartes, Spinoza, Kant, voire Montaigne et Voltaire, n'étaient pas des pères de famille ; je crois que leur philosophie s'en ressentait.

Mais que de manières de servir les passions de la terre et non la vérité ! Dans une très heureuse page, vous nous montrez Barrès uniquement occupé de sentir son « héritage », « ne voulant écrire que ce que lui soufflent ses pères », et ajoutez fort justement : « Mauvaise méthode pour découvrir le vrai. » Mais vous aussi, Guéhenno,

vous êtes préoccupé de sentir votre héritage — héritage de souffrance et de revendication ; vous êtes même fort inquiet à l'idée que vous pourriez cesser de le sentir ; et il ne m'est pas prouvé que l'attachement à cet héritage-là soit un meilleur état pour découvrir le vrai.

* * *

Mais alors vous me dites (pardonnez-moi cet ordre que je mets dans vos passions) : « Soit, j'accepte votre clerc affranchi de toute attache terrestre, uniquement épris de justice et de vérité ; mais j'exige qu'il travaille à faire régner ces valeurs ici-bas, à les transformer en réalités concrètes, et pour cela j'exige qu'il se mêle à la vie, qu'il entre dans la lutte, avec ce que ce mot implique d'émotion humaine et de souffrance. Et je ne veux pas qu'il entre dans la lutte pour un moment, comme l'ont fait un Spinoza ou un Zola, par un mouvement dont vous daignez les louer ; je veux qu'il *vive* dans la lutte, que sa vie soit un combat de tous les jours et pied à pied pour le triomphe de ces valeurs qui sont, dit il, son seul amour. »

Eh bien, mon cher Guéhenno, je vous accorde volontiers la valeur de ce clerc entièrement militant ; je vous accorde même que c'est à lui qu'est dû le peu de bien qui a passé dans l'histoire, le peu de justice que subissent, avec tant de mauvaise grâce d'ailleurs, les sociétés modernes. Mais je voudrais qu'à votre tour vous m'accordiez la valeur — la nécessité — du clerc qui ne descend pas dans l'arène, mais honore le bien dans sa pureté abstraite, hors de toute réalisation terrestre. Je voudrais que vous me l'accordiez parce que vous reconnaîtriez 1° que tout ce qui veut vaincre sur terre est condamné à former un parti, c'est-à-dire à adopter un mot d'ordre, à substituer plus ou moins l'esprit de discipline à l'esprit de vérité (voilà pourquoi j'ai dit que le vrai clerc doit n'être d'aucun parti, et non, comme vous l'avez compris, par culte d'un « dilet-

tantisme » qui m'est odieux autant qu'à vous) ; 2° que tout idéal s'altère en passant dans le réel, que la justice appliquée n'est jamais tout à fait de la justice, qu'il faut donc une corporation qui entretienne la notion de l'Idée abstraite et éternelle, sur quoi vous garderez les yeux fixés, parmi vos approximations humaines nécessairement caduques. Si vous voulez, je dirai que je vous accorde la valeur de ces avocats qui se battent au sein des prétoires pour faire triompher le droit daus les affaires de ce monde ; mais que vous devez m'accorder celle de ces cours suprêmes qui s'emploient, loin des prétoires, à maintenir la notion éternelle de droit et auxquelles les prétoires demandent si, parmi les tumultes de la terre, ils restent fidèles à cette notion. Or, cette valeur conférée à des gardiens de l'éternel, c'est ce que vous ne m'accordez à aucun prix ; c'est la chose dont l'idée seule vous horripile. Vos raisons me semblent singulièrement remarquables.

La première, c'est votre athéisme. Vous le clamez avec une joie sauvage. C'est une vraie danse du scalp. « Les dieux sont morts. Tant mieux. L'éternel finit. Tant mieux encore... » Je crois entendre Maurras et sa fanfare sur son « besoin de manquer de Dieu ». Seulement il y a une différence ; c'est que Maurras veut uniquement que le monde soit fort ; il est donc parfaitement conséquent en flétrissant toute dévotion à une valeur non concrète, non tangible ; tandis que vous voulez, vous, qu'il soit juste ; or je ne vois pas ce qu'est la justice sinon un dieu de votre esprit. Vous voulez, me dites-vous, prêcher aux hommes : « Soyez fidèles à la terre » ; mais, comme vous voulez aussi leur prêcher : « Soyez justes » (ce que ne faisait pas Nietzsche), je ne vois pas ce que vous leur direz quand ils vous répondront qu'ils n'ont point trouvé l'idée de justice en regardant la terre, mais dans leur idéal, et que, pour être fidèles à la terre, ils le seront beaucoup mieux en se passant de cette abstraction. C'est ce que vous répond déjà un peu, je crois, le très terrestre bolchévisme. Permettez-moi de

vous le dire, là réside toute votre faiblesse ; vous ne voulez pas donner les vertus que vous prônez — la justice, le respect de la paix — pour des vertus *religieuses*, pour des valeurs *métaphysiques*, mais pour des vertus *pratiques ;* position que vous ne pouvez tenir qu'en vivant dans un constant sophisme — comme vit le catholicisme d'ailleurs, et pour la même raison, avec cette différence qu'en fait de sophisme il est autrement fort que vous.

Votre seconde raison, c'est votre hérissement devant tout ce qui évoque en vous l'idée d'une caste sacerdotale. J'ai beau vous répéter que les prêtres dont je requiers la magistrature sont du genre des Platon, des Descartes, des Kant, c'est-à-dire des prêtres libres et que je ne réclame l'institution d'aucune officialité ; n'importe, tout cela vous fait penser au clergé catholique et, dès ce moment, vous voyez rouge. Là encore, vous portez le poids d'un héritage.

Mais votre troisième raison est la plus suggestive. C'est votre religion du courage, votre volonté de ne respecter que ce qui vit dangereusement. Les idées qui se contentent d'essayer d'être justes et ne font pas le coup de poing sont taxées par vous de paresseuses. Au fond, vous pensez d'elles bien pis. Dans une de ces critiques martiales qui sont ses propres, M. Léon Daudet déclarait un jour qu'on retrouve dans la *Trahison des Clercs* « cette vieille prétendue antinomie de la pensée et de l'action, argument de tous les poltrons qui se donnent comme habitant la tour d'ivoire alors qu'ils habitent celle de l'hésitation et de la frousse. » Je gage que vous souscririez ce dernier mot. Pour vous mettre en meilleure compagnie, je gage que vous approuveriez Péguy, statuant que le vrai critérium d'une bonne philosophie, c'est qu'elle s'est bien battue. Il y a là de nos jours un mouvement tout à fait général et fort curieux ; bien qu'on le trouve chez Nietzsche et Sorel, il est intimement lié à la démocratie, je veux dire au triomphe des évaluations de l'homme du peuple, lequel n'a de respect que pour les vertus du cœur

et les passions morales et voit dans le tranquille exercice de l'esprit une activité de luxe qui l'inquiète et qui l'humilie. Toutefois la religion qui paraît en votre lettre est moins celle du courage que celle de la souffrance — « tout le monde, dites-vous non sans orgueil, n'est pas élu pour la souffrance » — exactement celle du martyre. Pour vous, le véritable juste est celui qui meurt pour la justice, et le juste qui ne pâtit point n'est pas tout à fait le juste. Loin de moi de méconnaître la noblesse d'un tel fanatisme et ce qu'il a fait dans le monde. Je voudrais seulement vous soumettre une conséquence de cette religion, à quoi vous n'avez peut-être pas pensé ; c'est que vous devez plus de respect à un Lescure ou un La Rochejacquelein, tributaires d'une conception que vous haïssez mais qui sont morts pour elle (le martyre, n'est-ce pas, n'est point un monopole de gauche), qu'à un Descartes ou un Renan, assez proches de votre idéal,

mais qui, sachant l'aimer, n'en ont point su mourir,

et l'ont fort peu cherché. Mais je vous sens assez prêt à accepter cette conséquence.

Au fond, le conflit qui nous divise est éternel. C'est celui qui, depuis qu'il existe des hommes voués à des causes morales, met aux prises le contemplatif et l'actif. L'actif ne peut pas comprendre que le contemplatif soit la plus haute incarnation de la foi, et même, selon la profonde vue de l'Eglise, la forme suprême de l'efficace. Mais le contemplatif, s'il est vraiment celui qui voit les choses dans leur nécessité, doit comprendre cette incompréhension de l'actif, comprendre qu'elle est son essence même et, puisqu'il connaît, lui, la valeur de l'actif, respecter cette incompréhension. C'est ce que je ne fais pas assez pour vous et vos amis. Croyez-le, mon cher Guéhenno : nul ne m'en blâme plus que moi-même.

En toute considération et sympathie.

JULIEN BENDA

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

CLEMENCEAU QUI SAUVA LA PATRIE, par *Léon Daudet* (Le Capitole).

Il y a de longues années, je visitais la villa Hadrien avec une troupe de touristes. Le cicerone, un joyeux drille d'humeur rapide et familière, nous menait à la housarde et comme s'il nous montrait l'habitation d'un camarade : « Entrons maintenant dans le cabinet d'Hadrien... Passons dans sa chambre à coucher... Faisons un tour dans sa bibliothèque... » Mon voisin de troupe, un de ces Italiens pleins de malice dont je pense que le fascisme les a tous mis à l'ombre, me dit en me désignant notre homme du coin de l'œil : « Le drôle abuse de ce que Hadrien n'est pas là... »

J'ai bien souvent pensé à ce mot en lisant certains livres sur Péguy, moi qui sais comment il eût reçu le baiser de communion de leur auteur. J'y pense aussi devant le livre de M. Daudet sur Clemenceau. On frémit, en effet, d'évoquer ce qu'eût été le geste du « Tigre » se voyant traiter en ami par le procureur de ces princes dont il exigea l'expulsion, qu'il qualifiait de princes « germaniques », et auxquels il ne cessa de signifier, chaque fois que l'occasion se présenta, son plus copieux mépris.

Il est de nos jours un genre littéraire, nouveau seulement par sa systématique, qu'on appellerait assez bien la violation de sépulture. Il consiste en effet à se saisir des grands morts et à les travailler comme il sied pour faire d'eux des patrons, ou du moins des adeptes, d'une cause aimée. Les écrivains royalistes n'ont point le monopole de ce genre, mais y sont passés maîtres. Aujourd'hui ils trouvent moyen de tirer à eux Clemenceau le

dreyfusard, l'anticlérical, l'homme du « bloc » ; une autre fois c'est Taine, l'ennemi juré du pouvoir catholique et de l'absolutisme ; d'autres jours, c'est Michelet, Renan, Proudhon, on sait par quels traitements savants. Non moins curieux, encore que moins remarqué, est le cas de Fustel de Coulanges. Quand on pense que la conclusion de la *Cité antique* est une des plus vibrantes apologies qu'on puisse lire en faveur de la conception chrétienne de la Société et de sa substitution à la notion romaine, on admire de voir l'auteur d'un tel livre brandi comme un de leurs maîtres par les pires contempteurs de cette révolution ; quand on songe qu'il écrit (*Id.*, III, XVIII) : « La *funeste* maxime que le salut de l'Etat est la loi suprême, a été formulée par l'antiquité », on demeure rêveur de le voir érigé président de leur dîner mensuel par les thuriféraires d'un faux patriotique. Il est entendu que les morts nous gouvernent ; mais convenons que nous le leur rendons bien.

Toutefois, la vérité n'est pas que nos réacteurs tirent Clemenceau à eux, mais qu'il les tire à lui ; dans leurs effusions avec les mânes du vieux tribun, ils ne font pas de lui un monarchiste, mais ils font d'eux des jacobins. Aussi bien, s'il leur suffit maintenant qu'un homme ait sauvé la France pour qu'ils lui ouvrent les bras, il leur faut accoler Saint-Just et Robespierre. C'est d'ailleurs ce qu'ils font, du moins implicitement. Je disais l'autre jour, dans une réponse à M. Bainville, que tout son patriotisme et celui de ses clients, est jacobin ; de violentes répliques qui me furent faites par les séides de ce penseur n'ont pas soufflé mot sur ce point Et de tout cela sortent deux constatations de haut intérêt pour l'historien. La première, c'est que la conception démocratique du patriotisme est aujourd'hui tellement victorieuse, fait tellement partie de l'atmosphère morale, qu'elle est adoptée, sans même qu'ils en aient conscience, par les pires adversaires de la démocratie. (Ils me diront qu'adopter la conception patriotique de la démocratie ne les empêche nullement d'en repousser les conceptions sociales. Comme si les secondes n'étaient pas une conséquence fatale de la première. Comme si la seule position forte pour les repousser n'eût pas été de rester fidèle à la conception patriotique de l'émigré — par exemple de souhaiter la défaite de la France en 1914, comme le faisait fort logiquement Louis XVI

en 1792). La seconde constatation, c'est qu'il suffit aujourd'hui de s'affirmer patriote pour être taxé de rétrograde ; car le clémencisme de M. Léon Daudet n'empêche nullement qu'on le tienne pour un fossile, bien au contraire ; et rien ne montre mieux combien l'idée de supernation, qu'on s'en réjouisse ou non, est vraiment la réalité mentale d'aujourd'hui.

Quant à l'affinité personnelle de M. Léon Daudet pour Clemenceau, rien de plus explicable. On comprend fort bien la sympathie du fougueux polémiste pour un homme indemne de tout esprit philosophique, de toute pensée de gouvernement, et dont l'essence paraît avoir été le goût du bris, avec ce que ce goût implique d'amour du risque et de souci d'art. Toutefois, ce goût du bris a trouvé, à une certaine heure, l'occasion de s'exercer sur une pièce d'importance. Je propose cette définition de Clemenceau : un casseur d'assiettes, qui a rencontré un jour une assiette qui s'appelait l'Allemagne.

JULIEN BENDA

*
* *

FIGURES, par *Pierre Abraham* (Editions de la N. R. F.).

Ce serait ici l'occasion de rappeler le mot de Pascal, qu'on trouve encore moins de compagnons dans l'étude de l'homme que dans celle des sciences abstraites. Tout ce qui n'est pas catalogué et enseigné en Faculté, cela ne vous amène ni les spécialistes ni le grand public. Ce n'est naturellement pas une raison pour s'en priver.

M. Pierre Abraham nous fait assister à des exercices pratiques sur les visages humains. Il étudie, sans en connaître nommément le modèle, des portraits d'hommes illustres par la pensée ou l'action suivie, et par l'entrecroisement, la rencontre à certains degrés de données diverses, il tente de retrouver l'individu.

La première hypothèse à examiner, c'est celle où l'auteur ne ferait que semblant d'ignorer ses modèles, et se dirigerait (ou s'égarerait très près du but) selon des données morales qu'il connaît déjà. Vous rappelez-vous les illustrations de certains manuels d'histoire, où les portraits sont censés expliquer tout l'homme ? Il va sans dire que pour qui connaît M. Pierre Abraham, l'hypothèse de supercherie doit être

écartée. Peut-être seulement l'identification faite après coup lui a-t-elle fait conserver surtout les cas intéressants ? Cela n'ôterait rien à la valeur de la méthode.

M. Pierre Abraham examine, et élimine aussi, l'hypothèse de souvenirs inconscients. Il faut, là aussi, le croire sur parole. (Je connaissais, personnellement, un peu plus du tiers des documents qu'il reproduit). Mais sa base, naturellement, c'est un grand nombre de portraits dont il connaît les modèles. Il va ainsi du connu à l'inconnu par une série de comparaisons totales ou partielles ; il institue entre les têtes des ressemblances et des hiérarchies. Et quand il révèle directement ce genre de comparaisons, presque toujours les résultats sont curieux. L'auteur lui-même a été frappé par les hésitations de son étude sur deux portraits de Michelet, qui le plaçaient finalement entre Béranger et Claude Bernard.

En dehors de ces exemples, il me semble que les types comme acteurs, orateurs, chanteurs, sont de beaucoup les plus clairs à lire ; qu'ensuite les types de métiers qui demandent une manière d'attention bien nette sont aisés à distinguer les uns des autres, sinon entre eux : le chanteur indiscernable de l'avocat.

Certains éléments nous étonnent davantage : il peut s'agir de l'homme privé autant que de celui que nous connaissons par son œuvre. Il est très bon de noter, par exemple, les ressemblances et les différences entre la tête de Manet et celle de Landru. Mais je ne serais pas content d'avoir classé la tête de Fromentin entre celle de Puvis de Chavannes et celle de Carrière : il faudrait croire que les différences de tempérament qui font la diversité des peintres sont plus faibles que celles qui font la diversité des écrivains.

La manière de critique littéraire que l'auteur de *Figures* pratique d'après le nez des gens a souvent quelque chose de dur et de cru : elle *restreint* brutalement les êtres. Voyez le commentaire sur le portrait d'Emile Ludwig, par exemple. Est-ce une nécessité de la méthode ou l'équation personnelle de M. Abraham ? Je ne sais, mais en tous cas l'auteur d'un tel livre est inexcusable de n'y avoir pas mis son propre visage, qui aurait servi de champ d'observations aux besicles des disciples — et de vengeance, peut-être, aux contemporains commentés.

Il est peut-être regrettable que les morceaux d'exposition générale ne soient point, dans ce livre, à la hauteur des autres : le style net et nourri, à peine parfois inutilement technique, laisse alors la place à des phrases encombrées, trop facilement synthétiques, tour du globe et tour de l'histoire en un instant. De même le premier paragraphe de chaque étude souffre du vague des hypothèses. Ainsi, aux premières lignes sur *Cagliostro :* « l'œil ne voit pas directement l'objet ; il voit une image de l'objet. Le nez aplati et camard, ne sent pas directement l'objet, mais une essence de l'objet. » C'est dommage, car un livre comme celui-là devrait servir aux lecteurs de leçon de style, et leur apprendre à élucider, à rendre claires à eux-mêmes et aux autres ces intuitions, ces jugements de finesse qui rendent sympathique ou antipathique une nouvelle rencontre.

Certes, j'aimerais que l'auteur poussât un peu plus avant sa critique des documents. Qui a vu et enregistré les prodigieux changements d'un visage en un jour, qui a vu combien diverses photos prises en même temps de tel ou tel, diffèrent, se méfiera. Et l'âge non plus n'est pas toujours assez noté.

J'ai cru remarquer que les caractères acquis, la victoire du dedans sur le dehors attendent parfois jusqu'à la cinquantaine pour devenir manifestes. A cette époque de la vie, l'homme digne de ce nom a un visage, *son visage ;* l'homme du commun au contraire devient de plus en plus anonyme.

Enfin, quelle mimique essayait le visage au moment du portrait ? N'est-ce pas essentiel, et impossible à savoir ? Est-ce que cela ne lèverait pas les difficultés de tel ou tel portrait ? Il ne s'agit pas de blâmer le livre, l'auteur, la science des physionomies comme trop conjecturaux, mais de supposer qu'on peut encore réduire et restreindre l'arbitraire. Voyez comme les masques mortuaires sont plus vrais — et refaites le portrait de Sainte-Beuve.

« Tout se paie » dit l'auteur, et « chacun a le visage qu'il mérite ». On tirerait de ce devoir de devenir excellent, que nous impose notre visage mis à nu, un beau petit conte moral dans le goût du dix-huitième siècle. On ne songe pas sans horreur, par contre, que cette science pourrait devenir à la mode autant et plus que la chiromancie. Chacun sait qu'il faut

souffleter rudement les chiromanciens amateurs, quand ils vous prennent la main. Que faire contre les gens qui vous regardent ? Des grimaces ? — Cette science répandue un peu partout mettrait dans presque tous les visages cette souplesse, cette obéissance à la volonté qui ne caractérisent actuellement que les grimes.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LE MUSICISME, par *Jean Royère* (La Phalange, Messein).

Il y a deux parties dans le livre de Jean Royère. La première est celle qui répond exactement au titre, et qui constitue le manifeste d'une école poétique, l'école musiciste, composée, jusqu'à présent, de peu de membres ; mais dont l'existence, la nature, les théories, prolongent avec ténacité, sous un nom nouveau, la figure connue d'une activité littéraire déjà ancienne. Royère a toujours conçu la poésie, la doctrine poétique, la vie poétique, sous la forme d'une prédication et d'une école. Il apporte dans la littérature la vocation pédagogique. Il lui faut des disciples, et il a les qualités qui en suscitent. Méridional chaleureux, il pense par groupes, par zones d'influence. Il y trouve une raison de vivre. J'ai dit ici plusieurs fois quelles furent vers 1910 l'importance et l'action de la *Phalange* dans le mouvement de restauration des valeurs poétiques pures. Le mallarmisme intégral de Royère a annoncé, présagé, dans l'atmosphère d'avant-guerre, la gloire de Valéry et le mouvement d'idées dit de la poésie pure. Le premier emploi de ce mot de poésie pure remonte assez loin : Sainte-Beuve, aux dernières nouvelles. Il se trouve que le premier livre où l'on en use couramment, et de façon répétée, c'est ma *Poésie de Mallarmé*, que j'écrivis en 1911. Mais je n'en tire aucun mérite d'inventeur. Comme Royère le rappelait récemment, il nous arrivait fréquemment de discuter ces questions avec lui, Vielé-Griffin, Robert de Souza. Et c'est du milieu de la *Phalange* qu'est sorti naturellement ce livre. Il n'eût pas été écrit sans Royère. D'autre part, il est certain que l'abbé Bremond a posé ces questions d'une manière heureuse et nouvelle, qu'il en a fait l'organisation critique, qu'il a solidarisé problème poétique et problème

mystique, poésie et prière, que sa lecture à l'Académie a ouvert la trouée par laquelle est passé Valery, à une voix de majorité, et qu'il a commandé en chef devant l'ennemi (comme le P. Bataillet à Port-Tarascon) dans la guerre dite du tortonisme. Tout cela n'a rien que de très honorable pour chacun. Il n'y a pas de quoi se prendre aux cheveux ! Si poésie pure égale musique, une école de poésie pure peut fort bien s'appeler musicisme. Royère ne sera pas embarrassé pour lui écrire de nouveaux manifestes. Jusqu'ici c'est une école à deux : un maître et un disciple, Jean Royère et M. Armand Godoy. Mais il ne semble pas que l'école populiste soit plus nombreuse, ni moins, d'ailleurs. Les écrivains qui fondent des écoles mettent du pittoresque et des drapeaux dans la vie littéraire. Mais ma sympathie ne peut que les accompagner de loin : associations ce n'est pas ma partie.

On trouve ensuite autre chose dans ce livre : trois études de technique poétique sur Boileau, La Fontaine et Baudelaire, qui, à tort ou à raison, paraissent à Royère, dans la poésie française les trois grands fondateurs : Boileau, poète de la métaphore, La Fontaine, poète de l'euphémisme, Baudelaire, poète de la catachrèse. Evidemment tous trois eussent été fort surpris par ces appellations, dont la dernière est particulièrement disgracieuse. Mais Royère y tient. Il se ferait tuer pour la catachrèse, comme M. Léon Blum pour l'antiparticipationnisme : ne mesurons pas la beauté des causes à l'élégance des mots ! Cela n'empêche pas qu'abondent dans ce livre des remarques de détail justes et fines, particulièrement sur La Fontaine, dont peu d'oreilles ont mieux senti la musique subtile que l'oreille de Royère, musicienne avant d'être musiciste. Quant à la théorie générale, il me paraît exact que, comme le dit Royère, le langage poétique procède par répétition et catachrèse. Et je consens que les noms propres employés par Boileau soient des autonomases. Mais le jour où Royère exposerait ces idées justes dans un autre langage que celui des tropes effarés (ceux que l'Académie cachait sous ses jupons avant Victor Hugo) il doublerait le nombre de ses lecteurs, et peut-être celui des adeptes du musicisme.

ALBERT THIBAUDET

* * *

CATHÉDRALE APPARUE, par *François Berthault* (éditions de la N. R. F.).

M. François Berthault possède le plus complet appareil de sorcellerie poétique ; nul ne connaît mieux que lui les formules d'incantation, les cris, les trémoussements pythiques. Je ne crois pas qu'il ait encore, sur ce point, quelque chose à apprendre de Claudel ou de Lautréamont. Il sait ponctuer, interpeller, rompre un rythme, parsemer un orage des fleurs les plus fraîches. Tout cela avec une rondeur, jusque dans l'artifice, qui entretient le lecteur en bonne disposition. On se réjouit de son allure ; on aime à le voir interpeller la mer, à entendre résonner le moule de ses phrases. Car on se dit que son interpellation, dans un avenir prochain, ne manquera pas d'être justifiée, et que ce moule renfermera bientôt une substance digne de lui. On aime aussi à voir ce bon sorcier dédaigner le soufre et la vipère cornue, pour faire sa compagnie quotidienne de l'aube, des murs, de l'ombre, de la mort, bonnes divinités familières qui masquent si bien l'innommable.

Il y a chez M. François Berthault une vraie jeunesse, de l'éloquence, des yeux qui voient brillamment, et l'amour des choses simples et grandes. C'est à cause de ce dernier mérite surtout, que l'on voudrait lui rappeler deux phrases de Nietzsche : « Le grand style naît lorsque le beau remporte la victoire sur l'énorme » et : « La dernière chose qui vient à un bon écrivain, c'est l'ampleur. »

JEAN GUÉRIN

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

IN MEMORIAM — D. H. LAWRENCE.

L'Angleterre perd un de ses écrivains les plus originaux et les plus forts : David Herbert Lawrence vient de mourir à Vence après une longue et cruelle maladie. Il disparaît à quarante-trois ans, à l'apogée de son talent ; et pour nous Français, il y a quelque amertume et quelque scandale à penser que nous aurons attendu sa mort pour le connaître et pour parler de lui. Autant que j'ai pu m'en rendre compte l'an

dernier au cours d'une conversation avec lui, il aimait beaucoup la France et avait conscience de la mal discerner, de la soupçonner seulement à travers le prisme d'une littérature dont les expressions contemporaines lui étaient pour la plupart antipathiques. Je ne crois pas, au reste, que la faculté d'aversion et de refus ait jamais été plus organique et plus vigoureuse qu'elle ne le fut chez lui ; mais elle ne s'accompagne dans son cas d'aucune complaisance à soi-même ; son horreur du frelaté, de l'abâtardi, de l'émasculé, doublée d'une exécration non moins vivace pour les formes modernes et mécaniques du grégaire, pour une certaine brutalité stupide qui heurtait en lui l'enfant frémissant qu'il demeura jusqu'au terme — tout cela n'est que la contrepartie d'un pouvoir d'adhésion lyrique qui fut le plus positif peut-être de ses dons. Et c'est ce qu'il importe de ne jamais perdre de vue si l'on note par ailleurs qu'il semble pouvoir être rangé parmi les grands créateurs d'*être* de ce temps. Le monde de Lawrence n'est point, à mes yeux du moins, avant tout un monde de personnes ; c'est un monde de températures, de pressions, de tensions, de fulgurations ; et son œuvre me fait l'effet d'une météorologie lyrique de la nature humaine. On pourrait dire encore qu'entre le roman objectif et le roman-confession il a inventé ce qu'on pourrait appeler le roman-incantation qui s'ordonne par rapport à une certaine présence mystérieuse d'Eros. Mais ici il faut prendre garde : il n'y a à coup sûr pas de terme qui dénature plus totalement que celui d'érotisme le sens profond et l'intention secrète de cette œuvre. Au risque de sembler paradoxal jusqu'à l'absurde, je dirai que Lawrence est au fond aussi étranger à ce que nous avons coutume d'entendre par ce mot — qu'il s'applique d'ailleurs à un Crébillon fils ou à un Louys — que peut l'être une George Eliot par exemple, et cela parce que lui aussi a été marqué à jamais et dès l'origine de l'empreinte la plus authentiquement puritaine. On commettrait une erreur grave en interprétant la mystique du sexe qui se déploie dans ses livres comme une évasion ou une « décompression » ; j'y verrais pour ma part bien plutôt un piétisme transposé au plan de la chair — mais la chair dont il s'agit ici n'est point celle qu'exalte un sensualisme athée, c'est la chair en quelque façon surnaturalisée par un magnétisme mystérieux qui l'informe. Voilà pourquoi les

rapprochements entre Lawrence et Freud (qu'il a étudié et commenté) peuvent être en quelque mesure trompeurs. Les présuppositions sont trop différentes dans les deux cas, les partis-pris fondamentaux sont trop contraires. Sous les revêtements d'emprunt dont la psychanalyse après coup dota sa pensée (il ne faut pas oublier que le *Trespasser* est de 1912, date à laquelle Freud était presque inconnu en Angleterre) tous ceux qui parviendront à prendre un contact réel avec lui retrouveront une grande âme presque primitive — une âme pleine de noblesse délicate et de gravité — étrangement accordée aux fantaisies et aux humeurs de l'atmosphère, au rite inexplicable des saisons. C'est du moins ce que j'ai cru lire dans l'extraordinaire, l'anachorétique regard de ses yeux bleus dont la douceur au fond du souvenir m'obsède.

GABRIEL MARCEL

*
* *

BYRON, par *André Maurois* (Grasset).

Voici non seulement un bon ouvrage mais une bonne action. M. Maurois, qui est en état d'imposer aux éditeurs et au grand public les modes qui lui plaisent, nous présente une longue biographie complète, qui commence au commencement et finit à la fin, sérieuse, serrée, pourvue de références et de notes. Point de titre symbolique : *Byron*, tout simplement. Et le récit, prudent et simple, offre cette nouveauté précieuse, à laquelle les biographies en vogue ne nous avaient pas habitués, d'utiliser des textes inédits. Bien involontairement responsable, par son *Ariel*, des bluettes romancées que l'on ne connaît que trop, il appartenait à M. Maurois de donner le coup de barre. Il l'a donné, qu'il en soit remercié ici bien sincèrement.

M. Maurois, fidèle à sa première méthode, s'est borné au récit strict de la vie de Byron, mais en s'arrangeant de façon à permettre au lecteur d'établir aisément la liaison entre la vie et l'œuvre. Toutefois, cette liaison suggérée, si elle paraît facile à l'amateur de difficultés psychologiques, M. Maurois ne la lui impose pas : il s'attache seulement à nous placer, vis-à vis de son héros, dans la situation d'un ami intelligent, indulgent et très bien renseigné. Je ne doute pas qu'il ne soit, dans la que-

relle de M. Bremond, du côté des biographes, mais son livre s'arrête au seuil de la querelle ; il se contente, à la façon anglaise, de faire revivre la personne, d'en accommoder l'image mouvante à notre vision mentale.

Pour cela, après de nombreuses lectures et de longues méditations sur ces lectures, il recherche, pour chaque épisode, un enchaînement plausible des faits et des sentiments. Il est ici très bien servi et justifié par les écrits de toutes sortes — tout le monde, en ces temps bienheureux, tenait un journal — qui forment un commentaire presque continu de la vie de Byron. Mais le nombre même des témoignages faisait une difficulté nouvelle dont M. Maurois s'est tiré avec beaucoup d'adresse. Il a réussi à dissimuler son érudition, ses hésitations, ses déductions, réduisant le tout à la ligne simple d'un récit qui est résultante de schèmes divergents et souvent opposés. Pas un instant on ne sent les secousses de la transmission. Il n'a pu réussir cela qu'en se tenant ferme à une idée directrice : en l'espèce le calvinisme latent et retourné de Byron, et aussi le lien subtil mais solide qui le rattachait à la société qui l'avait mis hors sa loi. Mais M. Maurois évite une subordination trop étroite des interprétations à ce thème directeur, et il l'évite grâce aux considérations sur la vie et les mœurs qui, appliquées aux cas particuliers qu'il considère, donnent à ceux-ci la souplesse et la probabilité prudente des choses humaines. Une existence n'est pas une suite incohérente de faits incompréhensibles. D'autre part, une existence n'est pas un sujet de thèse ; mais afin que le récit d'une existence ne soit pas une thèse, il importe d'y introduire des vues concrètes que seule une expérience personnelle de la vie peut suggérer. M. Maurois a bien compris et bien rempli cette double condition.

La figure que dessine cette biographie précise et respectueuse décevra plus les ennemis de Byron que ses amis. La palette psychologique de M. Maurois s'est enrichie. On pouvait lui reprocher une certaine facilité dans l'explication, une tendance à tout réduire à un commun diviseur d'ironie bienveillante qu'on ne retrouve plus ici. « La vérité est plus complexe » : cette proposition revient souvent dans *Byron* et elle est toujours la bienvenue. En vérité, le cas de Byron est des plus complexes qui soient. Tout jugement porté sur lui est

suspendu par des jugements contraires et aussi légitimes.

Si l'on veut voir en lui le prototype du romantisme, on sera amené à définir le Héros romantique comme un homme qui éparpille les qualités que le Sage rassemble en un seul acte spirituel. L'intelligence et la sensibilité de Byron, également fortes, ne communiquent guère entre elles, ou ne communiquent que trop tard. Il n'est point de moyen terme chez lui entre les hasards de la jeunesse et le désenchantement d'une vieillesse trop précoce. Il crée un type moral, qu'il répudie bientôt d'ailleurs, à l'âge où l'on est mené par les autres ; il meurt à l'âge où Montaigne commence à réfléchir. Cet homme qui retentit sur le monde entier n'est responsable d'aucun de ses éclats. Il n'a pas de goût pour les poèmes qui vont le rendre célèbre. Don Juan, il n'a jamais volontairement séduit aucune femme. Incestueux, il se fait de l'inceste une idée fatale qui ne correspond point du tout aux sentiments qu'il éprouve quand il le pratique. L'attachement à soi-même l'égare dans le moment même où il fait preuve d'un extraordinaire détachement de soi. Et avec tout cela il laisse une indéniable, une émouvante impression de grandeur. Je crois que Byron souffrit de n'avoir pas à conquérir sa vie par un effort nécessaire et quotidien. Les catastrophes lui tenaient lieu de difficultés, mais les catastrophes ne sont pas des difficultés, pas plus que les dettes ne sont des privations. Quand, à Missolonghi, il eut pris ses responsabilités dans une situation médiocre et dure, il donna sa mesure et surprit ses admirateurs.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

HÖLDERLIN, par *Stefan Zweig*, traduit par *A. Hella* et *O. Bournac* (Stock) ; POÈMES DE LA FOLIE DE HÖLDERLIN, traduits par *Pierre-Jean Jouve*, avec la collaboration de *Pierre Klossowski*, et un avant-propos de *Bernard Groethuysen* (J. O. Fourcade) ; LA MORT D'EMPEDOCLE, de *Hölderlin*, traduit par *André Babelon* (Editions de la N. R. F.).

Ces excellents travaux suffisent dès à présent au lecteur français pour connaître assez bien le plus parfait des poètes

fous. Et ils ont une grande valeur d'actualité : la personnalité de Hölderlin doit être passionnément étudiée par tous ceux qu'intéressent les problèmes de l'inconscient, de l'imagination créatrice, de la nature du langage, de l'accès au divin ou à la vraie sagesse par la folie, de la poésie pure et du surréalisme.

On sait que Hölderlin, né en 1770, devint fou vers 1801 et mourut en 1843 sans avoir jamais cessé de se livrer à la création poétique. Son destin est d'une ligne logique plus simple encore que celui des mystiques : sans accident, sans rechutes sensuelles, c'est le départ pour l'absolu du divin, de l'infini. Dès sa jeunesse incapable de se soumettre au réel, il ne « comprit jamais les paroles des hommes ». Ce pur esprit ne faisait pas de différence entre l'art et la vie : sa vocation, il le savait, était de célébrer les choses sublimes. Mais il savait bien aussi qu'on ne peut rencontrer l'infini qu'en se donnant à lui tout entier ; et il n'avait pas le pouvoir de résister à son destin : un déterminisme intérieur le poussait vers les dieux, c'est-à-dire, en langage vulgaire, vers la démence. Stéfan Zweig a très bien décrit ce qu'il y a de fatal dans le sort du médiateur qui ne peut ni taire le divin ni révéler complètement l'inexprimable, et dont la chute est inévitable.

Il serait sans doute bien facile à ce rationalisme que Hölderlin et les romantiques allemands trouvaient *vulgaire* d'évoquer le conte de l'astrologue. Mais ici le rêveur a conscience de sa chute : il ne joue pas un instant le rôle de dupe. On peut pourtant faire à Hölderlin des critiques plus sérieuses ; les défenseurs de la juste mesure, de l'harmonie — ces termes ne sont pas forcément synonymes de sécheresse et de platitude — peuvent citer la révolte du jeune Gœthe à l'époque du Sturm und Drang.

Gœthe lui aussi côtoya l'abîme, il connut lui aussi le désespoir farouche de Prométhée, du Titan qui veut un monde sculpté à son image et à sa taille : mais il sut éviter la chute. Mesurée à cet étalon d'humanité, la fin de Hölderlin pourrait bien être une défaite : il aurait quitté la proie pour l'ombre...

Mais il faut juger Hölderlin sur son propre terrain. Il a eu le courage de soutenir jusqu'au bout sa gageure contre le monde,

et c'est surtout à ce titre qu'il nous touche. La jeunesse a pour souhait éternel d'échapper aux lois de la pesanteur ; l'âge mûr, plus pratique et plus modeste peut-être, accepte de mettre « une activité limitée au service de fins terrestres ». Hölderlin, qui s'en est tenu au premier idéal tandis que tous ses pareils rentraient dans l'ordre, serait un vaincu ? Non, cet enfant si pur et si humble n'eut rien d'un lâche : il sut toujours défendre contre le réel cette vocation dont il lui arrivait parfois de douter, et c'est en pleine connaissance de cause qu'il s'approcha du feu divin jusqu'à en être consumé. Mais s'agit-il, comme le veut M. Zweig, d'héroïsme, au sens de Carlyle ? Ce serait beaucoup dire.

On aurait tort aussi de vouloir faire de Hölderlin plus qu'un cas isolé, de le donner en exemple typique à tous les poètes. Nous avons affaire à un phénomène singulier, non au poète par excellence. Sans revenir sur la question du génie et de la folie, où nulle généralisation n'est possible, nous croyons que c'est méconnaître la nature de l'homme que de refuser absolument le secours de la raison dans la recherche du beau. Le vrai poète — Schiller nous l'a montré dans sa *Jeune fille venue de l'étranger* — doit descendre sur la terre. Quant à la possibilité de communiquer par la folie avec la réalité transcendante et le divin, on nous accordera qu'elle n'est en jeu que dans des cas bien rares, généralement pathologiques ; renoncer à tout le reste pour gagner cette étincelle de feu céleste, c'est une définition un peu étroite de la poésie.

Dans l'histoire de la littérature, Hölderlin nous apparaît comme un disciple de Klopstock, Schiller et Ossian pour la forme et comme un assez proche parent de Novalis pour les idées. Mystique païen, idéaliste et romantique, mais sans magie, il est panthéiste et hellénisant plus par sentiment que par philosophie. On retrouve chez lui la croyance à la vie antérieure, la foi en la toute-puissance de l'esprit, le souhait ardent de voir disparaître le dualisme terrestre du sujet et de l'objet, du corps et de l'esprit, de l'homme et de la nature : idées qui lui étaient aussi profondément naturelles qu'à Novalis.

Les différents thèmes que nous venons d'indiquer sont développés dans le remarquable essai de M. Zweig, dont le

style aux images fortes a été très bien rendu par MM. Hella et Bournac. Hölderlin y est suivi pas à pas avec une constante maîtrise. Mais le critique viennois comprend et aime si bien son modèle qu'il se montre parfois partial : sans doute la philosophie de Kant ne pouvait-elle rien faire pour ce poète « inspiré » ; mais il faut se garder de magnifier uniquement le génie spontané et l'absence totale de culture, qui n'était d'ailleurs pas le lot de Hölderlin. En outre, il est injuste de nier l'heureuse influence de Kant sur la littérature allemande et en particulier sur Schiller, cet esprit si philosophique ; il est injuste de dédaigner toute la production classique de Gœthe et d'appeler sécheresse un équilibre au moins aussi admirable que la démesure de Hölderlin.

Un poète pour qui tout est rythme se laisse difficilement traduire. Cependant les poèmes choisis que publient MM. Jouve et Klossowski nous frappent dans leur terrible raccourci par un certain élan de l'âme que le texte français a conservé. Une liste de dates nous permet de suivre assez bien l'évolution de l'inspiration à travers la démence. L'émouvante préface de Bernard Groethuysen dépeint le destin métaphysique du poète, sa rencontre malheureuse avec l'amour terrestre et sa longue vie de sage-enfant.

La Mort d'Empédocle, son chef-d'œuvre inachevé, a été habilement traduit par André Babelon ; on croit lire une tragédie grecque. Empédocle, le philosophe antique qui se jeta dans l'Etna, personnifie Hölderlin lui-même et contient l'essentiel de sa pensée : c'est l'être universel, « au sentiment indivisible, au cœur omniprésent », le contraire de l'homme partiel qui vit dans ce monde, du *Teilmensch*. Son rêve d'unité n'est pas réalisable ici-bas : l'univers, comme l'a fait remarquer Henri Heine, est trop fragmentaire. Lorsque le divin s'est révélé à Empédocle, il ne peut conserver sa pureté, loi essentielle de l'artiste, que par la mort librement consentie : par une conséquence d'une logique suprême, il faut que le moule soit brisé.

JACQUES DECOUR

*
* *

LE THÉATRE

JULIETTE OU LA CLÉ DES SONGES, par *Georges Neveux*, au théâtre de l'Avenue.

On frappe les trois coups. Le rideau ne se lève pas, mais du proscenium à gauche s'élève une voix : « Laissez-moi dormir, qu'on ne m'éveille sous aucun prétexte ». Le rideau se lève sur un étrange paysage mi-méditerranéen, mi-fantastique, un bateau au fond et du proscenium de gauche jaillit un jeune homme porteur d'une valise, l'air ahuri. Sa voix est celle qui s'était fait entendre une minute plus tôt. Ainsi l'auteur nous introduit-il à la suite de son héros endormi au pays du rêve. Malgré cet avertissement didactique, le public parisien met très longtemps à comprendre qu'on l'invite à rêver et quand il a compris n'y consent pas. On n'hésite pas à trouver sur le moment ce public stupide et le rationalisme français bien désobligeant pour la poésie. Mais l'auteur n'est-il pas un peu fautif de son côté ? La logique de son pays du rêve n'est plus celle du pays des hommes éveillés, mais est-elle suffisamment la liberté a-logique des hommes endormis ?

Que trouvons nous dans ce rêve ? Du surréalisme ? Pas le moins du monde. Nous y trouvons le décor et les prétextes des « aventuriers » des lettres, des « évadés » : un port, un désir de voyage, un parfum d'Orient, un accordéon, une jeune fille toute blanche. Mais l'accordéon cher à Mac Orlan n'est-il pas devenu aussi poncif que la guitare ou le luth ? Cette *Clé des Songes*, on serait parfois tenté d'y voir *les Romanesques* de l'après-guerre. Et on regrette que ces thèmes déjà un peu usés n'aient pas été imposés au grand public soit par des vers (quand on lui parle en vers, le public français se sent le droit de rêver), soit par de la musique. Il y á dans l'ouvrage de M. Neveux de quoi tenter un musicien.

La gêne que donne le rêve imaginé par M. Neveux vient surtout de ce qu'il est trop unilinéaire. Les habitants du pays où on nous introduit n'ont pas de mémoire, pas de souvenirs. Tout s'organise autour de cette trouvaille heureuse qui deux fois se traduit par des scènes directes et qui portent : une fois, sur le plan comique, par la transformation du commissaire de

police en facteur, puis en garde-chasse ; une autre fois, sur le plan poétique, par l'invention du marchand de faux-souvenirs pour gens sans mémoire. Le reste du temps, le déroulement du rêve est prévu à l'excès. Quant aux scènes d'amour, délicieusement interprétées par Mlle Falconetti, elles sont « gentilles » sans plus.

Au dernier acte, M. Neveux nous a montré la gare centrale des rêves, le guichet du départ, celui de l'arrivée et quelques échantillons d'humanité en quête d'un rêve. On pouvait espérer que M. Neveux nous découvrirait la clé (Freudienne ou non, mieux eût valu non-Freudienne) du songe choisi par lui pour son héros. Mais cette espérance a été déçue. Nous quittons le théâtre sans savoir à quoi correspond, d'où est né ce rêve. Simplement on nous avertit que celui qui ne consent pas à quitter le pays du rêve devient fou. C'est trop peu.

On suit la représentation, en dépit de la qualité, de la distinction, du talent de l'auteur, avec agacement. En y repensant le lendemain, en se racontant ce qu'on a vu la veille, on arrive à un récit joliment nervalien et touchant. On se demande alors s'il n'y a pas eu erreur dans la transcription littéraire, s'il n'y avait pas là matière à un conte poétique, bien plutôt qu'à une œuvre scénique. Ou pour mieux dire, si l'auteur n'a pas introduit dans son œuvre plus d'éléments narratifs que scéniques et si la poésie qui lui est naturelle ne s'est pas en partie évaporée sous la pression si facilement banale et vulgarisante du dialogue.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LA MUSIQUE

CHRONIQUE PHONOGRAPHIQUE.

Parmi les nombreux disques d'orchestre parus ces derniers mois, l'un des enregistrements les plus réussis est sans nul doute celui du *Sacre du Printemps* dirigé par Stravinsky lui-même (Columbia).

La comparaison de ces disques avec ceux de *Pétrouchka* fait nettement apparaître les progrès réalisés par Stravinsky en tant que chef d'orchestre « microphonique » s'il est permis de s'ex-

primer ainsi. Les défauts d'enregistrement sont d'ordinaire mis au compte des fabricants de disques, mais on oublie un peu trop que les exécutants ont aussi leur part de responsabilité : aujourd'hui encore, la plupart d'entre eux, en effet, s'imaginent qu'on peut jouer devant le microphone comme dans une salle de concert, devant le public. Or, s'il est hors de doute que certains exécutants sont plus phonogéniques que d'autres, à cette phonogénie qu'on pourrait appeler naturelle, doit s'ajouter une technique *sui generis*, un style approprié aux exigences de l'appareil. Quand après une exécution honorable, sans plus, de *Pétrouchka*, Stravinsky, avec le même orchestre, réussit à quelques mois de distance à rendre au phonographe une œuvre aussi touffue et ardue que le *Sacre*, il faut croire qu'il est parvenu à se rendre maître de cette technique spéciale que réclame le phonographe. Nous voyons figurer maintenant aux catalogues des maisons de disques nombre de chefs d'orchestre célèbres, mais ce ne sont pas toujours les plus grands noms qui nous satisfont entièrement : ne l'ayant jamais entendu au concert, je ne sais si Stokowski est vraiment un kapelmeister de premier ordre ; en tout cas ses enregistrements sont très supérieurs à ceux de la plupart de ses confrères, ainsi qu'en témoigne entre autres cette *Grande pâque russe* de Rimsky-Korsakov qui vient de paraître au *Gramophone*. L'orchestre de Philadelphie qu'il dirige est certes phonogénique, mais de plus Stokowski est parvenu à s'adapter au microphone. Cet art spécial, Stravinsky a fini par l'acquérir aussi. Les basses sont parfois encore un peu creuses dans le *Sacre*, mais on saisit admirablement tous les détails de la partition, l'équilibre des masses instrumentales est partout rigoureusement observé, et les moindres dessins contrapontiques ressortent avec une netteté parfaite. Dans le *Sacre* dirigé par Monteux (Gramophone) on a recherché surtout, semble-t-il, les effets de puissance, mais sans réussir toujours à éviter la lourdeur et la confusion.

Parmi les disques de musique de chambre il faut signaler l'excellente exécution par les Kretly du 2[e] *Quatuor* de Milhaud (Columbia), d'un lyrisme large et généreux et d'allure par moment assez francquiste.

Le piano, jusqu'ici assez réfractaire à l'enregistrement, com-

mence à se laisser apprivoiser, et Cortot nous donne de Debussy *Children's Corner* et deux préludes (Gramophone) — une traduction fort agréable. Mais les valeurs me paraissent encore bien mieux respectées par l'appareil dans le second *Concerto* de Chopin joué par Marguerite Long avec beaucoup de brio et de chaleur (Columbia) ; voilà enfin un piano dont les basses ont perdu cette sonorité de chaudron fêlé qui nous gâtait les enregistrements des meilleurs pianistes.

Beaucoup de disques américains naturellement ; il y en a de jolis et d'amusants, mais on finit par s'en lasser : toujours les mêmes effets rythmiques, toujours les mêmes jeux de timbres : on ne cherche plus, on n'innove plus du tout dans ce genre dont le charme exotique s'évapore maintenant, car quand il s'y rencontre quelque vraie mélodie nègre elle apparait aussitôt déformée selon les règles de ce style qui tient du dancing et du music-hall et dont nous connaissons aujourd'hui tous les trucs.

Gramophone nous présente par contre divers disques de chants et de danses populaires espagnols qui offrent un certain caractère d'authenticité, ainsi que des sardanes catalanes aux rythmes nets, aux sonorités crues. Il faut retenir tout particulièrement *la Sardana de les monges* et *El Cavaller enamorat.*

B. DE SCHLOEZER



REVUE DES LIVRES

Le Sopha de *Crébillon fils*, préfacé par *Pierre Lièvre* (Le Divan).

M. Pierre Lièvre trouve par instants dans Crébillon « une sécheresse pleine d'éclat, une sécheresse narrative qui l'apparente à Beyle. » Et il ajoute excellemment, sur Stendhal : « Ce serait plutôt à un mouvement du discours qu'il se ferait connaître. Comme la déesse, sa façon d'écrire se reconnaît à sa démarche. Il va tout droit sans viser à l'effet ni à étonner. Rien n'est si peu voyant tout en se montrant si frappant... » Le lecteur trouvera, après la lecture du *Sopha*, cette comparaison trop ambitieuse. Si Crébillon ne surcharge pas son style d'images ou de métaphores à la moderne, ce style n'en est pas moins encombré de balancements inutiles, de nuances morales lourdement marquées, de sentences oiseuses. Il n'a pas su s'affranchir des routines qu'imposaient à la prose de son époque les orateurs et les moralistes du précédent siècle. Le piquant naît quelquefois du contraste entre cet érotisme déluré et cette diction compassée.

Mais on espère beaucoup que les suppositions de M. Lièvre, qui voit dans le *Sopha* un roman à clef, sont vraies ; on goûte, en tous cas, ce conte comme une œuvre de l'époque, et comme un recueil d'entretien, d'une trop élégante mauvaise compagnie.

J. PR.

*

Léon de Modène : Cérémonies et coutumes qui s'observent aujourd'hui parmi les Juifs (trad. *Richard Simon*) (Rieder).

Une présence constante, on dirait presque intestinale de la religion dans la vie ; une morale dont aucun acte en somme n'est étrange, et dont le total pourtant déconcerte l'Occidental : ni l'individu, ni la liberté ni l'honneur n'en sont le centre, mais des attachements, des obédiences continuels et obscurs ; un monde étranger, point hostile mais fermé. Il y a telle formule de politesse que je trouve juste, sage, patriarcale et pleine de bonhomie — mais j'aimerais mieux ne pas dîner que de la dire : « Béni soit celui dont nous avons mangé le bien, et qui par sa bonté nous a repus ». Bien d'autres chapitres où songer. La traduction, faite par Richard Simon pour Bossuet, est d'une très belle langue.

J. P.

*

Nietzsche en Italie, par *Guy de Pourtalès* (Grasset).

En contant ses séjours en Italie, c'est tout le Cas Nietzsche qu'étudie Guy de Pourtalès. Et le cadre choisi par lui le permettait, l'autorisant à examiner la rupture avec les Wagner, l'idylle avec Lou Salomé, la correspondance avec Peter Gast, la genèse des grandes œuvres et la catastrophe finale. « Quel homme enfin cachait-il, quelle sensibilité derrière ce visage touffu et lumineux ? » : Pourtalès ne pose pas le problème de Nietzsche en termes très différents de ceux qui lui ont servi pour Liszt ou Chopin. On lui en veut quelquefois de s'intéresser si passionnément au cœur que sa tendresse émousse le tranchant des esprits ; quand il range Nietzsche parmi les « serviteurs de Dieu », on songe avec un frisson qu'il serait capable de réconcilier Pascal et Valéry. Cette réserve faite qu'exigeait l'homme de la dureté, on rend plus volontiers hommage au halo de pénétrante émotion dont Pourtalès a entouré le feu des diamants nietzschéens.

RENÉ LALOU

*

Essai sur Jacques Rivière et Alain-Fournier, par *Alice Chauvet* (Librairie D. Chabas).

Trois études pleines de conscience et d'amitié et, malgré quelques naïvetés, fort pénétrantes, sur Alain-Fournier et sur Jacques Rivière.

La vertu symbolique de ce couple n'est pas près d'être épuisée. Elle est inscrite et comme incrustée dans la substance même de notre littérature. D'où la tendance, à laquelle obéit Alice Chauvet, à opposer point par point ces deux écrivains dans un contraste parfait. Alain-Fournier l'intuitif, Rivière l'analyste... Il ne faut pas oublier que ce contraste jaillit plus nettement encore de leur correspondance que de leurs œuvres. Deux très jeunes intellectuels s'opposent avec délice afin de se comprendre mieux, et peut-être de s'aimer davantage ; et il est bien vrai que la volonté de comprendre de l'un est distincte de la volonté d'aimer de l'autre. Mais qu'est-ce donc que Rivière analyse, sinon cette nébuleuse poétique, donnée par l'intuition, où demeure Alain-Fournier ? Les purs rapports d'idées n'intéressaient pas plus l'auteur d'*Aimée* que l'auteur du *Grand Meaulnes*. Alice Chauvet a très finement raccordé la dispersion vitale et le sens ou l'instinct chrétien de Rivière, sans pourtant tenir assez compte de l'ordre chronologique des intérêts de celui-ci ; et elle a très bien mis en lumière le fond paysan du féerique Alain Fournier. De telles études, inspirées par l'amour et la reconnaissance, sont trop rares. R. F.

*

Sainte-Jeanne d'Arc, par *Stanislas Fumet* (Desclée de Brouwer).

Tout s'explique (tout s'y explique).

J. G.

*

Le Rossignol Américain, par *Maurice Courtois-Suffit* (Sans-Pareil).

Quatre contes, quatre « moments de conscience à vif », dit l'auteur. L'aviateur Robert Fox fut-il un meurtrier ? Guy-Pierre, le « réserviste casqué » fit-il bon office de planton dans la gare d'Orsay ? Une jeune femme à la terrasse verra-t-elle revenir l'infidèle ? Quelle était la victime du choc de la torpédo contre la petite six-Renault ? Il faudrait être plus royaliste que le roi pour s'émouvoir de ces drames qui laissent Courtois-Suffit bien calme. « Je sors pour recréer une capacité de sentir », nous confie-t-il. Il sort pour capter un rossignol, oiseau qui représente tantôt l'acte, tantôt « l'objet qui commet l'acte ». Après ces vagabondages, le « promeneur sympathique » s'arrêtera-t-il, un jour, pour construire ?

RENÉ LALOU

*

Crise, par *Madeleine Gautier* (Charpentier).

Une vierge forte raconte son histoire, sobrement. Elle a conscience d'avoir raison, et trouve là quelque fierté, mais aussi une inquiétude, une crainte, une amertume qui ne laissent pas de toucher.

J. G.

Stendhal, par *Rudolf Kayser* (S. Fischer Verlag, Berlin).

Généralement la biographie d'un grand homme est le produit de sa grandeur unique par un facteur moindre que l'unité ; résultat, la grandeur s'y résout en décimales. Les méthodes aussi s'en sont mêlées, et puis les modes. Ah, la Sorbonne sous des montagnes de papiers s'était abimée en prosternations devant les idoles ; eh bien, on allait voir ! Balzac, Napoléon, Jeanne d'Arc, hop ! en scène pour un fox-trott, un charleston. — Mais que disent les morts de ce bruit de jazz ?

Pour que par-delà ces aspects de la biographie, un Dostoïewski, un Montaigne sortent à leur échelle, il faut qu'un Gide s'occupe d'eux, ou au moins quelqu'un qui ait le sens des valeurs.

Ce sens ne manque pas à M. Rudolf Kayser. Encore que dans son *Stendhal* il se soit défendu d'aller à l'essence même — qui est dans l'œuvre plus que dans les faits et gestes — et qu'il ait voulu faire pittoresque, alerte, il renouvelle la manière romancée en s'inspirant du cinéma. Des fragments de films bien découpés se succèdent à la cadence heurtée des Russes, de Piscator. Cela est d'une violence assez stendhalienne. Entre les projections tirées de *Henri Brulard*, des *Souvenirs d'égotisme*, on devine les arrière-plans de Julien, de Fabrice. Mais qui donc avant Balzac les devina ? — Gœthe, qui le 18 mars 1818 écrivait à Zelter à propos de l'auteur de *Rome, Naples et Florence* (paru en 1817) :

« Il attire, repousse, intéresse et agace ; impossible de lui échapper. On lit et relit son livre avec un plaisir toujours nouveau ; on voudrait en apprendre des passages par cœur. . Il a été à beaucoup d'endroits, d'autres il sait utiliser la tradition, et il s'entend à s'approprier tel bien qui n'est pas à lui. Il traduit des passages de mon *Voyage en Italie*, et assure avoir entendu conter l'histoire par une marchesina... Bref il faut non seulement lire ce livre, mais le posséder. »

Stendhal n'a rien su de ce jugement.

FÉLIX BERTAUX

*

Benoni, par *Knut Hamsun*, trad. par *Sautreau* (Rieder).

Ce n'est pas l'un des meilleurs Knut Hamsun ; cela ne vaut ni *la Faim*, ni *Pan*, ni *L'Etoile d'automne*, ni *Un Vagabond joue en sourdine* ; mais je pense que tous les ouvrages de Knut Hamsun valent la peine d'être lus.

Cela ressemble à *Rêveurs ;* s'il n'y avait rien de particulièrement original dans tel ou tel ouvrage de Knut Hamsun, il resterait toujours l'*ours* — ce tempérament qui est le sien, puissant et gauche, timide et violent, paillard et adorateur — cette nature la plus dégagée des

liens sociaux et la plus engagée dans les rêves tendres que l'art ait exprimée, depuis Ibsen.

Les héros de Knut Hamsun sont des étrangers que je préfère passionnément à moi-même.

J. PR.

*

La Confusion des sentiments, par *Stefan Zweig* (Stock).

Un professeur d'université allemande aime, au sens le plus physique, un de ses élèves. Mais, comme il enseigne la littérature anglaise, le développement de cette passion accompagne la croissance d'un livre sur les Elisabéthains De plus, le professeur est marié : s'il néglige sa femme, elle devient finalement le refuge sensuel du disciple. Ajoutons que le récit est écrit par Roland de D., quarante ans après les événements. On aura ainsi une idée juste du roman (traduit par les infatigables Hella et Bournac), que Stefan Zweig semble avoir composé par une série de revêtements.

On y doit louer avant tout la création d'une atmosphère et l'habileté de l'éclairage. Les expériences antérieures et les pensées présentes des deux hommes sont admirablement disposées pour rendre plausibles la tendresse désespérée de l'aîné et l'enthousiasme aveugle du jeune homme ; tout y sert, même la contradictoire affirmation que la littérature anglaise commence avec Shakespeare et que la pièce préférée du professeur est celle qui doit le plus à Chaucer. A mon sens, *la Confusion des Sentiments* apporte plus que ne promet son titre car elle montre la complexité des sentiments, bien moins sensible chez le professeur obsédé que chez les deux autres personnages. Si *la Confusion des Sentiments* est un livre hardi, la scène la plus audacieuse reste évidemment la nuit passée avec la femme de son maître que Roland évoque ainsi : « tandis que nos corps se cherchaient et se pénétraient, nous ne pensions tous les deux qu'à lui et nous ne parlions tous les deux que de lui. » La revanche des instincts normaux, c'est qu'ils peuvent rarement trouver l'unité simpliste qui caractérise les autres, sitôt délivrés des obstacles sociaux.

RENÉ LALOU

Deux prisonniers, par *Lajos de Zilahy*, traduit du hongrois par *Ch. de Léo* et *F. Pfeiffer* (Plon).

Un des thèmes le plus souvent traités depuis la guerre : la trahison malgré l'amour. Un roman minutieux, dont le détail est vrai, mais manque de choix, dont l'ensemble, sans grand accent, paraît un peu fade.

J. G.

La Pénombre des Ames, par *Arthur, Schnitzler* traduit de l'allemand par *S. Clauser* (Stock).

Ce sont, autour de cas qui relèvent de la psychiâtrie, des romances habiles et faisandées.

J. G.

*

Sur le Don paisible, par *Michel Cholokhov*, traduit du russe par *V. Soukhomline* et *S. Campaux* (Payot, 1930).

Du moment qu'un roman russe est taillé sur les meilleurs modèles du XIXe siècle et qu'il traite de la vie militaire et rurale, on ne manque pas de le comparer à *Guerre et Paix*. Les traducteurs de *Sur le Don paisible* n'ont pas failli à cette règle. Pourtant le roman de Cholokhov n'a rien de celui de Tolstoï (la question d'influence mise à part) sinon la longueur. Cholokhov, romancier prolétarien de marque, est certes mieux doué que Gladkov, mais il ne vaut ni Vessioly ni Fadéev. Il est sérieux, appliqué et quelque peu monotone. A quoi bon crier au chef-d'œuvre ? C'est ainsi qu'on discrédite la littérature russe aux yeux du lecteur occidental. Réduit à ses véritables proportions, le roman ne manque pas de qualités. La traduction est honnête.

VL. P.

*

Léonard de Vinci, par *Tristan Klingsor* (Rieder).

« S'il n'avait rempli que d'observations scientifiques et que d'ingénieuses découvertes mille feuillets griffonnés, Léonard ne serait... qu'un souvenir qui n'aurait *guère plus de portée que celui d'Archimède* ». Cette formule, presque aussi naïve que le « Napoléon aurait pu avoir du talent » indique les limites dans lesquelles Léonard intéresse M. Klingsor. Mais dans ces limites, l'essai est excellent. Il dépasse de beaucoup les banalités habituelles sur la *grâce* et le *mystère* de la peinture du Vinci — opinions qui ne tiennent compte que des portraits de femmes. Essentiellement un dessinateur ; en peinture un maître du contour ; en dessin pur un maître du mouvement, voilà ce que M. Klingsor sait étudier.

Je crains seulement qu'il ne donne trop d'importance, pour l'attribution des dessins, aux signes de main gauche comme la direction des hachures : l'ambidextrie reste plus probable.

Pourquoi dire que c'est « par une *bizarrerie inattendue* que la nature a fait de ce gaucher un des hommes les plus habiles à se servir d'une plume ou d'un crayon ? » J'appliquerais ici ce que Léonard a dit, admirablement, sur la nécessité pour un peintre d'avoir de belles mains, à sa propre ambidextrie, et à cette ambidextrie son sens merveilleux des équilibres.

J. PR.

MEMENTO DES REVUES

L'Amour de l'Art (Janvier) : Hommage à Bourdelle.

Aujourd'hui (13 Février) *Vallotton et son œuvre*, par René Auberjonois, Paul Budry, Louise Hervieu ; (13 Mars) *Voyages* de Ch. A. Cingria ; *La longue-vue et les gendarmes*, par C. F. Ramuz.

Bifur (4) : *Fragment des « Conquérants »*, par André Malraux ; *Les Besprizornyé*, par P. Pavlenko ; *Lettre sur l'Inde* de Dhan Gopal Mukerji.

Du cinéma (8) *Les films chirurgicaux*, par Paul Sabon.

Echanges (n° 1) : *Hamlet* (acte 1) traduit par André Gide ; textes de Lawrence et T. S. Eliot.

Europe (15 Février) : *Destin du théâtre*, par Jean-Richard Bloch ; *Confiance*, par Panaït Istrati.

Formes (n° 1) : *Dictionnaire portatif d'esthétique*, par Eugenio d'Ors.

L'Intransigeant (12 Fév.) : *Les bateaux-fantômes*, par Yves Dartois.

Latinité (Mars) : *Vincent d'Indy*, par Paul Dukas.

Le Mail : *Hommage à Alain-Fournier*.

Nord (3) : *Poésies*, de Karel van Woestyne ; *Caligula*, par Gille Anthelme.

Revue d'Allemagne (Février-Mars) : *Les jeunes*, par Claus Mann ; *La nuit fantastique*, par Stefan Zweig.

Revue des Deux-Mondes (15 Mars) : *Fustel de Coulanges*, par Camille Julian.

Revue de Paris (15 Février) : *Présentation de Pan*, par Jean Giono ; *Le mouvement dramatique*, par P. Drieu la Rochelle.

Variétés (15 Mars) *Nalet*, par Lydia Seifoulina.

■

Nous avons reçu de nouvelles souscriptions au monument Rupert Brooke :

Madame M. van Rysselberghe	200 fr.
M. Paul Morand	100 »
M. Jean Cassou	20 »
M. R. Tréglor	10 »
M. Rolland Leymon	20 »
M. Dalle	25 »

*

La Société Chateaubriand.

Nous sommes heureux d'annoncer la naissance de la Société Chateaubriand, qui vient d'établir son siège social dans cette Vallée-aux-Loups, dont le grand écrivain a planté le parc, où il a vécu dix ans de sa maturité littéraire, fait ses adieux à sa muse, commencé d'écrire ses Mémoires, d'être historien et homme politique.

La Société se propose d'organiser des réunions où seront produits des documents inédits et de publier un bulletin périodique illustré, qui, par sa présentation soignée et son beau format petit in-4, sera recherché des bibliophiles.

Le Comité d'honneur est présidé par Mme la Comtesse de Durfort, et compte parmi ses membres M. Henri de Régnier, M. le Comte de Chateaubourg, M. Gilbert Chinard.

Le Comité effectif est constitué comme suit :

Dr Le Savoureux, président ; Mme M.-L. Pailleron, vice-présidente ; Dr Ch. Lenormant, vice-président ; M. E. Beau de Loménie, secrétaire-général ; M. E. Aubrée, secrétaire-général adjoint ; M. L. Martin-Chauffier, trésorier ; Mme Marie-Jeanne Durry, MM. Julien Benda, Ed. Champion, G. Collas, L. Descaves, de l'Académie Goncourt, E. Henriot, Maxime Leroy, M. Levaillant, Hubert Morand, le Chanoine Mugnier, C. H. Outland.

La Société comprend, en outre, des Sociétaires choisis parmi les personnes qui, par leurs travaux ou leurs dons, ont fait progresser les études sur Chateaubriand, et enfin des adhérents. Le montant de la cotisation pour les uns comme pour les autres est de 30 frs par an, et donne droit au service du Bulletin.

Pour tous renseignements, s'adresser au Dr Le Savoureux, la Vallée-aux-Loups, 87, rue de Chateaubriand, Chatenay-Malabry (Seine).

*
* *

Eisenstein

Le visa de prolongation de séjour en France vient d'être refusé à S. Eisenstein.

Il n'est pas un esprit cultivé en France qui ignore les productions de ce metteur en scène, indéniablement l'un des premiers du monde à l'heure actuelle. Il serait regrettable qu'au nom de principes ou de convictions politiques, les essais cinématographiques entrepris en France par cet artiste se trouvent arrêtés et si gravement compromis qu'on n'en puisse espérer l'achèvement. Au nom de la liberté individuelle, comme au nom de l'intérêt que tous, sans distinction d'opinions politiques, peuvent porter à l'art, la *Nouvelle Revue Française* s'associe à la pétition par laquelle plus de soixante artistes — écrivains, peintres, musiciens, cinéastes — parmi les plus éminents ont déjà sollicité du Ministre de l'Intérieur la prolongation du séjour en France de S. Eisenstein.

. . . .

Au moment où nous mettons sous presse, nous avons le plaisir d'apprendre que M. Eisenstein vient d'obtenir un délai — pour plus ample informé sans doute.

*

Le théâtre de l'Avenue représentera bientôt la *Célestine*, que Roger Allard et Fernand Fleuret ont imitée de l'espagnol.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de la « Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeur à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIII[e] Arrondissement.

LA PÉRIODE DES ACHATS.

La qualité maîtresse qui fait le plus souvent défaut au capitaliste, ce n'est ni le jugement, ni l'esprit de décision ; c'est tout simplement la mémoire des faits.

Qu'un apprenti financier, riche seulement de ses capitaux et de ses illusions, se brûle les ailes pour ses débuts dans l'art difficile de la spéculation, rien de plus excusable. Mais qu'un vieux routier de la Bourse, qui a assisté à quantité de dépressions et de périodes de hausse n'ait pas assez d'expérience pour accompagner de ses achats ou de ses ventes le flux et le reflux du marché, rien n'est plus surprenant.

Ce phénomène, bien souvent observé, tient à une seule cause. C'est qu'on n'a pas suffisamment présent à l'esprit cet axiome que la seule manière d'opérer avec fruit sur le marché des valeurs mobilières, c'est d'acheter en baisse et de vendre en hausse. Cela paraît simple et cependant combien peu de capitalistes peuvent se vanter de s'en être toujours tenus à cette ligne de conduite ?

En général, on n'achète pas quand la Bourse est mauvaise parce que l'on attend chaque jour des cours plus bas. On laisse ainsi passer l'heure propice et l'on se résoud à employer son argent quand la côte s'est déjà sensiblement relevée. Pour la vente, même absence de sang-froid et de décision, on espère toujours des prix meilleurs et il arrive que l'on est obligé de vendre en pleine période de réaction au grand dam du solde bénéficiaire de l'opération.

De ces quelques réflexions, on peut tirer quelques conclusions

utiles. Tout d'abord, il convient d'abandonner le projet illusoire d'acheter au plus bas et de vendre au plus haut. Les cours extrêmes sont des limites entre lesquelles il y a place pour de fructueuses opérations à la condition d'avoir toujours présent à l'esprit le ferme propos d'adopter une ligne de conduite personnelle.

C'est dans les périodes comme celle que nous traversons actuellement qu'il convient de faire appel à sa mémoire. On a vu, il n'y a pas si longtemps, des dépressions autrement sévères que celle d'aujourd'hui. Des capitalistes avisés, au lieu de se laisser aller au découragement, s'empressèrent alors de garnir leur portefeuille d'excellentes valeurs qui furent quelques mois après recherchées avidement par tous les moutons de Panurge de la Bourse.

Nous voici à nouveau revenus au stade de l'achat. Baissera-t-on encore ? Nul ne peut le dire à coup sûr et n'attendez pas de moi que je vous livre en propos sibyllins la date exacte de la reprise. Mais la raison et surtout l'expérience m'inclinent à penser que ceux qui achètent actuellement n'auront pas à le regretter.

André Ply,

de la Banque de l'Union industrielle française.

PETIT COURRIER

M. P. Nevers. — L'affaire phosphatière est bonne, mais ne nous paraît pas devoir faire l'objet d'un mouvement d'envergure avant quelque temps. L'autre entreprise peut vous donner des satisfactions à moins longue échéance, son compartiment étant aujourd'hui en faveur.

J. B. Bernay. — Donnez-nous votre adresse, la place dont nous disposons pour le Petit Courrier ne nous permettant pas de vous fournir des détails cependant nécessaires.

N. M. Carcassonne. — Nous vous conseillons de lever vos titres, à moins que votre bénéfice ne soit vraiment intéressant. L'affaire est de grande classe et vaut intrinsèquement mieux que les cours actuels.

M. J., Commercy. — Ce sont les deux bonnes affaires de caoutchouc que nous préférons ; elles s'orientent également vers d'autres cultures prometteuses. Nous croyons que vous pouvez acheter sans crainte.

**

Vient de paraître

ANDRÉ CHAMSON

TYROL

en cordée avec la jeunesse allemande

Dans la forme vivante d'un récit de voyage, un essai sur l'un des dangers de l'Europe actuelle.

Un vol. **12** fr.

MÊME AUTEUR :

ROUX LE BANDIT .. .. 12 fr.
LES HOMMES DE LA ROUTE .. 12 fr.
LE CRIME DES JUSTES .. .. .. 12 fr.
L'HOMME CONTRE L'HISTOIRE 10 fr.
(essai de philosophie mistralienne)

GRASSET

.. F.





JEAN TOUSSEUL

RETOUR

12 fr.

PROSATEURS
FRANÇAIS
CONTEMPORAINS

ÉLIE RICHARD

FLO

OU

LES REFLETS DU SILENCE

sotie

13.50

ILLAUME GAULÈNE

E DESTIN

12 fr.



**

DOCUMENTS

[AR]CHÉOLOGIE - BEAUX-ARTS - ETHNOGRAPHIE
VARIÉTÉS

Magazine illustré, paraissant 10 fois par an
56 pages in-4° dont 24 pages de reproduction

N° 3

1930 — NOUVELLE SÉRIE

NUMÉRO SPÉCIAL
entièrement consacré
à
PICASSO

106, BOULEVARD St-GERMAIN, PARIS (VIe)

TÉL. DANTON 48-59
CHÈQUES POSTAUX 1334-55

ABONNEMENTS (1 AN : 10 NUMÉROS)

[FRA]NCE : **120** fr. (le N° **15** fr.) — BELGIQUE : **130** fr. (le N° **16** fr.)

ÉTRANGER : { Demi-tarif : **150** fr. (le N° **18** fr.)
{ Plein tarif : **180** fr. (le N° **20** fr.)

F.

ÉCRITS INTIMES

COLLECTION DIRIGÉE PAR CHARLES DU BOS

100 exemplaires sur hollande Van Gelder.
2.500 exemplaires sur vélin du Marais.

ANDRÉ GIDE — **NUMQUID ET TU ?...**
(Première édition) sur vélin .. .. fr. 50

R. BOYLESVE — **FEUILLES TOMBÉES**
(Edition originale) sur vélin .. fr. 40 ; sur Hollande. .. fr. 110

H. F. AMIEL — **PHILINE**
(Edition originale) sur vélin. .. fr. 40 ; sur Hollande. .. fr. 110

ST. AUGUSTIN — **SOLILOQUES**
(Traduit par P. DE LABRIOLLE) sur vélin fr. 35 ; sur Hollande fr. 100

G. DE NERVAL — **AURÉLIA**
(Introduction de J. GIRAUDOUX) sur vélin fr. 35 fr. ; sur Holl. fr. 100

POUR PARAITRE FIN MARS 1930 :

CHARLES BAUDELAIRE

MON COEUR MIS A NU
FUSÉES

INTRODUCTION DE CHARLES DU BOS

2500 exemplaires sur vélin du Marais .. .. fr. 30.—
100 — sur Hollande .. ., ., .. fr. 100.—

ES SIX VOLUMES
sur vélin fr. 180

LES SIX VOLUMES
sur Hollande fr. 540

PLÉIADE  **J. SCHIFFRIN**

. F.

.. F.

.. F.



N. R. F.

RT MESSEIN, Libraire-Éditeur, 19, Quai St-Michel, **PARIS-V**

COMPTE CHÈQUES POSTAUX : PARIS 408-41 — R. C. SEINE 707-47

nes sur grands papiers et premières éditions :

S (MAURICE). **Le Quartier Latin**	20 fr.
Amateur d'âmes. 1re édition	10 fr.
des **Taches d'encre**	20 fr.
ion complète **Les Hommes d'Aujourd'hui**, 467 numéros dont oup épuisés.	300 fr.
N (JULES). **Le Bourg régénéré.** 1re édition	50 fr.
ANS. **Trois Primitifs.** 1re édition.	20 fr.
JD. **Poésies Complètes** et **Les Illuminations.** 2 vol. 1re édit.	200 fr.
Stupra. (sonnets érotiques) 1re édition.	50 fr.
OY (PAUL). **Les Petites Ames.** 1re édition	50 fr.
S (CATULLE). **Le Roman d'une Nuit,** frontispice de ROPS	100 fr.
(HUGUES). **Esthètes et Psychologues.** 1re édition	30 fr.
Etourdissements. 1re édition.	50 fr.
RMÉ (STÉPHANE). **Les Poèmes d'Edgard Poë,** illustr. de MANET.	100 fr.
TE. **Collection complète du Pauvre Pierrot,** avec les 2 nos lithoés.	50 fr.
ST (GEORGES). **Contes pour les Satyres.** 1re édition	20 fr.
PAUL). **La petite bête.** 1re édition.	20 fr.
e et ses Contemporains	15 fr.
es oubliées. 2 volumes sur arches. 1re édition.	150 fr.
RMÉ. **Autobiographies. Lettres à Verlaine.** Sur chine	60 fr.
AU (GERMAIN). **Poésies d'Humilès,** illustr. de RODIN. 1re édit.	100 fr.
(ALBERT). **Polyphème,** édition autographique sur japon	100 fr.
AN **La Science de l'Amour,** 1re édition. In-8o	40 fr.
ROUX. **Les Reposoirs de la Procession.** 1re édition.	20 fr.
DE (LAURENT). **Petit bréviaire de la Gourmandise.** Hollande	30 fr.
ouleur. Hollande	30 fr.
axe. Hollande	30 fr.
ies érotiques. 1re édition	200 fr.
NE (PAUL). **Bonheur.** 1re édition. Edition originale	150 fr.
ies. 1re édition	100 fr.
s en son honneur. 1re édition	100 fr.
nsons pour Elle. 1re édition	150 fr.
hôpitaux. 1re édition	125 fr.
prisons. 1re édition	125 fr.
se Leclercq. 1re édition	150 fr.
oires d'un vent. 1re édition	150 fr.
mes. (érotique).	80 fr.
bres. (Hommes) érotique. 1re édition	125 fr.
ze jours en Hollande. 1re édition. In-4o	50 fr.
Amies. 1re édition	50 fr.
ies illustrées. 18 volumes. Splendides reliures de LEVITZKY	20.000 fr.
YE. **Rimbaud.** 1re édition	25 fr.
ET. **La Souffrance des eaux.** 1re édition Le Havre 1899	50 fr.
ONT (RÉMY DE) **Trois légendes du moyen âge.** 1re éd. sur japon	100 fr.
hat de misère. 1re édition	100 fr.
aphie de Paul Verlaine. Ex. avec planches spéciales	100 fr.

·its et autographes de tous poètes contemporains sur demande.

RAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, **PARIS**

NOUVEAUTÉS :

ÉTIENNE DENNERY

FOULES D'ASIE

Les Remous humains en Orient

ngoisse d'aujourd'hui — Énigme de demain

olume in-16, 250 pages, broché .. .. **15** fr.

VICTOR PIQUET

Ancien Contrôleur général de l'Armée

L'ALGÉRIE FRANÇAISE

Un siècle de Colonisation

(1830-1930)

Préface de M. OCTAVE HOMBERG

Le livre du Centenaire

Le bilan de l'Algérie au XXe siècle

olume in-8° écu (13×20), 430 pages, broché. .. .. .. **35** fr.

F.

rf VIENT DE PARAITRE

LA REVUE
DU CINEMA

Numéro du 1er Avril 1930

tude :

HARRY LANGDON, par J. G. AURIOL

ocument :

LES PRINCIPES DU NOUVEAU CINÉMA RUSSE, par S. M. EISENSTEIN

portage :

LE COSTUMIER D'HOLLYWOOD, par E. KISCH

énario original :

CHIFFRES, par RAMON GOMEZ DE LA SERNA

cles techniques, rétrospectifs, Revue des films,
Courriers d'HOLLYWOOD et BERLIN

LE NUMÉRO : **7 fr. 50**

BULLETIN D'ABONNEMENT

illez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois,* à *LA REVUE DU CINÉMA,*
rtir du 1er .... 19....

-joint *mandat — chèque* de
ous envoie par courrier de ce jour chèque postal de
llez faire recouvrer à mon domicile la somme de
rée de 3 fr. 25 pour frais de couvrement à domicile).

FRANCE	Union postale	Autres pays	*
*			
72 fr.	**84** fr.	**98** fr.	. . . UN AN
40 fr.	**50** fr.	**56** fr.	. . . SIX MOIS

A .... , le .... 193....

m .... (SIGNATURE)

resse .... * *Rayer les indications inutiles.*

her le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA REVUE ÉMA, 43, rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. h. : Littré 12-27. — Adr. télég. : Enerefene Paris. — R. C. Seine 35-807